

**L'INDOCHINE FRANÇAISE DANS L'ŒUVRE
DE MARGUERITE DURAS : UNE LECTURE POSTCOLONIALE**

**BODIL PRESTEGAARD
HØST 2011**

MASTEROPPGAVE I FRANSKSPRÅKLIG LITTERATUR

**FRA 4390
ILOS**

UNIVERSITETET I OSLO

**L'INDOCHINE FRANÇAISE DANS L'ŒUVRE DE
MARGUERITE DURAS : UNE LECTURE POSTCOLONIALE**

Bodil Prestegaard

Automne 2011

Institut des études de littérature, de civilisation et des langues européennes (ILOS)

Directeur de mémoire : Geir Uvsløkk

Remerciements

Je tiens à remercier Geir Uvsløkk, mon directeur de mémoire, pour ses conseils précieux et sa patience qui a duré jusqu'au bout de la longue période d'écriture de ce mémoire.

Table des matières

Remerciements	2
Introduction	4
1. Les mots de la colonisation	9
1.1 Colonisation et colonialisme	9
1.2 Impérialisme colonial	11
1.3 La France conquise par l'Empire	14
1.4 Vers les décolonisations de l'Empire français	16
1.5 Post-colonial, postcolonial, études postcoloniales : une terminologie ambiguë....	18
2. L'Indochine dans l'Empire français	25
2.1 De l'Indo-Chine à l'Indochine – le régime colonial	26
2.2 La société coloniale	28
2.3 Phantasmatic Indochina	29
3. L'Empire Français et l'Indochine – la plus belle des colonies	31
3.1 L'expansion coloniale française à travers le monde	32
3.2 La France sauvée par ses colonies.....	36
3.3 Marguerite Duras et <i>L'Empire Français</i>	39
4. Un barrage contre le Pacifique ou l'Indochine découverte par Suzanne	40
4.1 Roman ou autobiographie ?	41
4.2 <i>Un barrage contre le Pacifique</i> – action et personnages	42
4.1.1 La mère	42
4.1.2 Suzanne dans la plaine	45
4.1.3 La mère – une colonisatrice ambiguë	47
4.1.4 Le caporal et sa femme – constructeurs de routes	49
4.1.5 Suzanne dans la grande ville coloniale	50
4.1.6 Retour à la plaine et la lettre au cadastre	55
4.3 Quelques éléments descriptifs intertextuels dans <i>L'Empire Français</i> et dans <i>Un barrage contre le Pacifique</i>	57
4.4 La représentation de l'Indochine française dans <i>Un barrage contre le Pacifique</i> – un bilan	61
5. L'Amant et L'Amant de la Chine du Nord	64
5.1 <i>L'Amant</i> ou de l'autre côté du fleuve	65
5.1.1 Un roman ou une autobiographie ?	65
5.1.2 <i>L'Amant</i> – le cadre, le contexte et un court résumé de l'action	67
5.1.3 La traversée du Mékong	69
5.1.4 Cholen de l'autre côté du fleuve	72
5.1.5 La liaison interracial : un discours colonial ambigu	76
5.2 <i>L'Amant de la Chine du Nord – migration et discours colonial</i>	78
5.2.1 <i>L'Amant de la Chine du Nord</i> – un livre et un scénario de film non réalisé..	78
5.2.2 L'Indochine, un carrefour de peuples	80
5.2.3 Le discours colonial dans <i>L'Amant de la Chine du Nord</i>	84
Conclusion	87
Bibliographie	92

L'INDOCHINE FRANÇAISE DANS L'ŒUVRE DE MARGUERITE DURAS : UNE LECTURE POSTCOLONIALE

Moi, je n'ai pas de pays natal ; je ne reconnais rien ici autour de moi, mais le pays où j'ai vécu c'est l'horreur. C'était le colonialisme et tout ça, hein ?

Marguerite Duras dans *Les Parleuses* (1974:136)

Introduction

Il était une fois un Empire français, un vaste empire colonial établi dans la seconde moitié du XIX^e siècle et dans lequel l'Indochine et l'Algérie constituaient les plus grandes possessions. Dans la vague des décolonisations après la Seconde Guerre mondiale et au prix de guerres coloniales atroces ces deux colonies ont obtenu leur indépendance de la domination française (l'Indochine en 1954 et l'Algérie en 1962). L'Empire colonial français s'est écroulé – la France et les anciennes colonies sont entrées dans l'ère post-coloniale.

Dans l'histoire de la colonisation française l'Indochine coloniale a été surnommée « la perle de l'Empire » et elle a été décrite comme « la plus belle des colonies françaises »¹. L'Indochine a donné inspiration à une riche production culturelle de littérature de fiction, de chansons, de productions de cinéma - souvent dans un esprit d'exotisme et de nostalgie. Une propagande officielle sous forme d'architecture, d'affiches, de cartes postales, de timbres, d'expositions coloniales, de manuels scolaires, de cartes murales a marqué le besoin de l'État de légitimer et consolider le projet colonial et d'inciter les Français à s'engager dans cette colonie lointaine du Sud-est de l'Asie.

L'écrivain Marguerite Duras (1914-1996)² est née en Indochine française où elle a passé son enfance et sa première jeunesse avant de partir en France à l'âge de 18 ans pour ne jamais revenir dans son pays de naissance. Dans son oeuvre textuelle nous retrouvons ces deux aspects de la représentation coloniale que sont la fiction littéraire et la propagande officielle. Les textes de fiction dont le cadre est l'Indochine sont avant tout la trilogie indochinoise (ou

¹ Philippe Roques et Marguerite Donnadiou, *L'Empire français*, Paris, Gallimard, 1940, p.116.

² Marguerite Duras est un pseudonyme pris par l'écrivain, Marguerite Donnadiou étant son nom de naissance.

le « Cycle indochinois ») : *Un Barrage contre le Pacifique* (1950), *L'Amant* (1984) et *L'Amant de la Chine du Nord* (1991). On peut y ajouter *L'Éden Cinéma* (1977) qui est une adaptation pour le théâtre du *Un Barrage contre le Pacifique*. Ces quatre textes de fiction sont aussi appelés le « Cycle du Barrage ».¹ *L'Empire Français* est un livre écrit en collaboration avec Philippe Roques et publié en avril 1940 aux Éditions Gallimard. Les deux auteurs étaient alors affectés à l'Agence générale des colonies, relevant du ministère des Colonies.² Cet ouvrage a été commandé par le ministère des Colonies à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Comme en témoigne l'Avant-Propos, l'objectif essentiel du texte sera « d'apprendre aux Français qu'ils possèdent outre-mer un immense domaine. » (*L'Empire Français*, p. 9) Devant la menace d'une invasion allemande de la France, les colonies et les colonisés représentent un réservoir d'hommes, et grâce aux colonies la France possède « des forces jeunes et fraîches qui peuvent relayer ou doubler les siennes en cas de péril ». (p. 9)

L'Empire Français est donc à considérer comme un livre de propagande coloniale et de circonstance par rapport à son contexte historique. Selon Ahlstedt, ce livre constitue « une mine d'or pour ceux qui veulent se renseigner sur le discours colonialiste officiel de l'époque. »³ Le ton de ce texte peut étonner quand nous connaissons la critique virulente contre les abus du colonialisme exprimée en particulier dans *Un Barrage contre le Pacifique*, publié en 1950. Duras a commencé à écrire ce livre dans les dernières années de 1940, donc peu de temps après la Seconde Guerre mondiale. Comment pourrions-nous comprendre et interpréter ce changement de ton, ce « virage » ?

Dans le « Cycle indochinois » nous suivons une famille de colons français dans leurs misères et leurs déplacements dans cette colonie des années 1930. La géographie, les villes et les campagnes, les forêts et les montagnes, les océans et les cours d'eaux, le climat, les moyens de transport et la société coloniale de l'Indochine forment le cadre souvent terrifiant, insalubre et misérable du drame familial. Le fait colonial imprègne et structure les récits. Dans *L'Empire Français* nous retrouvons ces mêmes éléments dépeints dans une perspective qui souligne les richesses en ressources humaines et naturelles ainsi que l'harmonie entre les

¹ Selon Eva Ahlstedt, il n'existe pas de consensus sur les diverses appellations données à ces textes. Voir « *Le cycle du Barrage* » dans *l'œuvre de Marguerite Duras, Acta Universitatis Gothoburgensis*, Göteborg, 2003, p.1. Dans ce mémoire j'utiliserai des deux termes « Cycle indochinois » et « Cycle du Barrage ».

² Voir au sujet de cette agence l'article de Sandrine Lemaire, « Propager : l'Agence générale des colonies » dans *Culture coloniale*, Paris, Éditions Autrement, 2003, p. 137-147.

³ Eva Ahlstedt, « Marguerite Duras et la critique postcoloniale », *Actes du XVIe Congrès des Romanistes scandinaves*, Göteborg, Université de Göteborg, 2006, p. 3.

paysages et les peuples, une perspective qui se présente également comme un éloge ostentatoire des bienfaits de l'œuvre coloniale.

L'Empire Français et le «Cycle indochinois» nous montrent donc deux visages en apparence contradictoires de l'Indochine coloniale des années 1930. La dimension coloniale et les représentations changeantes de l'Indochine dans l'œuvre de Marguerite Duras ont suscité l'intérêt de chercheurs qui appartiennent à la critique littéraire postcoloniale. Ainsi Ahlstedt remarque dans un article intitulé « Marguerite Duras et la critique postcoloniale » que «Quelques-uns des apports les plus intéressants et les plus novateurs aux études durassiennes depuis les années 1990 proviennent de chercheurs du domaine des études postcoloniales.»¹ Elle se sert du terme « postcolonial » pour désigner « un fort versant didactique dont le but implicite est d'éveiller les consciences aux méfaits du colonialisme [...].] On note aussi des tentatives de déconstruire le discours colonialiste en remettant en question les stéréotypes et les habitudes de penser sclérosées.»² Une quinzaine de titres publiés entre 1990 et 2004 sont cités en appui dans son article. Une étude pertinente et novatrice de la dimension coloniale dans l'œuvre de Duras est le livre de Julia Waters, *Duras and Indochina, Postcolonial Perspectives*.³ Ce livre est publié en 2006 et, par conséquent, il ne figure pas dans la liste mentionnée par Ahlstedt.

Le livre de Julia Waters se présente comme une analyse intertextuelle et une lecture contextuelle de *L'Empire Français* et le « Cycle du Barrage ». Selon Waters, la critique littéraire a eu tort de négliger et d'ignorer le rôle de *L'Empire Français* dans l'œuvre de Marguerite Duras.⁴ En effet, ce livre figure très rarement dans les bibliographies de Marguerite Duras. Et cependant, ce livre rend possible une analyse de la relation intertextuelle de deux discours très différents, celui de propagande dans *L'Empire Français* et celui de fiction littéraire dans les textes du « Cycle du Barrage ». Le but de l'étude de Waters est « to introduce readers to Duras's first and almost unknown work, and to overcome its critical neglect by exploring the intertextual relationship between it and Duras's later, literary works, *Un Barrage contre le Pacifique*, *L'Amant* and *L'Amant de la Chine du Nord*. »⁵

C'est le traitement du colonialisme dans l'œuvre de Duras qui intéresse Waters et son but est de « counter the predominant critical perception that Duras's works are entirely divorced

¹ Eva Ahlstedt, *op.cit.*, p. 3.

² *Ibid.*, p. 2.

³ Julia Waters, *Duras and Indochina, Postcolonial Perspectives*, Liverpool, Society for Francophone Postcolonial Studies, 2006. Je reviendrai souvent à ce livre.

⁴ Selon Laure Adler, Duras elle-même a dénoncé *L'Empire français* comme « un ouvrage de circonstance » ou « une erreur de jeunesse » (Laure Adler, *Marguerite Duras*, Paris, Éditions Gallimard, 1998, p. 139. Voir aussi sur ce sujet chapitre 3 dans ce mémoire.

⁵ Waters, *op.cit.*, p. ix.

from political and social reality, [...]»¹ Il me semble, cependant, que la conclusion de Waters contient une certaine ambivalence quant à cette perspective politique et sociale qu'elle veut démontrer. Selon elle, les indigènes colonisés figurent comme une masse sans voix et sans visage, ce qui mettrait en question la perspective politique de l'œuvre. Waters se demande même si l'Indochine coloniale n'aurait servi avant tout que comme une toile de fond, une géographie imaginaire, pour mettre en scène les préoccupations actuelles de la métropole aux périodes contemporaines de l'écriture - une Indochine qui dans ce cas « becomes an exotic, contrastive, passive screen on to which is projected a shifting set of contemporary, and essentially metropolitan, concerns. »²

Dans ce mémoire sous la forme d'une lecture postcoloniale, je suivrai sur les traces de l'analyse intertextuelle de Waters tout en réfléchissant sur la relation entre politique et poétique dans le corpus choisi de textes de propagande et de fiction, *L'Empire Français* et le « Cycle du Barrage ». Pour ce dernier j'adopterai l'appellation « Cycle indochinois ».

Ma lecture postcoloniale va être concentrée sur les questions suivantes : Comment pourrait-on interpréter « la volte-face » entre le texte pro-colonialiste et les textes qui semblent critiquer l'œuvre coloniale? Et quelles relations discursives pouvons-nous lire entre la propagande officielle, donc politique, de *L'Empire Français* et les textes romanesques? Quelle représentation de l'Indochine coloniale est constituée par les textes, et par quels signes sont transmis la présence et la politique de domination coloniale? Le fait que deux des textes (*L'Amant* et *L'Amant de la Chine du Nord*) sont écrits après la décolonisation de l'Indochine en 1954, donne lieu à étudier s'il y a continuité ou un changement de perspectives dans ces textes par rapport à *Un Barrage contre le Pacifique*. Puisque le contexte social, historique et culturel est différent d'un texte à l'autre, ainsi que d'un genre à l'autre, il nous est possible de suivre l'évolution de la pensée durassienne sur le colonialisme français durant plus d'un demi-siècle.

Dans un premier chapitre, je vais éclaircir mon usage de termes tels que « colonialisme » et « impérialisme », « idéologie et propagande coloniales », « postcolonial/postcolonialisme » et « discours colonial ». Les études postcoloniales constituent un champ de recherches vaste et en formation, et dont la terminologie parfois ambiguë et les orientations multiples peuvent sembler difficiles à aborder. Les études postcoloniales peuvent être vues comme des pratiques de lecture de textes qui ont une relation avec le colonialisme (« reading practices »,

¹ *Ibid.*, p. xvii

² *Ibid.*, p. 99.

selon John McLeod¹). Ce sens se retrouve dans le titre de mon mémoire, et le premier chapitre va aboutir sur une tentative de précision de ma « lecture postcoloniale.»

Le deuxième chapitre débutera sur un résumé de l'histoire de cette région appelée Indochine par la France colonisatrice et qui forme le cadre du « Cycle indochinois » de Marguerite Duras. Comme pratiquement tout le XX^e siècle est impliqué dans les textes en question, je donnerai un aperçu de cette époque bouleversée par les deux guerres mondiales et la bombe atomique, et marquée par des mouvements politiques et sociaux tels que le communisme et le féminisme. Les guerres coloniales, les décolonisations, le rapatriement et une forte immigration en France de personnes venant des anciennes colonies françaises sont aussi de ces événements qui ont imprégné la société française – et Marguerite Duras. Ce chapitre veut aussi montrer quelle place l'Indochine a tenu et tient encore dans l'imaginaire français. « Je suis quelqu'un qui ne sera jamais revenu dans son pays natal », dit Marguerite Duras dans *La Vie matérielle*.² Et pourtant, elle est constamment revenue dans son pays natal dans son œuvre littéraire. Les souvenirs et les impressions de son enfance passée en Indochine ont marqué à jamais l'œuvre de Duras, ses textes de fiction, pièces de théâtre, films et, comme on l'a vu, jusqu'à sa glorification propagandiste de l'Indochine colonisée dans *L'Empire Français*.

Le chapitre 3 sera consacré à l'étude de *L'Empire Français* et aura comme sous-titre « L'Indochine, la plus belle des colonies françaises ». Les quatrième et cinquième chapitres constituent la lecture postcoloniale du « Cycle du Barrage » (le « Cycle indochinois »). Le chapitre 4, qui est la lecture d'*Un Barrage contre le Pacifique*, est sous-titré « L'Indochine découverte par Suzanne ». Ce texte est le récit d'une famille française de *petits blancs* qui mène une existence misérable dans une société coloniale divisée selon des dimensions telles que dominants et dominés, de classe, de race et de sexe, du contraste entre la plaine et la ville. J'étudierai dans ma lecture comment le discours du texte dévoile l'oppression et la misère des pauvres blancs et des indigènes. Ma lecture du chapitre 5 commence avec *L'Amant*, sous-titré « de l'autre côté du fleuve ». *L'Amant* est le récit d'une liaison passionnée entre une jeune fille blanche pauvre et un riche Chinois, une liaison qui fait scandale dans la colonie. J'essaierai de montrer comment les préjugés de cette société coloniale patriarcale et raciste reflètent le courant féministe autour des années 1970 et 1980. *L'Amant de la Chine du Nord* reprend *grosso modo* le même matériel narré que dans *L'Amant*. Je vise dans cette lecture, sous-titrée « migration et discours colonial », à montrer comment la révision de ce même

¹ John McLeod, *Beginning Postcolonialism*, Manchester, Manchester University Press, 2010, p. 38-40.

² Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, Paris, P.O.L., 1987, p. 70.

matériel laisse entrevoir d'autres préoccupations postcoloniales, telles que les questions de métissage, d'identité, d'aliénation et de migration. Le fil directeur de ma lecture est la représentation intertextuelle d'éléments descriptifs à travers ces quatre textes.

Le livre *Postcolonial Studies : the Key Concepts*, donne la description suivante d'un «Post-colonial reading» (donc une lecture postcoloniale) : «A way of reading and rereading texts of both metropolitan and colonial cultures to draw deliberate attention to the profound and inescapable effects of colonization on literary production; [...]»¹. J'adapterai cette description très générale pour ma lecture puisqu'elle permet d'opter pour des perspectives qui me semblent particulièrement intéressantes dans les textes de Marguerite Duras. Pour ces perspectives et les questions auxquelles ma lecture va être concentrée, voir ci-dessus, p.6-8.

Le corpus choisi pour ma lecture comporte des textes de genres en apparence très différents, celui d'un texte propagandiste officiel, *L'Empire Français* de 1940, et les textes de fiction qui constituent le « Cycle indochinois » (aussi nommé le Cycle du *Barrage*), à voir *Un Barrage contre le Pacifique* de 1954, *L'Amant* de 1984 et *L'Amant de la Chine du Nord* de 1991. Bien que l'action dans ces trois derniers textes se situe principalement en Indochine coloniale dans les années 1920 –1930, les dates de parution montrent qu'ils ont été écrits à la fois dans la période coloniale et dans une situation post-coloniale. Les contextes historique et idéologique changeants durant cette période sont censés avoir influencé les textes, et ma lecture s'intéressera en particulier à l'évolution du discours colonial dans le « Cycle indochinois» depuis le discours ouvertement colonialiste de *L'Empire Français*.

1. Les mots de la colonisation

Les études postcoloniales constituent un champ de recherches des études littéraires, de sciences sociales et d'histoire. Ce champ a développé une terminologie de notions clés, mais sur lesquelles les chercheurs ne sont pas toujours d'accord ou qu'ils utilisent différemment. Il va sans dire que les termes « colonisation/colonialisme», « impérialisme colonial », « postcolonial» et « postcolonialisme » sont de ces notions clés. En effet, les textes d'introduction aux études postcoloniales prennent le plus souvent comme point de départ une précision de ces termes. Afin de rendre cette précision terminologique plus concrète j'ai choisi de présenter l'usage historique de ces termes.

1.1 Colonisation et colonialisme

¹ Bill Ashcroft, Gareth Griffiths and Helen Tiffin, *Post-colonial Studies: the Key Concepts*, London, Routledge, 2010 [2000, 2009], p. 173.

L'expansion coloniale des Européens dans le monde d'après la Renaissance et à la suite de « la découverte » de l'Amérique par des aventuriers et des cartographes a été faite dans le contexte d'un capitalisme moderne et global à la recherche de matières brutes et de marchés. La France a pris sa place dans cette expansion à côté d'autres puissances européennes, en particulier son futur rival, l'Angleterre. Dans son livre intitulé *Postcoloniality, the French dimension* (2007), Majumdar¹ montre comment à travers trois phases distinctes la France devient un empire colonial. La première phase dès le début du XVI^e siècle à 1815 a été marquée par la possibilité de gain offerte par le commerce des produits tropicaux des Amériques, de l'Afrique et de l'Orient, si convoités par l'Europe, tels que l'or, l'argent, les épices. L'acquisition de ces produits s'est faite sous des formes diverses de commerce, d'intrigue et de pillage. Mais d'autres produits comme le sucre, le thé, le café et le coton ont amené les Français à s'installer en permanence en établissant de vastes plantations basées sur l'esclavage en Amérique du Nord et dans les Caraïbes. Cette installation, souvent sur des soi-disant « terres vierges » est bel et bien une forme d'occupation forcée sous l'égide de l'état français et au nom de la gloire du Roi et la foi chrétienne. En effet, l'Église catholique et ses missionnaires ont joué leur rôle dans l'expansion coloniale. La résistance contre les missionnaires ou le meurtre de l'un d'eux pouvait fournir un prétexte idéal pour une intervention dans une région attractive pour la France. C'est la suprématie économique, technologique et militaire de l'État qui a permis et qui continuera à permettre cette exploitation de terres et de peuples loin de la métropole. Mais vers 1815 la plupart des terres et postes de commerce acquis par la France sont perdus comme le résultat de rivalités et de guerres, en particulier avec l'Angleterre. Le Congrès de Vienne en 1815 a rendu un petit nombre de colonies à la France, celles que l'on désigne comme « les vieilles colonies », telles que Martinique, Guadeloupe, Guyane, l'Île de Bourbon (la Réunion), et des comptoirs en Inde et au Sénégal.

La deuxième phase de 1830 à 1870 de l'expansion française dans le monde a été marquée par la conquête militaire de l'Algérie en 1830. C'est aussi dans cette phase que la France, toujours en quête de matières premières et de débouchés pour ses produits industriels, s'installe dans la péninsule indochinoise avec la conquête militaire de Cochinchine en deux temps, avec une première cession de territoires en 1863, puis une seconde en 1867. Le Cambodge, menacé d'invasion par le Siam (la Thaïlande actuelle), décide de se placer sous

¹ Margaret A. Majumdar, *Postcoloniality, the French Dimension*, New York, Berghahn Books, 2007, pp. 2-10.

protectorat français en 1863.¹ La question portant sur le modèle politique et administratif à opter pour une minorité de Français colonisateurs en face d'une masse de « sujets » autochtones a commencé à engager les autorités françaises dans cette phase et va continuer à marquer le développement colonial futur. Avant de considérer la troisième phase de 1875 à 1962, nous pouvons dégager quelques éléments constitutifs du phénomène de *colonisation* entrevus dans ces deux premières phases.

Le mot *colonie* remonte à l'Antiquité. Une colonisation désigne par la suite une installation par force dans des terres lointaines par un pays colonisateur dans le but d'exploiter des ressources et des marchés qui s'y trouvent, tout en assujettissant les peuples d'origine. Une colonie et son administration sont distinguées par le rapport inégal de pouvoir et la formation d'une hiérarchie entre colonisateurs et colonisés. Elleke Boehmer donne une définition succincte de *colonialism* comme le « settlement of territory, the exploitation or development of resources and the attempt to govern the indigenous inhabitants of occupied lands, often by force »² (*Colonialism* et *colonisation* semblent être employés comme des synonymes en anglais, voir plus bas, à la page 12, la définition de *colonialism* donnée en relation avec *imperialism* par Edward W. Said.)

1.2 Impérialisme colonial

La troisième phase de l'expansion coloniale de la France de 1875 à 1962 voit la France devenir un *empire* colonial, un empire qui prendra fin avec la vague des décolonisations d'après la deuxième guerre mondiale. La longue période de la III^e République de 1870 à 1940 a porté la France à sa plus grande extension coloniale, en rivalité avec le British Empire et d'autres puissances européennes. Durant cette période la France continue son installation en Afrique du Nord par les protectorats de la Tunisie en 1881 et du Maroc en 1912. Dans la péninsule indochinoise c'est l'Annam, le Tonkin et le Laos qui seront placés sous le protectorat français. À la veille de 1914 l'empire colonial français compte 48 millions d'habitants, une population qui est supérieure à celle de la métropole³.

Selon Girardet, c'est aussi dans cette période « que se construit véritablement ce que l'on peut à bon droit appeler une doctrine cohérente de l'impérialisme français. »⁴ E.W. Said fait une distinction entre *impérialisme* et *colonialisme* : «[...] 'imperialism' means the practice,

¹ Pour la Cochinchine et le Cambodge, voir Bernard Phan, *Colonisations et décolonisations françaises depuis 1850*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 22.

² Elleke Boehmer, *Colonial and Postcolonial Literature: Migrant Metaphors*, second edition, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 2.

³ Bernard Phan, *op.cit.*, p. 21.

⁴ Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Éd. de la Table Ronde., p. 25.

the theory, and the attitudes of a dominating metropolitan center ruling a distant territory; 'colonialism', which is almost always a consequence of imperialism, is the implanting of settlements on distant territory. »¹ Ces deux citations prises ensemble nous montrent que la colonisation (ou la conquête de colonies) peut être une manifestation, et non pas la seule, d'une idéologie qui défend, valorise et justifie des formes « d'appropriation et de domination du monde au sens politique, militaire, économique et culturel ... ». ² Il en va de soi que l'idéologie impérialiste porte aussi les graines d'un anticolonialisme et d'une récusation de la pratique coloniale comme contradictoire aux droits de l'homme.

Le contexte historique et politique de la III^e République peut aider à comprendre les formulations doctrinales et l'intensification de cette course aux colonies. La défaite de la France dans la guerre franco-allemande de 1870 et la perte subséquente de l'Alsace-Lorraine est un coup humiliant porté au prestige et à la grandeur de la France, ce qui résulte au remplacement de l'empereur Napoléon III par un gouvernement républicain. Même si les premières années de cette troisième République constituent, selon Girardet, « une parenthèse dans l'histoire de l'expansion coloniale française »³, c'est dans l'expansion coloniale que le peuple français pourra retrouver une grandeur nouvelle : « le peuple qui colonise le plus est le premier peuple ; s'il ne l'est pas aujourd'hui, il le sera demain... » (Paul Leroy-Beaulieu, cité par Girardet.)⁴ Si les conquêtes jusque-là avaient été menées au nom de la gloire de Dieu et du Roi, c'est au nom de la gloire de la République et des valeurs de la Révolution française qu'un empire colonial français et « la Plus grande France » vont être construits.

On doit la formulation d'une véritable doctrine de l'impérialisme colonial français à ce partisan actif de l'expansion coloniale française, Jules Ferry, président de Conseil de la III^e République (1880-1881, 1883-1885). Girardet caractérise les arguments de Jules Ferry pour une politique coloniale comme le corps de doctrine « officialisé, présenté comme la référence fondamentale d'une grande tâche historique que la République entend prendre en charge et conduire à son terme. »⁵ Trois arguments sont avancés : 1) l'argument économique pour assurer à l'industrie française des matières premières et les débouchés de ses produits manufacturés. Cet argument repose sur le fait de la concurrence des marchés par les grandes puissances nouvellement industrialisées. 2) l'argument d'ordre humanitaire. Ici nous retrouverons le fameux discours de Ferry sur les races dans les débats parlementaires de 1885:

¹ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, London, Vintage Books, 1993, p. 8.

² Sophie Dulucq et al., *Les mots de la colonisation*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008, p. 53.

³ Girardet, *op.cit.*, p. 24.

⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁵ *Ibid.*, pp. 46-49.

« Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. (...) Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures ». C'est le devoir et le droit de ceux de la civilisation à l'égard de la barbarie, une œuvre d'émancipation, une mission civilisatrice que prône Ferry. Ou encore, c'est le devoir qui engendre le droit... 3) l'argument d'ordre politique. Ici nous retrouverons les impératifs de grandeur et de puissance : « Rayonner sans agir ... vivre de cette sorte pour une grande nation, croyez-le bien, c'est abdiquer, et dans un temps plus court que vous ne pouvez le croire, c'est descendre du premier rang au troisième et au quatrième. »¹

Les trois arguments qui sont présentés par Ferry garderont leur actualité jusqu'aux décolonisations, et « c'est également sur ces trois plans que la thèse des anticoloniaux va essentiellement porter et développer ses attaques. »² En l'occurrence, le député de la gauche radicale, Georges Clemenceau s'oppose avec véhémence tant à l'argument économique qu'à l'idée d'une hiérarchie des races et d'une mission civilisatrice. Voici ce qu'il répond à Jules Ferry le 31 juillet 1885 :

« Lors donc que, pour vous créer des débouchés, vous allez guerroyer au bout du monde, lorsque vous dépensez des centaines de millions, lorsque vous faites tuer des milliers de Français pour ce résultat, vous allez directement contre votre but : autant d'hommes tués, autant de millions dépensés, autant de charges nouvelles pour le travail, autant de débouchés qui se ferment. [...] Non, il n'y a pas de droit des nations dites supérieures contre les nations inférieures. »³

Contre l'argument politique de la grandeur de la France, Clemenceau déclare : « Mon patriotisme est en France »⁴ - il prône ici un patriotisme de repliement intérieur contre « le rêve colonial » coûteux de Jules Ferry. Arguments et contre-arguments vont sillonner le discours colonial/impérial jusqu'aux décolonisations et même au-delà.

Même si l'idée d'un empire colonial provoque un vif débat au niveau politique opposant les pour et les contres, c'est les coloniaux qui triomphent. Au tournant du siècle c'est la *conquête de l'opinion* qui doit être gagnée, par tous les moyens accessibles, que ce soit à l'aide d'une propagande intensive, l'établissement d'une École coloniale, « destinée à donner l'enseignement des sciences coloniales et assurer le recrutement des différents services coloniaux »⁵, l'introduction de cours d'histoire et géographie et des manuels scolaires portant

¹ Ces citations sont extraites des Débats parlementaires à la Chambre des députés, Paris du 28 au 30 juillet 1885, citées dans Girardet, *op. cit.*, p. 46-49.

² Girardet, *op. cit.*, p. 54.

³ Georges Clemenceau, *Débats parlementaires*, Paris 31 juillet 1885, cité dans Girardet, *op. cit.*, p. 56.

⁴ Girardet, *op. cit.*, p. 58.

⁵ *Ibid.*, p. 76.

sur l'Empire colonial et la Plus Grande France dans les établissements de l'éducation primaire et secondaire. La propagande sera une affaire d'État, initiée par le ministère des Colonies qui a été créé en 1894 dans le but de centraliser la gestion des colonies. Pour la centralisation de l'information et de la propagande, le ministère fonde en 1899 l'Office colonial, qui de 1919 à 1941 devient l'Agence générale des colonies. Comme on a vu, l'Empire n'a cessé de grandir après 1879 et il atteindra sa plus grande superficie et population en 1920. La première guerre mondiale, la Grande Guerre, aura un effet de consolidation de l'utilité des sujets coloniaux dans l'opinion et dans les milieux politique et militaire. Dans son article « Mourir : L'appel à l'Empire », Déroo¹ montre comment la participation des soldats Africains et Indochinois dans la guerre a rendu « visibles » « les indigènes » des colonies aux Français. Les hécatombes des deux premières années de la guerre ont contraint le gouvernement français à se livrer « à une véritable chasse aux recrues dans tout l'empire. » Un grand nombre de ces recrues qui auront survécu la guerre, seront parmi les plus décorés de l'armée française. Le ministre des colonies, Georges Mandel, s'en souviendra vingt ans plus tard quand il fera appel aux troupes coloniales de l'Empire pour la défense de la civilisation menacée par le racisme nazi. C'est aussi à la commande de Mandel que Philippe Roques et Marguerite Donnadiou [Duras] en 1940 écriront *L'Empire Français*. Dans l'entre-deux-guerres le terme de « L'Empire » entre dans le vocabulaire officiel de la III^e République – avec les connotations de conquête et de puissance impériale romaine qu'il contient, en apparente contradiction avec les valeurs républicaines de liberté, égalité et fraternité. La propagande gérée par l'Agence générale des Colonies bat son plein, et l'idée impériale va de plus en plus imprégner la société française de façon à créer une culture coloniale et impériale qui affecte la vie intellectuelle et les modes d'expression culturels.

1.3 La France conquise par l'Empire

Quand l'époque de la conquête des colonies est passée, c'est le temps de l'action propagandiste pour promouvoir l'idée impériale en métropole qui commence. Le ministre des Colonies, Albert Sarraut, résume ainsi la tâche dans un discours au Sénat en 1920 :

Il est absolument indispensable qu'une propagande méthodique, sérieuse, constante, par la parole, l'image, le journal, la conférence, le film, l'exposition, puisse agir dans notre pays sur l'adulte et l'enfant [...]. Nous devons améliorer et élargir dans nos écoles primaires, nos collèges, nos lycées, l'enseignement trop succinct qui leur est donné sur notre histoire et la composition de notre domaine colonial.²

¹ Eric Déroo, « Mourir : L'appel à l'Empire », dans *Culture coloniale, la France conquise par son Empire*, Paris, Éditions Autrement, 2003, pp. 107-117.

² Intervention au Sénat d'Albert Sarraut, *Annales du Sénat*, Paris, séance 27 février 1920.

En effet, le quotidien des Français sera marqué du matin au soir, dès l'enfance jusqu'à l'âge adulte, à l'école, dans la famille, de l'épicerie à la table de cuisine, aux lieux de travail et de loisirs par «l'omniprésence de l'Agence », selon les mots de Sandrine Lemaire dans son article sur l'Agence générale des colonies.¹ Slogans, images et récits d'héroïsme et de générosité exemplaires aident à la mythification et à la séduction de l'œuvre coloniale. Le public est informé, séduit et imprégné par le discours colonial officiel de la « supériorité de la civilisation sur la " barbarie", du progrès sur l'archaïsme, du colonisateur sur le colonisé, de la "race blanche" sur l'"indigène."»² Ainsi la conscience du prestige et de la grandeur de l'Empire français et de sa « mission civilisatrice » s'implante fermement dans l'esprit des Français.

Les manuels scolaires présentent un témoignage particulièrement intéressant comme moyens de structurer la mentalité. Le fameux *Petit Lavis*, un manuel d'histoire pour les élèves en cours élémentaire et moyen, a été en usage depuis 1876 jusqu'aux années 1950 et plusieurs fois réédité. À titre d'exemple, on peut citer le commentaire qui suit un tableau qui montre Pierre Savorgnan Brazza délivrant des esclaves : « Cela prouve encore que la France est bonne et généreuse pour les peuples qu'elle a soumis. »³ L'abolition de l'esclavage entraîne donc la soumission de ces mêmes peuples. Les élèves peuvent alors lire ce récit édifiant tout en observant les larges tâches roses figurant les colonies soumises sur la carte murale de la Plus Grande France... Les enfants formés à l'école de ces années seront des adultes après la deuxième guerre mondiale et au temps des décolonisations. Les mots d'Albert Sarraut cités ci-dessus annoncent, en effet, une politique scolaire indoctrinaire sur l'œuvre coloniale d'une France généreuse et bienfaitrice qui a entrepris la mise en valeur des colonies pour le bien de la métropole et des colonisés. Peut-être cette « indoctrination » rend « plus intelligibles » certaines positions prises par des hommes politiques et des intellectuels avant et après la guerre et en face des décolonisations ? Et peut-être explique-t-elle aussi - c'est en effet ce que se demandent Bancel et Denis - « le choc provoqué par les décolonisations et leur oubli rapide [...] »⁴.

¹ Sandrine Lemaire, « Propager: L'Agence générale des colonies », dans *Culture coloniale, la France conquise par son Empire*, op.cit., pp. 137-147.

² *Ibid.*, p. 146.

³ Ernest Lavis, *Histoire de France, cours élémentaire, Le Petit Lavis*, Paris, Armand Colin, 1913, p. 169.

⁴ Nicolas Bancel et Daniel Denis, « Éduquer : Comment devient-on "Homo Imperialis" », dans *Culture impériale 1931-1961, Les colonies au cœur de la République*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mémoires, 2004, p.97.

Les années 1930 et 1931 sont « Les heures de l'apogée » de l'Empire et « L'apothéose de la plus grande France » dans les mots de Girardet¹. C'est au moyen de la gigantesque Exposition coloniale internationale de 1931 au bois de Vincennes à Paris que « l'Apothéose » sera célébrée. Cette exposition sera l'entreprise la plus spectaculaire de la propagande officielle en France pendant la période coloniale. Les visiteurs, 8 millions, selon S. Ungar², sont entrés par les portes pour y découvrir un monde féerique et artificiel à la Disneyworld. C'est un espace idéalisé de la Plus Grande France montrant les progrès apportés aux « civilisations inférieures » grâce à son « œuvre civilisatrice ». Les visiteurs ont pu se promener le long de la Grande Avenue des Colonies et entrer dans des pavillons construits en style local représentant les diverses colonies et « habités » par des « indigènes » authentiques. Guidés par ces « indigènes » les visiteurs émerveillés ont pu faire des courses de chameaux ou de pousse-pousse, des promenades en pirogues et acheter des casques coloniaux. Quel paradoxe que ces visiteurs des colonies « invités » à visiter une exposition sur leur pays d'origine afin d'être exposés à des visiteurs français ou européens... Après six mois « L'Exposition se meurt, l'Exposition est morte – mais en beauté avec un concours de foule, un enthousiasme, une ferveur qui lui confèrent une manière d'immortalité, et la plus durable, celle du souvenir ». L'évocation panégyrique de l'Exposition et de ses dernières heures dans un article de *L'Illustration*³ présage aussi les dernières heures de l'Empire français qui mourra trente ans plus tard, non pas en beauté, mais dans des guerres atroces. Nombreux seront les Français qui resteront dans la nostalgie de ce souvenir de la grandeur de la France pendant les cinq années de la Seconde Guerre mondiale et les décolonisations au lendemain de la guerre.

Certes, il y a bien eu des voix qui ont protesté contre l'Exposition. Le tract d'un groupe de surréalistes (dont Louis Aragon, André Breton, René Char, Paul Éluard) intitulé « Ne Visitez pas l'Exposition coloniale » ne semble pas avoir diminué l'affluence à l'Exposition. Une anti-/contre-Exposition coloniale, baptisée « La vérité sur les colonies » est restée ouverte de juillet 1931 à février 1932 sans attirer pour autant que quelque cinq mille visiteurs.⁴ Cette anti- /contre-Exposition a cherché à attirer l'attention du public aux abus et aux violences commis contre les peuples colonisés, apparemment sans éveiller l'intérêt du grand public.

¹ Girardet, *op.cit.*, p.115 et p. 117.

² Steve Ungar, « La France impériale exposée en 1931: Une apothéose », dans *Culture coloniale, op.cit.*, pp.202-209.

³ « Les dernières heures de l'Exposition coloniale », *L'Illustration*, 21 novembre 1931, n° 4629, p. 360, cité dans *Culture Impériale, op.cit.*, p. 9.

⁴ Voir l'article de Charles-Robert Ageron, « l'exposition de 1931 – mythe républicain ou mythe impérial ? », article mis en ligne novembre 2005 sur le site de la LDH de Toulon, article 1036, consulté 22.2.2011 sur [<http://www.ldh-Toulon.net/spip.php?article>].

Est-ce le signe d'«une France conquise par son Empire » que cet engouement pour la féerie coloniale de l'Exposition et ce dos tourné à la « Vérité sur les colonies » ? Et pourtant, les années trente verront apparaître les « premières inquiétudes coloniales », selon les mots de Girardet.¹

1.4 Vers les décolonisations de l'Empire français

Si l'Exposition n'a fait qu'exposer l'avertissement de la médaille coloniale, le revers en était tout autant bien connu des autorités françaises. Des forces nationalistes, militantes et communistes se manifestent dans plusieurs colonies. Les années trente voient émerger le Parti Communiste Indochinois de Nguyen Ai Quôc, futur Hô Chi Minh. En 1930, la mutinerie de nationalistes à Yen-Bay au Tonkin en Indochine a choqué les Français, et a été suivie d'une répression particulièrement sévère de la part des autorités coloniales, à des emprisonnements de masse et des exécutions capitales.² « La crise de la colonisation partout est ouverte... », écrit en 1931 Albert Sarraut³.

Ce qui inquiète également les Français des années trente est d'une part la dépression économique, et d'autre part la montée des mouvements fascistes en Allemagne et en Italie qui présentent une sérieuse menace à l'édifice impérial. L'anticolonialisme du parti communiste change d'orientation pour lutter contre le fascisme, ainsi que déclare en 1937, Maurice Thorez, secrétaire du Parti Communiste Français : « Si la question décisive du moment, c'est la lutte victorieuse contre le fascisme, l'intérêt des peuples coloniaux est dans l'union avec le peuple de France [...] »⁴ Lorsque la guerre éclate et que l'armistice est signée en 1940, on verra que l'Empire sera vu comme un pilier fondamental des deux parties de la France partagée en un « empire de Vichy » sous le maréchal Pétain, et « un empire de la France libre » sous le général de Gaulle installé à Londres. Le Général, ainsi que le régime pétainiste, ont usé de la même rhétorique, les mêmes formules et les mêmes stéréotypes que dans les années trente, avec une insistance particulière sur la grandeur impériale de la France.⁵ À la Libération l'empire apparaissait comme un facteur essentiel du redressement de la grandeur nationale après les désastres de la guerre et la division du pays.

En 1946 une nouvelle Constitution est mise en place dans laquelle « l'Empire » est remplacé par « l'Union française », avec des aménagements quant au statut juridique des

¹ Girardet, *op. cit.*, p. 136.

² Voir Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, *Indochine, la colonisation ambiguë, 1858-1954*, Paris, Éditions La Découverte, 2001, pp. 305-306.

³ Albert Sarraut, *Grandeur et servitudes coloniales*, Paris, 1931, p. 219, cité dans Girardet, *op.cit.*, p. 136.

⁴ Cité dans Girardet, *op.cit.* p.142.

⁵ Voir Girardet, *op. cit.*, p. 198.

populations dans cette Union. – « un changement plus apparent que réel », comme le dit Bernard Phan.¹ Il n'était pas question de décolonisation, mais la France de cette IV^e République ne parlera plus d'empire ou de colonies dans le vocabulaire officiel. Certes, ce nouvel ordre ne va pas satisfaire aux mouvements d'émancipation des colonies. En témoignent la guerre d'Indochine de 1946 à 1954 (pourtant perçue autant comme une guerre contre le péril communiste que comme une guerre pour préserver une colonie) et la guerre d'Algérie de 1954 à 1962, desquelles la France sort vaincue. De son empire colonial il ne restera que quelques « confettis » (les territoires et départements d'Outre-mer)². Une forte pression internationale des États-Unis et des Nations Unies a conduit aux décolonisations en Asie de la Grande-Bretagne (1947) et des Pays-Bas (1949). Ces « mauvais exemples », relativement pacifiques, soulignent en effet la mauvaise volonté française à décoloniser. Les indépendances se sont donc imposées à contre-cœur de ces hommes politiques et d'une opinion (pourtant lasse des guerres) élevés dans le culte de la grandeur de la France et de sa mission civilisatrice. Mais inéluctablement, à partir des années 1960, la France va se trouver dans un nouveau contexte politique, « le post-colonial ».

1.5 Post-colonial, postcolonial, études postcoloniales : une terminologie ambiguë

Certes, il était une fois un Empire français ... mais la dissolution de cet empire n'a pas pour autant coupé les liens de la France avec ses anciennes colonies. Elle garde encore, comme on l'a vu, quelques vestiges de son ex-empire. La présence d'une forte immigration de ces colonies a profondément marqué la société française. Le maintien de liens politiques, militaires, économiques, monétaires et culturels avec les colonies a amené un débat sur la survivance d'un discours colonial et un prétendu néo-colonialisme : «[...] les indépendances auraient été davantage formelles que réelles, l'ancienne puissance coloniale conservant une influence prépondérante dans ces pays. »³ La notion de néo-colonialisme doit impliquer une certaine prudence quant à l'emploi du terme « post-colonial », avec ou sans un trait d'union. Le terme et le préfixe « post » font penser à une période *après* les colonisations, donc à une situation chronologique, à une rupture entre avant et après, une rupture pourtant contredite par les liens et influences qui persistent entre un pays colonisateur et ses anciennes colonies.

Mais à part ce lien apparent avec l'histoire des colonisations (alors souvent écrit « post-colonial » avec un trait d'union), le terme « postcolonial » appartient à un vaste domaine

¹ Pour ce paragraphe, voir Bernard Phan, *op.cit.*, chapitre 5.

² Bernard Phan, *op.cit.*, p. 132.

³ Sophie Dulucq et al., *op.cit.*, p.81.

d'études et de pratiques qui ont vu le jour dans les années 1970 sous le nom de Postcolonial Studies/Études postcoloniales dans les départements de sciences et de littérature dans des universités anglo-phones, et surtout aux États-Unis.¹ Le « postcolonial » (le plus souvent écrit sans trait d'union) se situe alors dans le champs d'une critique littéraire, ou encore d'une théorie postcoloniale, qui se donne pour but d'étudier des aspects clés sur la relation du colonialisme avec la littérature. Selon John MacLeod², cette critique littéraire postcoloniale se prête à trois tâches de lecture :

La lecture de textes écrits par des auteurs venants de pays marqués par l'histoire coloniale, principalement les textes concernés par les actions et le legs du colonialisme, dans le passé comme actuellement. La lecture de textes écrits par ceux qui ont émigré de pays marqués par l'histoire du colonialisme, ou les descendants de familles d'immigrants, qui traitent principalement de l'expérience de la diaspora et de ces multiples conséquences. À la lumière des théories concernant les discours coloniaux, la relecture de textes écrits pendant la colonisation ; à la fois ceux qui évoquent directement l'expérience impériale et ceux qui ne paraissent pas *a priori* concernés par elle.³

Une lecture postcoloniale peut donc comporter une manière de lire ou de relire des textes provenant de la métropole colonisatrice ou des pays colonisés pour y dévoiler les conséquences et les réactions au colonialisme européen.

La première de ces lectures concerne des textes avec une référence évidente au temps du colonialisme et à l'influence du colonialisme même après les décolonisations. Parmi des lectures de ce premier genre on peut citer la critique faite par Edward W. Said portant sur *Heart of Darkness* de Joseph Conrad ainsi que sa critique portant sur des œuvres d'Albert Camus, telles que *L'Étranger* et *La Peste*.⁴ Said trouve dans sa lecture postcoloniale de ces textes des attitudes racistes et ambivalentes quant au colonialisme, des attitudes que la réception critique semble en général avoir négligé, selon Nicholas Harrison, « [...] the dominant critical response, at least until recently, took no account of its colonial context [...] ». ⁵ La seconde tâche de lecture implique des œuvres écrites par des auteurs ayant une expérience de la colonisation en tant que colonisés qui sont partis vivre à la métropole, ou encore par des auteurs ayant l'expérience d'être de la seconde ou troisième génération de parents immigrés. On peut citer les œuvres de Frantz Fanon, d'Aimé Césaire, de Léopold de Senghor et d'Assia Djebar qui décrivent la situation coloniale et les guerres coloniales du

¹ *Ibid.*, p. 93.

² John MacLeod, *Beginning Postcolonialism*, Manchester, Manchester University Press, 2000.

³ *Ibid.*, p. 33. Traduction faite par Jean-Marc Moura dans *Culture post-impériale 1961-2006*, Paris, Éditions Autrement, 2005, p. 168.

⁴ Voir Edward W. Said dans *Culture and Imperialism*, Vintage Books, 1993.

⁵ Nicholas Harrison, *Postcolonial Criticism*, Cambridge, Polity Press, 2003, p. 141.

point de vue des colonisés en se montrant comme des critiques féroces du colonialisme. Parmi les exemples les plus souvent cités de la troisième lecture, ou plutôt relecture de textes d'un point de vue postcolonial, sont l'analyse faite par Edward W. Said de *Mansfield Park* de Jane Austen¹ et l'analyse faite par G. C. Spivak de *Jane Eyre* de Charlotte Brontë.² Said a souligné que ce sont des textes « canoniques » qu'il est intéressant de relire de ce point de vue, des textes dont la critique traditionnelle a admiré « an ethos suggesting universality and humanism, [...]».³ Et pourtant, dit-il : « As was Jane Austen a century earlier, Camus is a novelist from whose work the facts of imperial actuality, so clearly there to be noted, have dropped away ; [...]».⁴ Une lecture postcoloniale de ces textes implique donc une focalisation sur des traces de l'oppression et de la colonisation comme sur des traces de résistance et de subversion qui paraissent absentes ou à la périphérie dans l'œuvre. McLeod⁵ résume le projet de lecture saidien en trois points : Le premier point concerne ce que Said appelle *the wordliness*⁶ de la culture et donc de la littérature : la littérature est impliquée par les conditions de son écriture, donc par la situation historique, culturelle et politique du temps de l'écriture, ce qui comprend aussi le fait colonial et les idéologies colonialistes aux XIX^e et XX^e siècles. Le second point concerne la dimension contrapunctuelle (*contrapuntal*, selon le terme de Said⁷). Une lecture postcoloniale doit être attentive aux traces de résistance ou de subversion de façon à mettre en évidence les deux histoires contenues dans le texte, le fait colonial et l'évidence de résistance, si dissimulée soit-elle. Il suit de cette approche qu'une lecture postcoloniale doit rendre compte du contexte historique et intellectuel que le texte actualise. Le troisième point touche la qualité esthétique de l'œuvre – la lecture de Said

¹ Edward W. Said, *op.cit.*, pp. 100-116.

² G.C. Spivak, « Three Women's Texts and a Critique of Imperialism », in *Critical Inquiry*, 12 :1, Autumn, 1985, pp.241-261.

³ Edward W. Said, *op.cit.*, p. 208.

⁴ *Ibid.*, p. 208.

⁵ Voir John McLeod, *op.cit.*, pp.171-72.

⁶ Edward W. Said déclare sa position ainsi: « My position is that texts are *wordly*, to some degree they are events, and, even when they appear to deny it, they are nevertheless a part of the social world, human life, and of course the historical moments in which they are located and interpreted », in *The World, The Text and the Critic*, London, Vintage Books, 1983, p. 4. Mes italiques.

⁷ Edward W. Said, *Culture and Imperialism, op.cit.*, pp. 78-79.

concerne des textes « canoniques » ou classiques. La complexité de ces textes (comme ce mouvement double et presque imperceptible dans *Mansfield Park* entre le domaine seigneurial en Angleterre et la plantation esclavagiste à Antigua laquelle est, après tout, mais sans être explicitement mentionnée, à la source de la richesse de Sir Thomas) est un signe de leur qualité littéraire. La qualité d'un texte tel que *Mansfield Park* réside dans la manière complexe et subtile du traitement des relations coloniales entre la seigneurie en Angleterre et Antigua aux Antilles, à la différence d'un texte de moindre qualité : «[...] a lesser work wears its historical affiliation more plainly ; its wordliness is simple and direct [...] ».¹

Une lecture postcoloniale doit donc, selon Said, combiner une analyse textuelle avec une analyse contextuelle. Une telle lecture se distance de l'analyse littéraire « traditionnelle » qui lit le texte en isolation du contexte. Le New Criticism américain entendait placer la littérature bien au-dessus des conditions politiques et de la société dans laquelle les textes ont été produits et lus, et se désintéressait également de la biographie de l'auteur et de la réception des textes par les lecteurs. Ce mouvement de critique littéraire a été bien en vogue dans les départements universitaires de littérature en Amérique et en Europe.

Comme on a vu ci-dessus, p. 19-20, McLeod renvoie à des « théories concernant les discours coloniaux ». On compte, en effet, Edward W. Said comme l'un des écrivains ayant déclenché les études postcoloniales avec son livre *Orientalism*, paru en 1978 (réédité en 1985, 1991, 1995, avec une nouvelle Postface et en 2003 avec une nouvelle Préface).² Une notion-clé de Said est le concept de « discours colonial ». Certes, l'Empire colonial a été conquis par les armées des généraux et leurs armes, et le pouvoir colonial s'est maintenu par la force et la surveillance souvent militaires. Mais les buts de la conquête, le maintien au pouvoir et l'administration coloniale ont été justifiés et accompagnés par un amalgame de méthodes discursives. Dans *Orientalism* c'est « the European idea of the Orient »³ qui intéresse Said. Représentations de l'Orient sont des 'representations' et non des « [...] 'natural' depictions of the Orient »⁴, dit-il. L'Orient est, selon ce point de vue, une construction de l'Occident, l'*orientalisme* est tout un système de représentations de l'Orient construites par l'Occident, émanant de la discipline scientifique appelé Orientalisme, et du mouvement artistique attiré par l'Orient (récits de voyages, art pictural, romans exotiques, comme ceux de Gustave Flaubert et Pierre Loti). Il utilise même l'expression « idées reçues » pour ces

¹ *Ibid.*, p. 116.

² Edward W. Said, *Orientalism*, London, Routledge and Kegan Paul Ltd., 1978 and Penguin Books, [1985, 1991, 1995,]2003.

³ *Ibid.*, 2003 p. 16.

⁴ *Ibid.*, 2003, p. 21.

représentations. Ces représentations et ces idées forment un ensemble de discours sur l'Orient et sur l'Oriental. Said emprunte ici le terme de *discours* mis en avant par Michel Foucault pour désigner des systèmes de représentations et des pratiques qui en dépendent et « making it possible [for those socially placed to do so] to make sense of the world in a certain way and to orient the world accordingly, while in effect making it impossible or illegitimate to apprehend or organize in certain other ways. »¹ Cette citation montre que, pour Foucault, la notion de discours implique pouvoir pour ceux qui possèdent l'actuel savoir et le non-pouvoir pour qui ne le possèdent pas. Said a saisi ce lien entre savoir et pouvoir pour caractériser la relation inégale et asymétrique entre l'Occident et l'Orient, entre nous et l'Autre, entre colonisateur et colonisé. Le discours colonial est un discours de domination dans lequel la partie dominante, l'Occident, constitue l'Orient /l'Autre auquel est nié le droit de parole : « There are Westerners, and there are Orientals. The former dominate ; the latter must be dominated, which usually means having their land occupied, their internal affairs rigidly controlled, their blood and treasure put at the disposal of one or another Western power.»² Le discours colonial et orientaliste n'est pas « innocent », il y a transfert à la pratique politique. Said constate qu'une production extensive de matériel culturel et scientifique orientaliste coïncide exactement avec la période la plus intensive de l'expansion impérialiste européenne vers l'Afrique et l'Asie, en particulier par les deux rivaux qui sont l'Angleterre et la France : «[...] from 1815 to 1914 European direct colonial dominion expanded from about 35 percent of the earth's surface to about 85 percent of it. »³ Quels sont donc les assertions de ce discours colonial qui est l'*orientalisme*, selon Said ? Je me réfère ici au résumé fait par McLeod dans *Beginning Postcolonialism*.⁴ Le discours construit des oppositions binaires entre l'Occident et l'Orient : la supériorité de la civilisation occidentale suppose l'infériorité, l'ignorance et la stupidité de l'Orient. Cet argument deviendra, comme on a vu, l'un des arguments justificateurs de la colonisation et de la « mission civilisatrice » prônée par la France. Il suit de cette dichotomie une série de stéréotypes, tels que l'homme efféminé oriental et la femme orientale sensuelle et lascive, l'homme occidental actif, fort et courageux, la femme occidentale passive, morale et chaste, ou encore un Orient associé au « corps », à l'irrationnel, au mysticisme, contrairement à un Occident associé à «esprit » – raison, intelligence, savoir. Des stéréotypes discursifs tels que « l'Arabe violent », « l'Indien paresseux », « l'inscrutable Chinois », « l'Africain obsédé par la sexualité » montrent la

¹ Nicholas Harrison, *op.cit.*, p. 19.

² Edward W. Said, *op. cit.*, p. 36.

³ *Ibid.* p. 41. Mes italiques.

⁴ John McLeod, *op.cit.*, pp.49-55.

tendance d'homogénéisation et de dérogation des habitants des continents d'Asie et d'Afrique. Une littérature abondante témoigne des sentiments de fascination ainsi que d'horreur que « l'étrangeté » de ces pays ont suscité pour les Européens. Selon Said, l'*orientalisme* suppose un Orient qui ne change pas : « Orientalism assumed an unchanging Orient, absolutely different (the reasons change from epoch to epoch) from the West. »¹, en opposition donc à cet Occident qui représente progrès et modernisation.

Said distingue entre un *orientalisme* « latent » qui garde les traits de cette dichotomie entre l'Occident éclairé et moderne et un Orient arriéré et sous-développé que l'on retrouve, entre autres, dans les attitudes et classifications raciales du XIX^e siècle. Ce discours et cette typologie de races et de cultures sous-tendent plus ou moins ouvertement l'idéologie « civilisatrice » de l'impérialisme. L'*orientalisme* « manifeste » se réfère aux variations dans le discours orientaliste/colonial de la Grèce antique jusqu'à notre temps, dues à des perspectives historiques et individuelles différentes. On est tenté ici de citer les discours et les représentations du cinéma contemporain plus ou moins exotiques, érotisants, fantasmatiques et nostalgiques de l'Asie. Les discours contemporains en France sur le multiculturalisme et l'intégrisme liés à l'immigration, se distinguent certainement (sans pour autant échapper à des attitudes orientalistes sous-jacentes) des discours sur les principes d'assimilation et d'association dans la gestion coloniale.

Or, bien que l'influence de l'*orientalisme* vu comme un système hégémonique et persistant ait été considérable, l'œuvre de Said a été critiquée sur plusieurs points, et principalement sur la soi-disant stabilité du discours orientaliste qui semble ne pas laisser de place au changement et à la possibilité de contestation ou de résistance à la culture dominante. Il est vrai que Said a répondu positivement à certaines de ces critiques dans la Postface à l'édition de 1995 de son livre. Il admet dans cette Postface

that a largely unexamined but serious rift has opened in the public consciousness between the old ideas of the Western hegemony (of which the system of Orientalism was a part) on the one hand, and, on the other hand, newer ideas that have taken hold among subaltern and disadvantaged communities and among a wide sector of intellectuals, academics and artists. It is now very strikingly no longer the case that the lesser peoples - formerly colonised, enslaved, suppressed – are silent or unaccounted for except by senior European or American males.²

Cette citation de Said va à l'encontre de la critique à la fois sur sa négligence supposée de la contre-voix de l'Autre et sur un discours colonial inchangé – Said est certes bien conscient de la contribution de son livre *Orientalism* dans le développement de la pensée postcoloniale,

¹ Edward W. Said, *op.cit.*, p. 96.

² *Ibid.*, p. 350.

contrairement aux « senior European or American males ». Et c'est par cette lecture contrapunctuelle, suggérée par Said, (voir ci-dessus, p. 20) que l'on peut retrouver la voix et la résistance de l'Autre dans un discours dominant.

La stabilité du discours colonial, ou plutôt l'instabilité, a été un thème prépondérant de Homi K. Bhabha, un écrivain qui comme Said compte parmi les théoriciens des études postcoloniales. Ses concepts d'*ambivalence* et de *mimicry* appartiennent au vocabulaire postcolonial. Pour échapper à la fixité de l'opposition binaire et des stéréotypes qui caractérisent le discours du colonisateur, Bhabha¹ introduit une troisième voie, celle du *mimicry* (en français *mimétisme*). Un exemple de *mimicry* est la personne colonisée qui imite la langue, les vêtements, la mode de vie du colonisateur et aspire à une éducation à la métropole pour ses enfants. Bhabha souligne le caractère d'imitation, le colonisé peut devenir « almost the same, but not quite »², et le colonisateur n'atteint pas son but de fixer le colonisé dans une différence persistante et absolue, et c'est dans cette zone instable que se situe le concept d'*ambivalence* de Bhabha. Le colonisateur doit se tenir aux stéréotypes, tels « le Nègre est comme-ci, le Chinois est comme-ça » afin de justifier et maintenir l'autorité du discours de domination. En effet, les programmes introduits en Indochine pour l'éducation des « natifs » indochinois visent à les « tenir en place ». Voici ce que dit Albert Sarraut, gouverneur de l'Indochine et ministre des Colonies à ce sujet :

Il convient que l'on ne s'engage dans la voie des réformes qu'avec une extrême prudence. Ce sont précisément les natifs instruits dans nos méthodes et dans nos idées qui sont les ennemis les plus dangereux de notre autorité et les partisans les plus résolus d'un *home rule*, où nous n'aurions plus aucune place. Nul doute, en effet, que l'enseignement donné en France ne corresponde à aucun besoin réel des populations indigènes, non plus qu'à leur mentalité.³

Cette citation montre que la politique éducative de l'Indochine des années 1930 impose une double contrainte aux natifs, on leur demande à la fois de rester « indigènes » et de se « civiliser » à la française. L'image ambivalente et hybride dont parle Bhabha saute aux yeux ainsi que le discours colonial racial et paternaliste qui transparaît dans l'allusion à « leur mentalité » et dans la définition du « besoin réel » des colonisés. Par conséquent, les réformes scolaires seront taillées à maintenir l'autorité et le régime colonial menacés par les signes de résistance des années 1920 et 1930.

¹ Homi K. Bhabha, « Of Mimicry and Man: The Ambivalence of Colonial Discourse » in *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994, pp.85-92.

² *Ibid.*, p. 89.

³ Albert Sarraut, *Grandeur et Servitudes coloniales*, Paris, Sagittaire, 1931, p. 207. Cité dans Nicola Cooper, *France in Indochina, Colonial Encounters*, Oxford, Berg, pp. 39-40.

Or, le prestige de la France se trouve aussi menacé ou plutôt terni par le comportement de ces colonisateurs qui ne gardent ni la bonne distance aux colonisés ni le respect pour la dignité exigée par « la mission civilisatrice ». Le thème du maintien des bornes raciales et culturelles entre colonisateurs et colonisés est fréquemment invoqué dans la littérature coloniale et il est plus ou moins implicite dans la ségrégation ethnique voulue par le développement programmé des villes coloniales. Le colonisateur qui se familiarise trop avec l'indigène, qui entretient des relations sexuelles avec les femmes indigènes, qui s'adonne à l'opium brouille les bornes qui sous-tendent le système colonial. Les enfants issus de ces unions interraciales - le plus souvent par un père français et une femme indigène - sont les métis dont l'identité est pour le moins ambivalente dans cette société coloniale qui repose en toute ambiguïté aussi bien sur les valeurs de l'universalisme républicain que sur la discrimination dans la loi entre citoyens français et sujets indigènes. Dans le cadre d'études postcoloniales qui concerne l'histoire coloniale on peut citer le livre *Les enfants de la colonie* de 2007 par Emmanuelle Saada. Ce livre est dédié à l'évolution de la « question métisse » dans l'Empire français, et en particulier en Indochine. Un texte de loi imprimé dans le *Journal officiel de la République française* en 1928 fixe finalement le statut des métis eurasiens nés de parents légalement inconnus en Indochine et accordent la citoyenneté sous certaines conditions, à voir celles d'un nom français, l'éducation et la culture françaises, et le certificat médical de *race*. [sic].¹ Après tout, le précieux sang français coule dans leurs veines...

Dans ce chapitre j'ai essayé de montrer la diversité des études postcoloniales. Le fait colonial est étudié et analysé dans ce champs d'études aussi bien par toute une gamme de chercheurs d'histoire, de sciences politiques, économiques et sociales que par l'étude critique de textes de fiction, de documents officiels, de manuels scolaires, de films et de chansons. Dans ce mémoire je me propose par la suite d'étudier à travers une lecture de l'œuvre indochinoise de Marguerite Duras comment sa poétique et le contexte colonial et postcolonial s'entrecroisent dans les textes choisis.

2. L'Indochine dans l'Empire français

¹ Emmanuelle Saada, *Les enfants de la colonie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 10. Mes italiques.

Comme les grandes lignes de la colonisation française et la doctrine coloniale ont été tracées dans le chapitre précédent, je présenterai ici quelques repères historiques et culturelles particulières à la colonisation de l'Indochine et à la société coloniale dans laquelle les textes indochinois de Marguerite Duras sont inscrits. Je diviserai cette présentation en trois parties : d'abord un bref aperçu historiographique de la colonisation et de sa consolidation administrative et politique, suivi d'une présentation de la société coloniale de cette grande colonie dans l'Extrême-Orient. Le thème de la troisième partie sera l'Indochine dans l'imaginaire des Français, cette Indochine fantasmatisée décrite par Panivong Norindr dans son livre *Phantasmatic Indochina*.¹

2.1 De l'Indo-Chine à l'Indochine - le régime colonial

L'Indochine a été une construction géographique et politique du pouvoir colonial français. La pénétration française s'est faite par étapes (voir p. 9) dans cette péninsule dans le Sud-est asiatique entre l'Inde et la Chine, entre deux civilisations, celle de l'Inde et celle de la Chine, d'où l'appellation Indo-Chine sans spécificité politique (dans laquelle se trouvaient également le Siam et la Birmanie). Au terme du XIX^e siècle la France s'est assurée la maîtrise de quatre protectorats, ceux de Tonkin et d'Annam au Nord, de Laos et de Cambodge à l'Ouest et d'une colonie, la Cochinchine, tout au Sud de la cordillère (le colonisateur fait donc disparaître l'ancien Vietnam composé de Tonkin, Annam et Cochinchine, ce Vietnam qui sera finalement rétabli en 1976 après de longues périodes de guerre). Entre 1887 et 1900 se formera l'Union indochinoise sous l'autorité d'un gouverneur général de l'Union, assisté d'un Conseil supérieur, d'un lieutenant-gouverneur de la Cochinchine, assisté d'un Conseil colonial, et des résidents supérieurs des protectorats.² L'appellation Indo-Chine et le trait d'union graphique disparaissent, remplacés par l'Indochine française. Ce vaste espace de 740 000 kilomètres carrés³ entre l'Inde et la Chine était une société pluriethnique, avec des formations pré-coloniales politiques multiples, des royaumes et des principautés, depuis longtemps tributaires et sous l'influence de la Chine.⁴ Ainsi, avec l'affixe « française » disparaît toute trace symbolique des civilisations multiples pré-coloniales.

¹ Panivong Norindr, *Phantasmatic Indochina, French Colonial Ideology in Architecture, Film and Literature*, Durham, Duke University Press, 1996.

² Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, *Indochine, la colonisation ambiguë 1858-1954*, Paris, éd. La Découverte, 2001, p. 81-82.

³ *Ibid.*, p. 72.

⁴ *Ibid.*, p. 13.

Ce régime administratif et politique mixte n'a pas empêché la France d'y installer un puissant appareil politico-administratif centralisé qui restera stable même au-delà de 1945.¹ À l'appareil civil s'ajoutent aussi l'appareil militaire et policier, la Sûreté générale et tout un système de prisons et de bagnes, un appareil coercitif qui fait de l'État colonial « [...] d'abord et avant tout un État de police. »² Après tout, la colonisation ne s'est pas faite sans opposition de la part des populations soumises et humiliées... Un système, donc, qui certainement a demandé un important corps de fonctionnaires : « L'Indochine est soumise à l'omniprésence de fonctionnaires français autoritaires et paternalistes. », écrit Jacques Dalloz.³ À l'appareil administratif centralisé et au puissant appareil coercitif, il faut ajouter les fonctions économiques de cette colonie d'exploitation économique des ressources naturelles de la péninsule. Afin de faire face aux énormes dépenses économiques nécessaires à « la mise en valeur » de la colonie entre 1920 et 1930, le pouvoir colonial a eu recours à la transformation des terres au paravent communales ou collectives ou considérées comme vacantes, en « marchandise aliénable », donc en propriété privée ou en propriété de l'État pour établir un marché foncier et un régime de concessions.– une mesure absolument déstabilisante pour la population colonisée.⁴ Un autre moyen d'augmenter la rentabilité de la colonie a été la croissance dans le domaine fiscal. Le monopole de l'état et la fiscalité indirecte sur le sel (utilisé dans la consommation du poisson), l'alcool (utilisé dans les fêtes rituelles et la sociabilité des villageois) et l'opium (la communauté chinoise en détenait le contrôle avant le monopole et en fumait encore plus que les Vietnamiens) constituent une grande partie des revenus du gouvernement général. La réponse des paysans a été la fraude et la contrebande, fortement réprimées par les autorités. Les impôts directs croissants frappent surtout les paysanneries colonisées (tandis que le colonat européen paie très peu) : « Ce sont bien ces dernières qui ont financé le développement de l'économie coloniale », écrit Daniel Hémerly.⁵ Ce paragraphe montre sommairement les inégalités du système colonial en Indochine (qui présagent les signes d'opposition des années 1920 et 1930).

2.2 La société coloniale

La société coloniale est avant tout constituée par la division entre colonisateurs, donc

¹ *Ibid.*, p. 85.

² *Ibid.*, p. 112.

³ Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Éd. du Seuil, 1987, p. 17.

⁴ Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, *op.cit.*, p. 102-103.

⁵ *Ibid.*, p. 99.

les conquérants, et colonisés, donc les vaincus. Mais nous verrons que ni la société blanche ni la société colonisée ne manquent de diversité malgré cette dichotomie principale.

La population française présentait trois caractéristiques : 1) elle était concentrée au Nord et au Sud de la péninsule, 2) elle était essentiellement urbaine et résidant surtout dans les grandes villes de Hanoi, de Haiphong et de Saigon-Cholon 3) environ la moitié était des fonctionnaires, civils et militaires.¹ L'aménagement de ces villes a été l'objet de projets d'urbanisme ambitieux dans le but de les rendre attrayantes et modernes, dans un style d'architecture plutôt familière aux Français expatriés loin de leur mère-patrie qui pouvaient y mener un train de vie agréable. Dans les villes les fonctions et les habitations suivaient la hiérarchie coloniale - les Indochinois habitaient le plus souvent des quartiers dans les périphéries. Dans les quartiers les plus pauvres à Saigon-Cholon vivaient, en 1937, 70% de la population indigène dans des paillotes sur pilotis manquant d'eau courante, d'égout et d'électricité.² Mais la société européenne comprenait aussi des petits négociants, des missionnaires, des surveillants de plantation ou des contremaîtres d'usine vivant dans les provinces ou sur des plantations et un nombre réduit de colons. Les grands colons vivaient le plus souvent dans les villes en dehors de leurs terres et concessions, qu'elles soient d'énormes possessions de rizières ou des plantations d'hévéas - il y avait aussi les petits colons qui vivaient « en brousse » dans des postes éloignés et à l'écart du conformisme de la société dans les villes : « L'Indochine ne fut pas pour tous un Eldorado, ni un terrain d'accomplissement de vocations. [...] La colonie eut ses parasites et ses épaves qui côtoyèrent une majorité conformiste et sans éclat. »³

90% des Vietnamiens habitaient dans les campagnes vivant de la terre et de l'artisanat traditionnel et souvent menacés par la famine due à des calamités climatiques, telles que les inondations ou les sécheresses excessives. La solution était alors d'emprunter au notable ou au Chinois à un taux usurier, ou encore vendre son petit lopin et devenir fermier.⁴ Une classe ouvrière, souvent vietnamienne, travaillait dans les mines de houille du Tonkin et dans les plantations d'hévéas dans des conditions extrêmement dures (on parle de l'enfer des mines de Hongay). Des milliers de coolies étaient envoyés dans le Sud et employés comme main-d'œuvre dans les plantations sous contrat « d'esclavage » pour trois ans.⁵

¹ P. Brocheux et D. Hémerly, *op.cit.*, p. 178.

² *Ibid.*, pp. 180-181.

³ *Ibid.*, p. 183.

⁴ Voir pour ce passage le livre de Jacques Dalloz, *op.cit.*, p. 23.

⁵ *Ibid.*, p. 25.

Les métis et métisses franco-indochinois (voir ci-dessus p. 24) abandonnés et non reconnus par leurs pères grandissaient le plus souvent dans la famille maternelle indochinoise, donc dans une condition de colonisés. Leur appartenance entre les deux cultures les rendait vulnérables et même victimes d'un double racisme. Les métis orphelins étaient progressivement pris en charge par des associations privées laïques ou confessionnelles pour apprendre la culture française et pour les intégrer dans la société coloniale blanche.¹

Les Chinois constituaient une importante minorité qui occupait une position distincte et relativement privilégiée dans la société coloniale. Ils étaient installés dans la péninsule depuis le XVII^e siècle, en particulier en Cochinchine, et ils jouaient un rôle important dans l'économie et l'industrie comme intermédiaires entre la clientèle indigène et les Français qui les appelaient « nos ennemis indispensables ».² Leurs fonctions en tant que commerçants, artisans, propriétaires d'immeubles, usuriers les faisaient vivre le plus souvent dans les grandes villes qui toutes avaient leur quartier chinois, comme celui de Cholon près de Saïgon.³

D'où venait ce rêve des Français d'un Eldorado indochinois aux fortunes et aux femmes indigènes faciles, un Eldorado qui pourtant a fait ses « épaves » et des vocations manquées? C'est à quoi veut répondre Panivong Norindr dans son livre *Phantasmatic Indochina*.⁴

2.3 Phantasmatic Indochina

Panivong Norindr montre dans son étude le rôle qu'ont joué l'architecture coloniale, l'art graphique (telles que les cartes postales et les affiches), les expositions coloniales, le cinéma, la presse et la littérature dans la création d'une Indochine mythique et exotique, et dans sa présentation comme une colonie modèle. Norindr cite comme exemple littéraire le résumé d'un voyage accompli en 1921 par Paul Claudel. L'Indochine y est décrite en des termes lyriques et rassurants comme « un royaume de paix où tous les bruits de l'extérieur viennent expirer, où toutes les agitations d'un monde en travail ne suffisent pas à rider la surface d'un océan de paddy. [...] Jamais en Indo-Chine la collaboration entre l'élément indigène et l'élément européen n'a été plus intime et plus pacifique ».⁵ Claudel vante la mise en valeur de la colonie par les Français, « Ici tout ne parle que de croissance régulière, de développement heureux et paisible. »⁶ Dans ce royaume de paix fantasmagique il n'y a pas de famine, pas

¹ *Ibid.*, p. 186.

² *Ibid.*, p. 194.

³ Jacques Dalloz, *op.cit.*, p. 22.

⁴ Panivong Norindr, *op. cit.*

⁵ Paul Claudel, « Mon voyage en Indo-Chine », dans *Extrême Orient*, dans les *Oeuvres Complètes*, tome quatrième, Paris, Gallimard, 1952, p. 333. L'écriture *Indo-Chine* avec un trait d'union est celle de Paul Claudel.

⁶ *Ibid.*, p. 334.

d'épidémies, pas de coolies aux travaux forcés ou des terres arrachées aux indigènes, pas de paysans endettés. Dans la propagande véhiculée par l'Agence générale des colonies on va retrouver cette présentation séduisante de l'œuvre coloniale, comme en témoigne *L'Empire Français* de Marguerite Duras¹ et Philippe Roques. En effet, un demi-siècle après que la France a quitté l'Indochine la nostalgie de cette Indochine imaginaire perdure dans le cinéma et dans les brochures touristiques dans lesquelles on peut encore lire la dénomination coloniale « Indochine » pour l'ensemble des trois nations modernes Vietnam, Laos et Cambodge. Une recherche sur l'Internet pour voyages en Indochine donne des milliers de résultats, par exemple l'adresse d'une agence de voyages vietnamienne qui se nomme « Indochine Voyages » et des invitations à voyager sur les pas de Marguerite Duras.

Marguerite Duras nous invite à voyager dans un empire français « conquis et pacifié »², qui s'étend sur les cinq continents, reliés par les liaisons «[...] terrestres, maritimes, aériennes, qui sont comme les coutures de l'ample manteau que nous avons jeté sur toute l'étendue de la planète. »³ Rien qu'à lire ces quelques fragments nous reconnaissons des éléments d'un discours colonial dont le but est de vanter et justifier (« le manteau » protecteur) l'entreprise coloniale, de rassurer les Français qu'ils possèdent tout un monde d'amis (« pacifié ») dans cet immense domaine (sur cinq continents). Il faut reconforter les Français dans ce temps de la menace d'une invasion allemande (on est en 1939-40). Le nouveau ministre des Colonies, Georges Mandel, a besoin d'un appui politique et populaire pour constituer et financer une grande armée coloniale avec des recrues des colonies. À Philippe Roques et à Marguerite Duras, tous les deux affectés au Service intercolonial d'information et de documentation,⁴ sera confiée la tâche de convaincre les politiciens et l'opinion de l'utilité de l'empire et des services que pourront rendre à la Mère-Patrie ses « grands enfants »⁵ des colonies. Un document intitulé *L'Empire Français* sera le résultat de cette collaboration.

Dans la partie suivante j'analyserai *L'Empire Français*, en tant qu'une « mine d'or pour ceux qui cherchent après-coup des citations naïves et compromettantes sur la supériorité des colonisateurs par rapport aux populations indigènes. »⁶ Peut-on voir dans l'endoctrinement de la part du système scolaire et de la société dans laquelle Duras a passé son enfance une

¹ Dans la suite j'emploierai le pseudonyme mieux connu de « Duras » plutôt que le patronyme Donnadiou qui figure comme le nom du co-auteur de *L'Empire Français*, *op. cit.*.

² *Ibid.*, p. 69

³ *Ibid.*, p. 10.

⁴ Laure Adler, *Marguerite Duras*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 130-131.

⁵ *L'Empire Français*, *op. cit.*, p. 142.

⁶ Eva Ahlstedt, *op.cit.*, p. 3.

explication du discours colonialiste contenu dans ce texte propagandiste? Et quelles traces intertextuelles pourrions-nous éventuellement retrouver dans le « Cycle indochinois » ?

3. *L'Empire Français* et l'Indochine - la plus belle des colonies françaises

L'Empire Français est un document de 233 pages, divisé en cinq chapitres et introduit par un Avant-propos.

Affectée au ministère des Colonies en 1938 pour servir aux comités de propagande de produits coloniaux tels que la banane et le thé, Marguerite Duras a ensuite été appelée en 1939 par le ministre Georges Mandel au Service intercolonial d'information et de documentation. L'expérience de Duras à la suite de son service aux comités de propagande ainsi que de son enfance passée en Indochine coloniale a manifestement compté comme un atout au ministre quand il l'a désignée pour la promotion de l'Empire et le renforcement proposé des effectifs militaires par 600.000 soldats indigènes. Duras se mettra avec engagement à la tâche en collaboration avec son supérieur Philippe Roques, qui corrige et réécrit, et avec l'aide de l'historien Pierre Lafue (qui ne figure pas comme auteur, mais bien comme dédicataire « À Pierre Lafue, notre ami »).¹ Le premier livre publié par Marguerite Duras [Donnadieu] sera donc un texte de propagande colonial commandé et payé par le ministère des Colonies. On peut se demander à quel degré le contenu procolonial correspond ou non aux convictions personnelles de Duras – son livre paru dix années plus tard, *Un Barrage contre le Pacifique*, paraît tout au contraire comme une critique plutôt agressive de la colonisation, une question à laquelle je reviendrai vers la fin de ce chapitre.

L'Empire Français est un texte hautement militant combinant un double discours de propagande coloniale et de propagande de guerre. À travers les 233 pages, divisées en cinq chapitres, le message de l'Avant-Propos, celui d'« apprendre aux Français qu'ils possèdent outre-mer un immense domaine », s'inscrit dans un style sec, didactique, de maître d'école (le mot *apprendre* en est déjà une indication), basé sur des chiffres, des statistiques, des faits géographiques et historiques en plus des ingrédients traditionnels de l'idéologie coloniale. Certes, on peut repérer quelques passages moins contraints dans la description des régions, en particulier dans le chapitre consacré à « L'Indochine, carrefour des peuples ». Plusieurs motifs thématiques et éléments géographiques qui sont évoqués avec admiration dans ce chapitre reviendront dans « le Cycle indochinois » avec des connotations toutes autres. Julia Waters remarque que c'est dans ces éléments communs, mais différemment construits, à

¹ Pour ce paragraphe, voir Laure Adler, *op. cit.*, pp. 130-133.

L'Empire Français et au « Cycle indochinois » que réside l'intérêt que l'on doit porter à ce texte (que Duras elle-même a voulu oublier et ignorer comme « une erreur de jeunesse »¹) : «This chapter's broad brushstroke evocation of the salient features of the colony most readily presents itself as fertile ground for an intertextual comparison with Duras's various literary representations of colonial Indochina. »²

Ma lecture sera divisée en deux parties, la première partie concerne le compte-rendu de l'expansion coloniale française, et la seconde partie considère ce double rôle de propagande coloniale et de propagande de guerre que joue ce document.

3.1 L'expansion coloniale française à travers le monde

Dans *L'Empire Français* nous parcourons dans les soixante premières pages l'expansion coloniale de la France. Dans une terminologie soigneusement choisie, la conquête des pays est décrite comme une aventure au prix de maints sacrifices pour les Français, et la formation de « notre Empire résulte à la fois de l'esprit aventureux de nos marins et de la prudence de nos hommes d'État »³. L'auteur évite avec soin d'évoquer la brutalité des conquêtes militaires en les désignant comme «notre activité » sur « des théâtres d'opérations » où finalement « La France s'installe »⁴. On peut aussi noter les adjectifs possessifs *notre* et *nos*, un *nous* collectif, qui signalent que l'œuvre coloniale et l'empire doivent être considérés comme un acte d'héroïsme et d'un intérêt communs à tous les Français. L'auteur n'hésite pas à citer Rabelais comme un « propagandiste officiel » de la colonisation en envoyant son protagoniste Pantagruel dans des expéditions coloniales ! Notre Rabelais du XVI^e siècle aura même été le premier à définir la mission civilisatrice à l'égard des indigènes, et Duras cite : « Comme enfant nouveau-né, les faut allaiter, bercer, esjouir. Comme arbre nouvellement planté, les faut appuyer, esseurer, défendre de toutes vimaires, injures et calamitez ; comme personne sauvée de longue maladie, les faut choyer, épargner, restaurer. »⁵ Bel exemple littéraire pour asseoir le message paternaliste du ministère des Colonies au XX^e siècle ! L'histoire de l'expansion coloniale rencontre malheureusement une certaine résistance, des « vicissitudes », telles les difficultés qu'a présenté l'installation en Indochine, où « l'empereur d'Annam, Tu Duc, très xénophobe, entreprend de résister à l'emprise française. » Cependant,

¹ Laure Adler, *op.cit.*, p. 139.

² Julia Waters, *op.cit.*, p. 3.

³ *L'Empire Français, op.cit.*, p. 12.

⁴ *Ibid.*, p. 34.

⁵ *Ibid.*, p. 17.

à la fin, « grâce à l'énergie du ministre Chasseloup-Laubat, [...] »¹ trois provinces cochinchinoises seront occupées. Lorsque les négociations avec l'empereur *xénophobe* concernant le sort d'Annam n'aboutissent pas, Annam et la cour impériale de Hué sont déclarés « un protectorat français bien défini, [...] »² Le royaume de Cambodge devient un protectorat français, car : « en butte aux attaques des Annamites et des Siamois, la protection française était une question de vie ou de mort. »³ De tels euphémismes rhétoriques abondent dans le texte... Ce chapitre s'achève sur une note rassurante d'un Empire « qui peut réunir des forces considérables pour vaincre l'ennemi. »⁴

Dans le deuxième chapitre de l'*Empire Français* nous faisons le tour de l'empire français en soixante pages. Dans ce chapitre un discours colonial traditionnel se lit à travers la description détaillée, parsemée de chiffres, de la géologie, la géographie et la démographie des possessions. Écrit dans un langage de manuel scolaire les clichés abondent : la nature et le climat qui déterminent le caractère des indigènes, les races civilisées ou retardées, la hiérarchisation des races, les stéréotypes et la typification des races, les indigènes présentés comme des collectivités, les oppositions binaires d'ombre et lumière, de désordre et ordre, et d'avant et après l'intervention bénéfique de la France.

L'Afrique a été un monde endormi, qui « ne s'est réveillée qu'après un sommeil de vingt-cinq siècles [...] »⁵, mais maintenant « cette grande Afrique se secoue de sa torpeur sous l'impulsion des colons français. »⁶ La zone tropicale est présentée comme un pays où « tout y est hostile à l'homme » et « L'habitant de ces régions est donc écrasé par les forces de la nature. Chétif, malingre, méfiant, il (*le négrière*) se réfugie dans l'ombre de la forêt [...] »⁷ Néanmoins, « des races plus vigoureuses » habitent la steppe et « le nègre de la steppe est plus courageux, plus hardi ». Un peu paresseux, certes, « mais il a le sens de la discipline et, bien guidé, est capable de produire » - et devenir un bon guerrier. Avant la conquête française, c'était le désordre, mais, après, « [l']administration française, en y mettant bon ordre, a permis à l'indigène de devenir un véritable producteur. »⁸ L'Afrique du Nord est caractérisée par

¹ *Ibid.*, p. 34.

² *Ibid.*, p. 44.

³ *Ibid.*, p. 33.

⁴ *Ibid.*, p. 67.

⁵ *Ibid.*, p. 70.

⁶ *Ibid.*, p. 94.

⁷ *Ibid.*, p. 79. Mes italiques.

⁸ *Ibid.*, pour ces citations voir p. 80.

plus de vitalité, ici « la France a su à la fois conserver à la civilisation traditionnelle tout son caractère et ranimer cependant un pays presque mort. »¹

Nous voyons donc comment Duras fait l'éloge de la colonisation française en Afrique tout en classant les indigènes dans une hiérarchie des races toute darwinienne, depuis « le négrière » de la forêt tropicale, « le nègre de la steppe », les Nord-africains, jusqu'aux Français apportant la civilisation au sommet. Quelle est donc la représentation de l'Indochine, ce pays que Duras connaît bien pour y avoir passé son enfance ?

L'Indochine, carrefour des peuples : le ton dans le chapitre sur l'Indochine est nettement plus créatif et admiratif que dans les chapitres précédents, bien que l'attitude colonialiste persiste. La géographie, les populations et les villes de la péninsule sont décrites dans un langage inspiré par « son *admirable* position au centre de la mer de Chine et au-delà, sur le Pacifique, [...] »² Les mots qui font allusion aux grands fleuves sont indicatifs de la beauté et de la violence de ces cours d'eau qui « semblent atteints d'un dérèglement diluvien et débordent sur des centaines de kilomètres », « bouleversement géologique », « l'aspect torrentiel »³. (Il est lieu ici de se rappeler la place centrale que tient le Mékong dans le « Cycle indochinois ») Les grandes plaines limoneuses et fertiles d'un accès facile ont de tous temps attiré « les marées humaines » et « toutes les races en fuite devant l'opresseur et avides d'indépendance »⁴ en quête d'espace, de terres cultivables, et de sécurité. Les inondations fertilisent les sols, et tout ce que « le fleuve charrie de la terre et des matériaux » se déposent pour se transformer en sols fertiles, et peu à peu les terres gagnent sur la mer. Cependant, selon le message optimiste de Duras, pour rendre les terres salées de Cambodge proches de la mer tout à fait cultivables il faudra « attendre d'ici quelques centaines d'années »⁵. On y reviendra dans *Un Barrage contre le Pacifique* !

Les populations, « un mélange de races et de civilisations », sont sommairement décrites comme des collectivités : l'Annamite a le goût pour la vie sédentaire, calme et assurée, une vie de fonctionnaire lui convient bien. Il laisse le monopole du commerce aux Chinois. Le paysan annamite est conservateur, bon travailleur et il économise l'argent qu'il gagne, à l'opposé du paysan noir. Longtemps sous l'influence de la culture chinoise, les Annamites en ont hérité le goût de la musique, les belles-lettres et les termes éloquents. Nul doute, donc, la place de l'Annamite est au sommet de l'échelle des races indigènes. Les

¹ *Ibid.*, p. 90.

² *Ibid.*, p. 104. Mes italiques.

³ *Ibid.*, p. 104.

⁴ *Ibid.*, p. 103.

⁵ *Ibid.*, p. 108.

Cambodgiens manquent de culture intellectuelle mais ils sont passionnés de musique et de danse, leurs villages sont pauvres et paisibles à l'image des habitants. Les Laotiens sont insouciantes et indolents, gais et hospitaliers.¹ Derrière ce ton condescendant dans la description de la passivité des autochtones de l'Indochine on reconnaît la stratégie d'un discours colonial visant à justifier le besoin de guider, protéger et civiliser les peuples colonisés.

« L'Indochine est, par excellence, le pays du tourisme. »² En effet, la partie qui concerne les villes fait penser à une brochure touristique. Pnom-Penh, la cité cambodgienne, a « toute la douceur de la cité fluviale. [...] de magnifiques hôtels et clubs sportifs retiennent les touristes. » La mention d'Angkor, proche de Pnom-Penh, avec les temples d'Angkor-Vat, donne l'occasion pour Duras de rappeler que ce sont les Français qui ont mis à jour cette « merveille de l'Indochine » après des siècles d'oubli et de délabrement. Saïgon, ville d'une grande signification dans le « Cycle indochinois », n'est décrite qu'en peu de détails qui pourtant sous-entendent la constructions urbaines du colonisateur: « Bâtie sur une vaste échelle, composée de villas et de jardins, que coupent de larges avenues rectilignes. » Cholon, un faubourg de Saïgon, « véritable cité dans la cité que peuplent 150.000 Chinois » est présenté comme un site touristique attrayant par « ses 'immeubles-restaurants', création de la Chine moderne, ses magasins de soie et de jade, le tintamarre de ses rues et de ses fêtes nocturnes. » Duras remarque qu'elle trouve curieux que « Saïgon et Cholon, séparées par une courte avenue, coexistent sans s'influencer en rien, [...] « L'explication est sans doute à chercher dans cette frontière invisible, mais manifeste, entre la population des colonisateurs et celle des colonisés ? Dix ans plus tard, Duras réfléchira sur cette « curiosité » dans le « Cycle indochinois ». Duras achève ce paragraphe sur l'intérêt touristique de l'Indochine par un éloge à « la plus belle des colonies françaises ». Les progrès faits par cette colonie et la création d'une élite indigène homogène et acquise aux principes modernes, grâce aux Français, « doit assurer à l'Indochine une grande prospérité. »³

Si Duras dans les deux premiers chapitres s'efforce de vanter l'œuvre coloniale de la France en Indochine, elle omet de façon flagrante de mentionner que les années 1930 a été une période particulièrement mouvementée dans la colonie, pourtant décrite comme paisible et en harmonie. « The situation in Indochina could hardly have been further from the idealized, propagandist image portrayed in *L'Empire Français* »⁴, écrit Waters.

¹ Pour ce paragraphe voir *Ibid.*, les pages 109-113.

² Pour la partie suivante, voir *Ibid.*, pp. 113-117.

³ *Ibid.*, p. 117.

⁴ Julia Waters, *op. cit.*, p. 9.

C'est une période marquée par des mouvements nationalistes, démonstrations des paysans, la punition brutale des insurgés de Yen Bay, la répression par la police française des étudiants vietnamiens ayant protesté à l'occasion de l'Exposition de Vincennes de 1931, un communisme naissant, et la crise financière universelle des années 1930 à laquelle s'ajoutent des récoltes insuffisantes de riz et la famine conséquente de la population rurale. L'historien Daniel Hemery écrit que « de tous les mouvements nationaux ou révolutionnaires surgis dans l'Empire français, ceux d'Indochine ont été les plus précoces et les plus radicaux »¹.

Comment donc interpréter le ton rassurant des deux premiers chapitres dans *L'Empire Français*? La signification de *L'Empire Français* est double : rappeler aux Français la grandeur de l'entreprise coloniale et les convaincre de l'utilité réciproque que présente l'Empire à la métropole et aux colonies en ce temps critique où une invasion allemande menace la France. Les trois derniers chapitres pourront donc être lus dans ce contexte de la guerre imminente.

3.2 La France sauvée par ses colonies

Contrairement au discours colonial classique, lequel imprègne la première partie de l'*EF*, dans lequel les bienfaits du colonisateur sont focalisés en fixant le colonisé stéréotypé dans une situation de récepteur, le discours du texte va tourner vers l'éloge des qualités guerrières et de l'apport indispensable des populations colonisées en ce temps de guerre.

Ci-dessus, p. 24, on a vu la critique que Homi Bhabha fait à Edward Said au sujet de la prétendue fixité du discours orientaliste, et, comment Bhabha insiste sur l'ambivalence du discours colonial. Dans *L'Empire Français* nous rencontrerons cette ambivalence dans le portrait très différent que Duras offre des indigènes en tant que futur soldats. Après tout, la tâche de Duras est de promouvoir l'œuvre du ministre des Colonies, Georges Mandel, celle de « constituer une grande armée coloniale »² et d'obtenir les crédits nécessaires pour en couvrir les dépenses. La forme de la représentation des indigènes varie donc avec les exigences imposées par le contexte et les circonstances particulières.

Le chapitre III intitulé « L'Empire, Puissance Militaire » débute dans le ton paternaliste du discours colonial soulignant le besoin continu de l'indigène de la protection de la France et de l'autorité de chefs français « qui connaissent la mentalité de ces hommes simples, [...] »³ Appuyée par bien de chiffres sur le nombre de soldats indigènes valeureux et courageux qui

¹ Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, *op. cit.*, p. 275. Pour cette période turbulente de l'Indochine, voir chap. 7 de ce livre.

² *L'Empire Français*, *op. cit.*, p. 146.

³ *Ibid.*, p. 158.

ont servi dans la première guerre mondiale, ainsi que le nombre de soldats noirs et indochinois blessés ou tués pour la France, Duras va procéder à une caractérisation des soldats colonisés qui diffère clairement de la torpeur, la passivité, l'indolence et la paresse décrites antérieurement : « Les habitants des plateaux d'Annam sont d'excellents soldats, très vigoureux, pleins d'allant et d'énergie, dont il faut parfois contrôler l'ardeur. [...]. De son côté, l'habitant des deltas est d'une nature plus frêle et délicate, mais son intelligence est remarquable. Il peut devenir un spécialiste et même un parfait mitrailleur. »¹ Bien qu'elle introduise une toute autre représentation des soldats indigènes, sa représentation, évidemment contradictoire, fournit des stéréotypes nouvelles. Maints détails sont donc cités pour rassurer la métropole de l'utilité des troupes coloniales et des colonies. L'Indochine, par exemple, pourra d'elle-même créer une industrie de guerre autonome, et « L'Indochine fabrique elle-même ses masques à gaz, elle habille et chausse elle-même ses soldats. »² Le chapitre est parsemé de « si » et de « au cas où le pire arriverait » – mais Duras nous rassure : « Cette armée de l'Empire, dont l'organisation était prévue pendant la paix, sera désormais, en cas de conflit, un des facteurs de la victoire. »³

Le chapitre intitulé « L'Empire, Puissance Économique », réaffirme la doctrine coloniale de Jules Ferry (voir 1.2 p.12 de ce mémoire), à savoir les nobles motifs d'économie, de politique (il faut lire prestige et grandeur) et d'humanisme dans la colonisation française : « L'Empire implique une solidarité de tous les intérêts, politiques, sociaux, économiques, entre la France et ses possessions. » [...] En instruisant, soignant et enrichissant les indigènes ils deviendront « de futurs consommateurs qui nous enrichiraient à leur tour »⁴ Le message du chapitre peut se résumer par le soulignement de l'utilité économique et réciproque de l'Empire en ce temps de guerre où, malheureusement, « [c]ertains Français ne distinguent pas toujours l'intérêt de cette politique d'Empire. »⁵ En parcourant une liste de produits coloniaux, Duras fait ressortir l'importance du caoutchouc, du riz et du charbon de l'Indochine. L'Empire est donc un atout décisif pour la France et « [c]'est là un grand réconfort dont chacun doit avoir conscience »⁶, sonne le discours propagandiste. Nous verrons que la brutalité derrière l'expropriation des terres pour la culture et l'extraction de ces

¹ *Ibid.*, p. 143.

² *Ibid.*, p. 151.

³ *Ibid.*, p. 159.

⁴ *Ibid.*, p. 161.

⁵ *Ibid.*, p. 166.

⁶ *Ibid.*, p. 197.

produits et le traitement inhumain des ouvriers dans leur production sera un thème prépondérant dans le « Cycle indochinois ».

Les avantages militaires et économiques qu'apportent l'Empire colonial à la France sont cités comme des raisons pour maintenir et consolider les liens avec les colonies. Dans le chapitre intitulé « L'Empire, communauté spirituelle » le thème est le souci du bien-être de l'indigène qui est, et doit être, une préoccupation primaire de la politique coloniale. Par conséquent, Duras donne un compte rendu des bienfaits de la mission civilisatrice d'ordre éducatif, sanitaire et médical. Et encore, l'indigène éduqué et sain est un bien pour lui-même, de même que « L'œuvre indigène de la France est conforme à ses intérêts. »¹ Certes il est dans l'intérêt militaire de la France de disposer de soldats bien nourris, sains et compétents. Et voici le message qui doit écarter les doutes et les inquiétudes des Français : « Savoir que nous ne sommes plus jamais seuls, que dans la paix comme dans la guerre se trouvent derrière nous les ressources de tout un monde, d'un monde de plus en plus prospère, de plus en plus civilisé, cela ne saurait être pour nous qu'un puissant réconfort »² Mais tout aussi bien que les inquiétudes persistent dans les fréquents « si » et « en cas où », il ne faudra pas pour autant aller trop vite dans l'émancipation des colonisés. L'accord de la citoyenneté aux sujets indigènes doit se faire à petits pas, « car il est difficile, dès qu'on goûte à la liberté, de ne pas vouloir en jouir tout à fait »³ – pourrait-on y voir le spectre d'une indépendance future? La France a été et doit continuer à être « le tuteur indispensable » des colonies. Duras revient ici en toute ambivalence au vocabulaire racial du discours colonial de tutelle et d'enfance en comparant le jeune Annamite évolué au « jeune enfant noir dont l'évolution a été retardée pendant des milliers d'années. »⁴ L'Indochine, la colonie la plus développée et la mieux instruite, est une société « riches de promesses »⁵, mais il faut y aller lentement, car « Si l'Indochine, par exemple, était livrée à son propre sort, elle pourrait très difficilement vivre par elle-même et ne saurait se défendre des convoitises de ses voisins en mal de conquête. »⁶

Le texte s'achève sur une note d'avis aux Français de regarder en face la menace imminente à la grandeur de la France : « Si elle était effacée du monde, toutes les nations seraient privées d'une présence précieuse, et aucune autre ne pourrait la remplacer. »⁷ Il est évident que cet avis signale au lectorat, politiciens ou autres, la nécessité d'accorder les

¹ *Ibid.*, p. 206.

² *Ibid.*, p. 10.

³ *Ibid.*, p. 208.

⁴ *Ibid.*, p. 206.

⁵ *Ibid.*, p. 220.

⁶ *Ibid.*, p. 209. Mes italiques.

⁷ *Ibid.*, p. 232. Mes italiques.

moyens financiers pour et la confiance en la mobilisation de 600.000 soldats des colonies. Et les troupes coloniales vont, en effet, contribuer à la libération de la France en 1944.

L'Empire Français annonce une possible et prudente extension des droits politiques des colonisés – mais exprime le désir et l'espoir de voir les colonies survivre à la guerre qui vient de commencer. Une dizaine d'années après la fin de la deuxième guerre mondiale et à la suite de terribles guerres coloniales, les forces nationalistes et indépendantistes sont à même de déclarer l'Indochine dissolue.

On pourra spéculer de l'effet sur l'opinion de *L'Empire Français*, une œuvre de propagande dont le tirage n'a été que de 3700 exemplaires - 700 exemplaires en ont été vendus, les 3000 en reste ont été préachetés par le ministère des Colonies.¹ Comme nous l'avons vu, Duras a voulu l'oublier et même l'omettre de ses bibliographies.

3.3 Marguerite Duras et *L'Empire Français*

Comment interpréter cette attitude colonialiste de Marguerite Duras et ce discours qui souligne la communauté fraternelle, la paix et le progrès qui règnent dans les colonies françaises, grâce à une politique coloniale intelligente et humaine ? Comment comprendre que Duras ait voulu collaborer au projet de propagande du ministre des Colonies ? Selon Adler, « Marguerite Donnadiou s'est comportée comme une Française moyenne plus que comme une sale colonialiste attardée. Seule l'extrême gauche était opposée à l'œuvre colonisatrice de la France. »² En effet, Jane B. Winston cite un sondage d'opinion en 1939 qui avait montré que le soutien pour l'Empire a été le plus fort parmi les personnes de moins de 30 ans et plus de 60 ans.³ Marguerite avait 25 ans à l'époque. Malgré son enfance en bas de l'échelle sociale de la société blanche en Indochine elle a du être trempée dans ce « bain colonial », cette « culture coloniale omniprésente »⁴ dont parle Nicolas Bancel. Après tout, elle a reçu son éducation formative dans des écoles françaises en Indochine. On pourrait imaginer bien d'autres raisons pour « justifier » la volonté de Marguerite Donnadiou à accepter à cette commission, sans doute flatteuse, du ministre des Colonies. Un gagne-pain, un tremplin pour l'avenir, peut-être, en un temps où il n'était pas facile de trouver du travail.

¹ Laure Adler, *op. cit.*, voir p. 139.

² *Ibid.*, p. 139.

³ Jane Bradley Winston, *op. cit.*, p. 17.

⁴ Nicolas Bancel, « Le bain colonial: aux sources de la culture coloniale populaire », dans *Culture coloniale*, *op. cit.*, p. 179.

Néanmoins, Julia Waters veut bien donner un certain crédit à *L'Empire Français* comme une tentative désespérée de mobiliser et reconforter l'opinion dans ce contexte historique en montrant comment les colonies pourraient aider la France dans une guerre contre le nazisme.¹ On peut noter que Georges Mandel ainsi que Philippe Roques ont tous les deux été fusillés par les Nazis pour leur résistance à l'occupation allemande. Marguerite Duras a servi dans la Résistance et a été pour un temps un membre du Parti communiste.

En 1950 paraît *Un barrage contre le Pacifique*. Ce livre, dont l'action se situe en Indochine, sera le sujet du quatrième chapitre de ce mémoire. Ma lecture portera sur deux thèmes principaux, à savoir la représentation de l'Indochine et la société coloniale dans le roman, et la présence et la fonction d'éléments intertextuels du livre de propagande et du roman. Les plaines, les villes, le fleuve puissant du Mékong et l'Océan Pacifique sont des motifs qui sont particulièrement intéressants en tant qu'éléments intertextuels. Ces motifs se retrouvent aussi dans *L'Amant* et dans *L'Amant de la Chine du Nord*.

4. *Un barrage contre le Pacifique* ou l'Indochine découverte par Suzanne

Selon Laure Adler, Duras a commencé la rédaction du *Un barrage contre le Pacifique*² en 1947.³ Étant donné l'importance du contexte socio-politique dans cette lecture postcoloniale (voir 1.5), il y aura intérêt à situer la période de l'écriture du roman. L'année 1947 signifie deux ans après la fin de la deuxième guerre mondiale et Hiroshima, et on commence à se rendre compte de l'étendue des horreurs de l'Holocauste, c'est l'année de la décolonisation de l'Inde, cette grande colonie de l'Empire britannique, et en Indochine les nationalistes vietnamiens sont en guerre contre la France depuis 1946. La France n'a pas voulu suivre l'exemple des Britanniques, elle a voulu rester une puissance coloniale et la mentalité dominante des Français est toujours pro-impériale. Marguerite Duras qui a été engagée dans la Résistance est encore membre du Parti communiste dont elle sera formellement exclue en 1950, après avoir rendu sa carte de parti fin 1949, à la suite d'une période de désaccord avec le Parti. En rompant avec le Parti, elle reste pourtant fidèle à l'idée du communisme : « [...] je reste profondément communiste, je ne vois pas comment je pourrais être autrement désormais. » écrit-elle au Parti.⁴ C'est donc dans une période politique agitée par la guerre en Indochine, une guerre qui contribue à déstabiliser le discours dominant favorable à cette

¹ Julia Waters, *op. cit.*, p. 22.

² Pour alléger la lecture j'utiliserai des sigles suivants : B : *Un barrage contre le Pacifique* ; A : *l'Amant* ; ACN : *L'Amant de la Chine du Nord*. Dans le texte ils seront suivis par les numéros de pages mis entre parenthèses.

³ Laure Adler, *op. cit.*, p. 259.

⁴ *Ibid.*, p. 276. Voir pp. 264-276 pour cette rupture d'avec le Parti communiste.

Union française néocoloniale de 1946, que Duras se met à écrire *Un Barrage contre le Pacifique*, un roman qui est une violente dénonciation des effets et des abus de la colonisation en Indochine et qui contient des allusions à une révolte future possible des populations colonisées. Il est certainement futile de réfléchir sur « l'intention » de l'écrivain, mais il reste néanmoins que le livre est de « circonstance », et les critiques se sont divisées suivant leurs penchants politiques.

4.1 Roman ou autobiographie ?

Sur la page de garde du livre *Un Barrage contre le Pacifique* on peut lire un court texte de présentation de l'ouvrage, désigné comme un « roman » : « L'auteur, née en Cochinchine, a mis beaucoup d'éléments autobiographiques dans ce récit dominé par le soleil, l'alcool, l'immense misère physique et morale des Asiatiques et des pauvres Blancs, roulés par une administration abjecte, les alternances de rire fou et de tristesse, une sensualité violente. »¹ *Un barrage contre le Pacifique* raconte l'adolescence en Indochine coloniale d'une jeune fille française, Suzanne, au sein de sa famille constituée par sa mère veuve et son frère aîné, Joseph. Le « Cycle indochinois » est fréquemment lu comme un récit autobiographique de l'adolescence de Marguerite Duras en Indochine. Cependant, malgré les traits autobiographiques indéniables, j'essaierai dans ma lecture d'éviter de chercher « la vérité » que ce soit de la jeune Marguerite ou de l'Indochine par une approche autobiographique. N'a-t-elle pas dit elle-même « J'ai vécu le réel comme un mythe » ?² La discussion d'Eva Ahlstedt à ce sujet me semble convaincante. En s'appuyant sur la notion de « pacte avec le lecteur » de Philippe Lejeune, Ahlstedt en arrive à caractériser *Un barrage contre le Pacifique* comme un texte qui établit « un pacte romanesque » avec le lecteur, un texte que l'on peut lire comme une fiction autobiographique.³ Ahlstedt montre que dans *Un barrage* le critère fondamental d'une autobiographie selon Lejeune n'est pas rempli, à savoir que le nom de l'auteur indiqué sur la couverture coïncide avec le nom du narrateur ou le protagoniste du livre, en plus d'un énoncé par l'auteur qu'il a l'intention de raconter une histoire qu'il a lui-même vécue.⁴ Dans *Un barrage* le nom de la protagoniste est Suzanne, et non pas Marguerite, la mère du livre meurt à la fin, la mère de Marguerite est restée en vie en Indochine. Dans le cas du « Cycle indochinois » de Duras la question d'autographie ou

¹ *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Édition Gallimard, Folio, [1950] 2007.

² Cf. Alette Armel, « J'ai vécu le réel comme un mythe », in : « Marguerite Duras », numéro spécial de *Magazine littéraire*, No 278, juin 1990, p. 19 .

³ Eva Ahlstedt, *op.cit.*, 24.

⁴ *Ibid.*, pp. 6-7.

roman est intéressante par le fait que l'histoire de la famille française est réécrite trois fois, chaque fois reconfigurée et chaque fois en changeant les noms des frères de la protagoniste. *Un barrage contre le Pacifique* est raconté à la troisième personne et la perspective est principalement celle de la protagoniste Suzanne. Parfois des réflexions de Suzanne à la première personne interrompent le récit, sans signe typographique, citons en exemple : « Moi si je l'épouse, ce sera sans avoir aucun sentiment pour lui. Moi je me passe de sentiments. » (B, p.95) Ce sont uniquement les pensées de Suzanne qui sont rendues en ce style indirect libre, ce qui indique qu'il est possible d'insister sur le regard et la perspective de Suzanne sur l'Indochine dans la lecture.

4.2 *Un barrage contre le Pacifique* – action et personnages

Dix ans séparent la description idyllique de l'Indochine dans *L'Empire français* et la description dans *Un barrage contre le Pacifique* de la misère des indigènes et d'une famille de pauvres blancs dans cette même colonie. Certes, les mêmes éléments décrivant les paysages et les villes reviennent dans *Un barrage*, mais transformés en signifiants politiques.

Le roman est divisé en deux parties. L'action de la première partie se situe dans cette plaine de Kam au Cambodge où se trouve la concession de la mère, près de la piste qui relie les deux villes Ram d'un côté et Kam de l'autre et qui mène vers la plus grande ville de la colonie, la capitale, à huit cent kilomètres de là. La deuxième partie se situe principalement dans la grande ville qui, sans être nommée, paraît être Saïgon, la capitale de la Cochinchine. Ce mouvement entre un milieu rural et un milieu urbain nous offre une perspective extensive de cette colonie française. Ma lecture suivra une structure où la focalisation portera sur les personnages principaux, la mère, Suzanne et Joseph. Ces personnages et les personnages secondaires du livre forment une galerie de portraits à travers lesquels le régime colonial est rendu visible.

4.2.1 La mère

La première partie du récit s'ouvre avec la mort d'un vieux cheval que Joseph, le frère de Suzanne, vient d'acheter dans l'idée de fonder un service de transport pour gagner un peu d'argent. C'est un premier exemple des malheurs de la famille. La deuxième et dernière partie s'achève avec la mort de la mère. Peu à peu nous apprenons à connaître la mère, Suzanne et Joseph, une famille qui appartient à cette couche de la société blanche coloniale que l'on a surnommée les petits blancs. Les petits blancs sont ces colons attirés dans la colonie dans l'espoir d'un avenir fastidieux que la propagande leur avait promis. Il est dit

dans le roman que les parents de Suzanne ont cherché des postes d'enseignement en Indochine après avoir été séduits par cette propagande et victimes « des ténébreuses lectures de Pierre Loti » et, plus particulièrement, par la lecture d'une affiche coloniale dans un village du Nord de la France. Le passage et le texte de l'affiche méritent d'être cités en entier comme un exemple de cette propagande officielle omniprésente, à laquelle, on l'a vu, Duras elle-même avait contribué ...

On était alors en 1899. Certains dimanches, à la mairie, elle [la mère] rêvait devant les affiches de propagande coloniale. « Engagez-vous dans l'armée coloniale. », « Jeunesse, allez aux colonies, la fortune vous y attend. » A l'ombre d'un bananier croulant sous les fruits, le couple colonial, tout de blanc vêtu, se balançait dans des rocking-chairs tandis que des indigènes s'affairaient en souriant autour d'eux. (*B*, p. 23)

L'existence de la famille de Suzanne ou des indigènes ne pourrait être plus opposée à cette description d'une Indochine paradisiaque où Adam et Ève peuvent manger des bananes en profusion, pas en toute nudité, mais habillés en blanc, la couleur de l'innocence et de la pureté. Et le serpent ? Les indigènes souriants seront peut-être les futurs révoltés présagés vers la fin du livre ?

La famille vit dans une plaine marécageuse et salée au Cambodge au bord de la mer de Chine.¹ La mère l'appelait l'océan Pacifique, car mer de Chine avait, selon elle, « quelque chose de provincial, et parce que jeune, c'était à l'océan Pacifique qu'elle avait porté ses rêves, et non à aucune des petites mers qui compliquent inutilement les choses [...] » (*B*, pp.32-33) Mais le grand rêve de la mère a été celui de dompter les eaux de l'océan. En effet, toute l'idéologie du « colon bâtisseur » est incarnée par cette mère. Devenue veuve et seule avec ses deux enfants elle a continué à enseigner et à jouer du piano à l'Eden-Cinéma tout en faisant des économies pour pouvoir demander un achat de concession auprès de la Direction générale du cadastre de la colonie. La concession afin obtenue s'avère être incultivable à cause des marées salées annuelles qui noient et brûlent les récoltes de riz. Sans écouter les conseils des gens de la plaine elle avait recommencé à planter le riz pendant plusieurs années, toujours avec le même résultat. À la fin elle comprend qu'elle a été « roulée » par les agents du cadastre qu'elle n'a pas su soudoyer. Les concessions cultivables n'étaient accordées par ces fonctionnaires que moyennant le double de leur valeur, dont la moitié allait dans les poches des fonctionnaires. Ses économies de dix ans sont noyées dans l'océan – il ne lui

¹ Dans sa biographie sur Marguerite Duras, Adler situe la concession à Prey Nop au Cambodge, sur le golfe de Siam, à quatre-vingt kilomètres de Kampot, et non loin de la chaîne de l'Éléphant, - une terre « environnée par une forêt hostile infestée de tigres, et immergée dans un paysages de rivières, de racs, de terre boueuse et d'écumes de la mer. » Dans *Un Barrage contre le Pacifique* Kampot est nommée Kam et l'autre ville du livre, Ram, est nommée de son nom réel, Réam dans *L'Amant* (p.36). Voir Laure Adler, *op.cit.*, pp. 59-60.

restait que le bungalow et quelques hectares de terre au-dessus de la piste. Mais « l'esprit de colon » ne la quitte pas. L'idée d'arrêter l'océan par la construction de barrages lui vient, et elle engage - encore sans demander conseil à quiconque et avec l'emprunt afin obtenu d'une banque récalcitrante - les paysans de la plaine «[...] qui vivaient misérablement sur les terres limitrophes de la concession de construire, en commun avec elle, des barrages contre la mer. Ils seraient profitables à tous.» (B, pp. 28-29) Les barrages s'écroulent – et la mère, malade de tant de malheurs, s'en tient d'abord «[...] à l'explication sommaire, mais séduisante du cataclysme naturel » (B, p.30) en voyant ses barrages rongés par les crabes de la mer - « [...] ces barrages amoureux édifiés par des centaines de paysans de la plaine enfin réveillés de leur torpeur millénaire par une espérance soudaine et folle [...] » (B, p. 30) La voix du narrateur/narratrice décrit la mère qui « intacte, solitaire, vierge de toute familiarité avec les puissances du mal, désespérément ignorante du grand vampirisme colonial » (B, p. 25) en vient finalement à comprendre qu'elle a été la victime de la corruption des agents du cadastre, du *vampirisme colonial*. Qu'elle accuse les forces naturelles ou le cadastre, le projet des barrages est conçu comme une revanche sur l'Administration coloniale. Dans ce projet insensé d'arrêter les vagues de l'océan afin d'assurer des terres cultivables pour elle comme pour les paysans de la plaine, la mère se révèle être bien ancrée dans les tenants de l'idéologie coloniale à savoir la mise en valeur et la mission civilisatrice. Et elle avait prêché aux paysans que « Tous seraient riches, ou presque. Les enfants ne mourraient plus. On aurait des médecins. On construirait une longue route qui longerait les barrages et desservirait les terres libérées. » (B, p.54-55) En bon agitateur elle leur expliquait aussi comment leurs terres avaient été exploitées au profit des poivriers chinois par l'intermédiaire des agents de Kam. Les paysans croyaient en riant à ce qu'elle leur racontait tout en leur distribuant de la quinine et du tabac. « Un rien avait suffi à les faire sortir de leur passivité. » (B, p. 54) Lorsque les barrages se sont effondrés les paysans étaient retournés à leurs villages et à leur passivité. « Les enfants avaient continué de mourir de faim. Personne n'en avait voulu à la mère. » (B, p. 57) Pourtant, une étincelle avait peut-être été allumée, celle de la rébellion.

L'idéologie coloniale dictait que les colonisés étaient des enfants à soigner et à éduquer. (Voir 2.1) Et la mère en tant qu'institutrice d'enfants indigènes avait fait ce service colonial avant de venir à la plaine et avait continué de s'occuper des enfants de la plaine : « La mère avait toujours eu un ou deux chez elle pendant les premières années de son séjour dans la plaine. » (B, p. 119) Après avoir échoué à sauver une petite fille malade qu'elle avait achetée à une mendicante passant sur la piste, elle ne prendra plus d'enfants chez elle, « [c]ar avec les enfants non plus elle n'avait pas eu de chance. » (B, p. 119) Après l'échec des barrages et des

enfants, la mère, fidèle à sa vocation de bonne paysanne et colon, s'acharne à planter n'importe quoi, en bordure de la piste, « jusqu'à des bananiers dont la plaine regorgeait. » (B, p. 115)

En effet, il y avait beaucoup d'enfants dans la plaine. Ils jouaient en « meutes affamées » (B, p. 33) sur la piste, pêchaient et se baignaient dans la rivière – il y en avait partout.

Il en était de ses enfants comme des pluies, des fruits, des inondations. Ils arrivaient chaque année, par marée régulière, ou si l'on veut, par récolte ou par floraison. Chaque femme de la plaine, tant qu'elle était assez jeune pour être désirée de son mari, avait son enfant chaque année. [...] Cela continuait régulièrement, à un rythme végétal, [...]. (B, p. 117)

Il en mourait chaque année en grand nombre surtout du choléra que donne la mangue verte. Or, ce lien causal « personne dans la plaine ne semblait le savoir. » (B, p. 118) Il en mourait « [...] tellement que la boue de la plaine contenait bien plus d'enfants morts qu'il n'y en avait eu qui avaient eu le temps de chanter sur les buffles. » (B, p. 118) Le vocabulaire qui décrit la condition des enfants de la plaine les renvoie dans un monde végétal et animal, un monde qui allait continuer toujours en un cycle régulier, telles les moussons et les floraisons annuelles, dont les paysans ne pouvaient pas sortir – si non par un projet moins utopique que celle de la mère et sur l'initiative des paysans eux-mêmes.¹ Et d'ailleurs quant aux enfants, « il fallait bien qu'il en meure. Car si pendant quelques années seulement, les enfants de la plaine avaient cessé de mourir, la plaine en eût été à ce point infestée que sans doute, faute de pouvoir les nourrir, on les aurait donnés aux chiens, [...] » (B, p. 119) Il valait mieux, selon ce raisonnement de la mère, que les enfants meurent avant qu'ils ne deviennent nourriture aux chiens ou aux tigres ... La mortalité infantile est donc rendue compréhensible et même justifiable aux yeux de la mère, pour qui la misère dans la plaine semble « naturelle », inévitable, et appartient à la condition humaine. La seule issue que la mère imagine pour elle et ses deux enfants est celle de trouver un mari riche pour Suzanne. Et ce projet nouveau va se matérialiser en un certain M. Jo.

4.2.2 Suzanne dans la plaine

¹ Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'un article paru fin mars 2009 dans *Le Monde* informe qu'en 2009 « A Prey Nup, un système de digues, de vannes et de canaux permet de réguler l'irrigation et de bloquer l'eau de la mer. La mère de Marguerite Duras en avait rêvé. Dans le sud du Cambodge, les polders de Prey Nup sont désormais convertis en rizières. » Dix ans d'efforts conjoints entre des ONG françaises, les pouvoirs publics cambodgiens et l'Agence française de développement ont abouti à ce développement – mais « La réussite des polders de Prey Nup, c'est que les gens peuvent se gérer eux-mêmes, en coopération. Le grand pari, c'est que ça dure. » « Voilà comment les barrages contre le Pacifique sont en train de devenir une réalité, pas loin d'un siècle après avoir été le rêve fou d'une institutrice éprise de justice et de revanche sociale » <http://belleindochine.free.fr/BarragescontreLePacifique.htm>. En ligne. Lu 15.04.2011.

« Il est vrai qu'elle en avait assez de la plaine, de ces enfants qui mouraient toujours, de cet éternel soleil-roi, de ces espaces liquides et sans fin. » (*B*, p. 122) Assise près du pont sur la piste qui passe devant le bungalow de la famille, Suzanne attend et rêve de partir: « Un jour un homme s'arrêterait peut-être, pourquoi pas ? parce qu'il l'aurait aperçue près du pont. Il se pourrait qu'elle lui plaise et qu'il lui propose de l'emmener à la ville. » (*B*, p. 21) Son frère, Joseph, rêve lui-aussi d'une auto « qui serait conduite par une femme blonde platine qui fumerait des 555 et qui serait fardée. » (*B*, p. 22) La jeune fille a dix-sept ans, son frère est un peu plus âgé qu'elle. Ils sont jeunes, « ils entendaient leur jeunesse frapper à leurs tempes comme un oiseau enfermé. » (*B*, p. 86) Ils s'ennuient dans cette plaine, et se décident à aller à Ram dans la vieille Citroën B. 12 de Joseph. C'est à Ram qu'ils font la connaissance de ce M. Jo, sa magnifique limousine Maurice Léon Bollé et son diamant, une rencontre « qui fut d'une importance déterminante pour chacun d'eux. » (*B*, p. 67) Le texte de Marguerite Duras prend le lecteur de la plaine à cette petite ville-port coloniale somnolente où le père Bart servait du pernod aux officiers de marine et passagers des courriers et aux trois fonctionnaires du poste. Le père Bart était devenu riche, obèse et apoplectique, en buvant et en faisant la contrebande de l'absinthe. On le disait bon parce qu'il avait adopté un enfant de la plaine qui l'aidait dans la cantine. Sa contrebande devenait « légale » car « [c]ette action généreuse, et la réputation qu'elle lui valait, l'assurait d'une parfaite tranquillité dans son activité de contrebande. » (*B*, p. 41) Le gouvernement général de la colonie lui avait attribué la Légion d'honneur, « pour avoir tenu, vingt ans, dans le souci constant du prestige français, la cantine de Ram, 'poste éloigné'. » (*B*, p. 41)

C'est donc à la cantine du père Bart que la rencontre a lieu avec M. Jo et le diamant à son doigt. M. Jo, l'unique fils d'un riche spéculateur immobilier et planteur d'hévéas (arbres à caoutchouc) du Nord, sera dans le texte le représentant des Blancs coloniaux qui ont fait fortune en Indochine, cette fortune promise par l'affiche coloniale. M. Jo prend intérêt à Suzanne qui, elle, est moyennement intéressée. La mère voit en lui le riche mari espéré pour sa fille et pour ses finances. Et M. Jo met son espoir dans l'effet que ferait sa fortune sur Suzanne. Avec l'accord de la mère Suzanne accepte maints cadeaux de ce soupirant dont « [c]'était vrai, la figure n'était pas belle » (*B*, p. 42) tout en se jouant de lui. Elle ne lui accorde en retour que de se montrer nue devant lui un très court moment dans la douche. Et le phonographe offert en reconnaissance par M. Jo apprend à Suzanne que son corps est devenu un objet de troc : « C'est ainsi qu'au moment où elle allait ouvrir et se donner à voir au monde, le monde la prostitua » (*B*, p. 73). Mais ce n'est pas assez pour M. Jo qui, désespéré, lui promet un diamant si elle veut bien passer quelques jours avec lui dans la ville. M. Jo

apporte trois bagues à diamant au bungalow, Suzanne en choisit une que M. Jo veut bien laisser là comme un appât. La mère rêve toujours d'un mariage avec M. Jo pour sa fille, un mariage impossible, selon le père de M. Jo, car le père pense que fortune oblige et exige pour son fils une épouse riche. Suzanne n'en veut plus de ce M. Jo et lui annonce qu'il ne doit plus revenir au bungalow. Ni Suzanne ni la mère ne paraît éprouver quelques scrupules à garder la bague, cette bague, valant au moins vingt mille francs, qui va changer leur vie. Tel le corps de Suzanne reconnu d'elle comme un objet d'échange, - telle la bague est reconnue comme un objet d'échange qui changerait leur existence: « C'était une chose d'une réalité à part, le diamant ; son importance n'était ni dans son éclat, ni dans sa beauté mais dans son prix, dans ses possibilités, inimaginables jusque-là pour elle, d'échange. C'était un objet, un intermédiaire entre le passé et l'avenir » (B, p.126) Ainsi Suzanne et sa famille se sentent avoir trouvé cette fortune promise dans l'affiche de propagande coloniale, une fortune acquise par des moyens pour le moins discutables. C'est Joseph qui déclare sa foi en un « capitalisme libéral » : « Si on veut, on est riches, affirma Joseph, si on veut on est aussi riches que les autres, merde, suffit de vouloir, puis on le devient.» (B, p. 164) Et la famille prend la piste vers la grande ville coloniale dans la B.12 de Joseph pour chercher à vendre le diamant. L'argent obtenu par la vente du diamant est supposé changer leur existence, même jusqu'à rendre possible le départ de cette plaine qui leur semble « un monde prisonnier.» (B, p. 67) Suzanne quitte la plaine où elle attendait passivement d'être emmenée par un homme, chasseur ou planteur, qui passerait sur la piste, pour un long séjour dans la grande ville coloniale. Là, ses promenades solitaires la tireront de sa passivité et lui feront découvrir (ainsi qu'à nous) sa place en tant que jeune fille blanche et pauvre parmi les «vampires de la colonie». (B, p. 209)

4.2.3 La mère - une colonisatrice ambiguë

Avant de suivre Suzanne dans son errance dans la ville, il faudra situer l'expérience particulière de cette famille de colons pauvres dans le colonialisme français des années 1930.

On peut constater que cette première partie est avant tout concentrée sur la mère, Suzanne et Joseph, cette famille de petits blancs enfermés dans » leur coin de plaine saturée de sel, [...] (B, p. 13) La famille représente les colonisateurs qui n'ont pas trouvé la fortune promise par la propagande coloniale. Et pourtant la personne de la mère présente une image du colonisateur idéal, du colon bâtisseur - en elle deux des trois éléments du discours colonial de Jules Ferry (voir 1.2) sont rassemblés : la vision économique de la mise en valeur et la vision humanitaire et civilisatrice. En obtenant la concession elle désire devenir riche, très riche et

en peu de temps. Comme le dit Joseph : « Quand on l'a acheté, on a cru qu'on serait millionnaires dans l'année, [...] » (*B*, p. 59) Et la répartition des richesses serait assurée : les paysans aussi seraient riches. Les progrès en tant que routes, médecins et la survie des enfants seraient assurés par cette prospérité de la plaine dans un futur immédiat. La mission civilisatrice a été bien desservie par la mère en tant qu'institutrice d'enfants indigènes, et le soin qu'elle a pris des enfants de la plaine avant qu'elle en soit « un peu dégoûtée » (*B*, p. 119) parce qu'ils n'arrêtaient pas de mourir. Elle représente aussi le colonisateur omniscient, un capitaliste individualiste et entrepreneur, qui marche au devant des paysans sans prendre en compte leur expérience ou leur voix. En tant qu'institutrice d'enfants indigènes payée par le gouvernement français elle leur a inculqué la culture du colonisateur. Néanmoins, il y a dans la personne de la mère des traits qui déstabilisent le discours colonial traditionnel. Tout en regardant les paysans comme des masses d'hommes anonymes et passifs, elle réalise pourtant que leur passivité n'est pas un trait inhérent en eux, mais un moyen de survie : « [...] leur misère leur avait donné l'habitude d'une passivité qui était leur seule défense devant leurs enfants morts de faim ou leurs récoltes brûlées par le sel. » (*B*, p. 53) Dans *L'Empire Français* l'indigène cambodgien est caractérisé comme « indolent et calme » et « mauvais riziculteur » (*EF*, p. 112) – dans *Un barrage* la colonisatrice française entreprend de les réveiller de leur torpeur et leur faire goûter aux progrès de la vie moderne. Quand son projet échoue, les paysans se retirent dans leur passivité, mais il faut croire qu'ils auront entrevu la possibilité d'une autre existence, ou même d'indépendance. Dans la deuxième partie du livre la mère sera même qualifiée de « monstre dévastateur » : « Elle avait saccagé la paix de centaines de paysans de la plaine. » (*B*, p. 183), selon Carmen, la femme qui tenait l'Hôtel Central dans la grande ville. La philosophie réaliste de Carmen semble être qu'il vaut mieux laisser les choses telles qu'elles sont. Il y a une forte ambiguïté dans la situation et le comportement de la mère. Elle est à la fois dominée et dominante. Elle a enfin compris que sa misère à elle venait des crimes et de la corruption des fonctionnaires de l'Administration coloniale et elle explique même aux paysans comment l'exploitation forcée de leurs terres a bénéficié aux Chinois et aux Blancs. Mais les concessions vendues aux colonisateurs blancs, et donc à la mère, étaient, elles aussi le résultat de l'expropriation des terres indigènes. La richesse rêvée de la mère reposait, elle aussi, sur l'accès à une abondante main-d'œuvre indigène. Si elle en avait eu les moyens elle aurait certainement soudoyé les fonctionnaires du cadastre et payé le surplus exigé pour avoir une concession cultivable. Son manque de scrupules dans l'affaire du diamant et dans ses essais de trouver un mari à sa fille le montre

assez. Sa critique s'adresse donc à la concussion de l'Administration coloniale française qui l'a empêchée de devenir riche, et non pas au colonialisme en soi.

4.2.4 Le caporal et sa femme – constructeurs de routes

Malgré l'attitude paternaliste de la mère il y a peu d'exemples d'une interaction directe avec les paysans. Les seules indigènes qui soient dépeints avec des traits vaguement individualisés sont les domestiques fidèles de la mère, le caporal et sa femme. Le caporal est un domestique à tout faire. Il prépare les repas, il pêche, il aide la mère avec les bananiers, il aide Joseph à réparer la piste. Quand la famille va à la ville avec la B.12 le caporal est attaché sur le garde-boue avec un arrosoir à côté de lui : «A la place du phare ... il sert aussi de phare...le caporal c'est notre radiateur et c'est notre phare, dit Suzanne » (B, p. 50) C'est ce que racontent Joseph et Suzanne en riant à M. Jo. L'effrayante histoire du caporal et sa femme est racontée dans la deuxième partie du livre et explique pourquoi la mère les a gardés près d'elle, ainsi que le dévouement du couple à la mère. L'histoire du caporal sourd et de sa femme illustre la réalité derrière la construction du système routier en Indochine qui est une des manifestations de la mise en valeur de la colonie, hautement vantée dans *L'Empire Français*. (EF, p. 128) et dans les affiches de propagande. La piste qui va de Ram à Kam était construite pour drainer les richesses futures de la plaine vers Ram – et c'est sur cette piste qu'avait travaillé le caporal comme enrôlé pendant six ans, avec les bagnards. Le caporal a fini par se confondre avec « [c]es bagnards, ces grands criminels, « découverts » par les Blancs à l'instar des champignons, [qui] étaient des condamnés à vie. » (B, p. 244) et il avait été battu et enchaîné comme eux. Sa femme qui l'avait suivi avait été régulièrement violée et engrossée par les miliciens qui les surveillaient. La mère les avait pris avec elle par pitié et pour tous les services qu'ils lui rendaient. Le grand bonheur du caporal était de servir comme radiateur et phare sur la Citroën B.12 qui, grâce à ses six années de pilonnage, pouvait rouler sur la piste.

L'histoire tragique du caporal et de sa femme est un exemple de la réalité inhumaine et violente cachée par la propagande coloniale. L'histoire du caporal et de sa femme est racontée à la troisième personne, les rares paroles du caporal sont rapportées par la mère ou par Suzanne, ils n'ont pas de noms, la mère parle pour eux sans s'identifier avec eux. La surdité du caporal qui littéralement entrave la communication, symbolise ce manque d'interaction directe avec les indigènes, malgré l'empathie que la mère leur porte. La relation paternaliste entre colonisateur et colonisé est évidente. Bien que le caporal soit conscient de la misère de la mère, et qu'il connaisse l'histoire de la concession, il ne voit aucune commune mesure entre sa situation et la sienne. Et si même la mère et sa famille étaient au plus bas de

l'échelle sociale dans la colonie, il y avait toujours quelque chose à manger dans le bungalow, ils avaient de la quinine, des conserves, un emprunt à la banque, et une auto. Le caporal et sa femme dépendaient entièrement de la mère pour avoir quelque chose à manger, ils restent avec elle pour la nourriture, même quand elle n'a plus de travail à leur donner – et lorsque la mère meurt, ils partent immédiatement pour trouver du travail et à manger ailleurs.

4.2.5 Suzanne dans la grande ville coloniale

Munis du diamant extorqué de M. Jo, la mère, Suzanne et Joseph partent pour chercher à le vendre dans la grande ville où se trouvent les diamantaires. Le diamant soutiré de M. Jo, sans que Suzanne ait même eu à coucher avec lui, est devenu le symbole d'une première réussite, bien méritée, après tant d'années d'échecs : « Car depuis des années qu'ils attendaient, ils avaient bien gagné, rien qu'à attendre, cette bague-là . » (*B*, p. 139) C'est même grâce à eux que ce diamant trouvera sa *liberté* et servirait à autre chose qu'à être bon à rien : « Ils y en avaient assez qui reposaient stériles dans de beaux coffrets, de ces pierres, alors que le monde en avait tant besoin » (*B*, p. 140) La bague délivrée, celle dont l'origine est un « lit pierreux » en Afrique, trouvera enfin sa juste valeur, celle d'assurer l'existence d'une famille démunie:

Celle qu'ils tenaient commençait son chemin, délivrée, féconde désormais.
Et, pour la première fois depuis que les mains ensanglantées d'un noir
l'avait extraite du lit pierreux d'une de ces rivières de cauchemar du
Katanga, elle s'élançait, enfin délivrée, hors des mains concupiscentes
et inhumaines de ses geôliers. (*B*, p. 140)

L'insertion de la provenance de cette pierre extraite péniblement par un homme noir, place le diamant de M. Jo dans un contexte historique qui apporte une dimension politique et « globale » à ce passage. Le Katanga est une région minière située au Kongo, l'ancienne colonie belge. L'extraction des diamants du Katanga s'est faite dans des conditions de travail forcé inhumaines pendant la colonisation belge. Cependant, on est aussi tenté de lire la délivrance du diamant comme une métaphore de la situation même de Suzanne. La mère avait compté sur sa fille comme un objet d'échange, « un diamant » contre un mari riche. Quand le projet de marier Suzanne à M. Jo n'a pas marché, ils sont tout de même bien contents d'avoir su lui extorquer le diamant. Pour Suzanne le diamant signifie que la longue attente passive et « stérile » dans la plaine prendra fin, et son rêve d'échapper au monde prisonnier de la plaine et partir à la ville va se matérialiser. Là, dans la grande ville, Suzanne ira se promener et errer, toute seule, libre et sans la surveillance de la mère ou de Joseph. C'est dans ces promenades qu'elle prendra conscience de sa place dans la société coloniale en tant que blanche, femme, jeune et pauvre. C'est à travers ses observations d'un urbanisme

colonial soigneusement élaboré qu'elle se rendra compte de ce monde colonial et patriarcal divisé suivant les dimensions de race, de classe et de sexe.

« C'était une grande ville de cent mille habitants qui s'entendait de part et d'autre d'un large et beau fleuve. Comme dans toutes les villes coloniales il y avait deux villes dans cette ville; la blanche et l'autre. Et dans la ville blanche il y avait encore des différences. » (B, p.167) Avec ces mots le narrateur nous invite à découvrir avec Suzanne la grande ville aménagée selon l'idéologie coloniale du début du XXe siècle. La ville n'est pas nommée, mais il y a lieu de penser à Saigon, la capitale de la Cochinchine. La présence du grand fleuve, des Palais des Gouverneurs, les grandes banques, la cathédrale, les diamantaires et les cinémas en grand nombre semblent l'indiquer, ainsi que la ressemblance avec la description de Saigon dans *L'Empire Français*.¹ La séparation raciale des blancs et des indigènes est « comme dans toutes les villes coloniales », comme aussi la division en quartiers différents pour les blancs très riches et les blancs moins fortunés : « Dans le haut quartier n'habitaient que les blancs qui avaient fait fortune. » (B, p.169), et « [c]'était dans la zone entre le haut quartier et les faubourgs *indigènes* que les blancs qui n'avaient pas fait fortune, les coloniaux *indignes* se trouvaient *relégués*. » (B, p. 171. Mes italiques) Le jeu de mots sur *indigne* et *indigène* est manifeste. *L'indignité* les rapproche des indigènes ou même les *relègue* parmi les indigènes. Dans la société coloniale de la plaine la dimension de classe était introduite par la situation économiquement misérable de la famille de Suzanne d'un côté, et l'énorme fortune amassée dans la colonie par le père de M. Jo de l'autre. C'est aussi la pauvreté de la mère qui aux yeux du père richissime a rendu Suzanne *indigne* d'un mariage avec M. Jo. Dans la ville Suzanne se regarde dans le miroir constitué par le regard étonné et hautain des Blancs du haut quartier qui la rend méprisable, *indigne*, un regard qui semblait dire « D'où sort-elle cette malheureuse égarée sur *nos* trottoirs ? ». « Plus on la remarquait, plus elle se persuadait qu'elle était scandaleuse, un objet de laideur et de bêtise intégrales. [...] Sa honte se dépassait toujours. » (B, p. 186 et 187. Mes italiques.) Elle n'avait définitivement pas le droit de marcher sur les trottoirs du haut quartier.

Dans son livre, *Phantasmatic Indochina*, et plus particulièrement dans le chapitre intitulé « Geographic Romance », Panivong Norindr suit Suzanne dans ses promenades dans la ville, et il maintient que c'est par cet « urban peregrination » que Suzanne, « the Western female subject comes to an 'imaginary' understanding of the colonial situation. »² Quelle est donc cette situation coloniale découverte par Suzanne ?

¹ *L'Empire Français*, pp. 113-114.

² Panivong Norindr, *op. cit.*, p. 109.

Le livre donne une référence temporelle au séjour de Suzanne et sa famille dans la ville : « C'était la grande époque. » (B, p.169) La grande époque de la colonisation française était, comme on a vu, autour des années 1920 et 1930 avec l'Exposition de Vincennes en 1931 construite comme l'expression de l'apogée de l'Empire français. (voir 1.2 et 1.3) On peut assumer que la structure urbaine, ainsi que les monuments et les édifices décrits dans le roman, datent de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, donc des débuts d'un urbanisme colonial professionnel en Indochine.

Dans son livre, *France in Indochina*, Nicola Cooper trace l'histoire de l'urbanisme français en Indochine.¹ Après la conquête militaire de la Cochinchine, les Français ont entrepris un aménagement des villes dans le but conscient d'imprégner les villes de l'Indochine de leur présence, de leur pouvoir militaire, politique et économique, et dans le désir de donner aux villes un aspect visiblement français. L'urbaniste professionnel Ernest Hébrard a été nommé directeur du Service d'urbanisme en Indochine. Les principes qui ont guidé l'urbanisme colonial de Hébrard en Indochine étaient celui de promouvoir le prestige de la France par des monuments et des édifices grandioses, celui de préserver la ségrégation entre colonisateur et colonisé pour empêcher le « social *métissage*, and *rapprochement* »², et celui portant sur l'hygiène et la santé dans ce pays de climat tropical. Ses idées et ses plans de zones pour les villes coloniales sont reflétés dans son « idéal d'ordre, de propreté, de ségrégation spatiale et de hiérarchie. »³ En 1912 un certain docteur Parvel donne le conseil suivant sur la location d'habitations pour les Européens : « La maison doit être bien située, c'est-à-dire à une certaine distance des agglomérations indigènes trop souvent infectées et malpropres. »⁴ Le même docteur se soucie aussi de la morale déclinante des colonisateurs dans ce pays exotique aux tentations nombreuses :

On a quelque tendance en ce pays tropical à se laisser aller aux douceurs du *farniente*, à prolonger outre-mesure la sieste, à fumer paresseusement sur de moelleux sofas à l'ombre des vérandas en s'intoxiquant de nicotine, d'opium ou d'alcool ; on en vient ainsi rapidement à un état déplorable de déchéance physique qui prépare la faillite de la volonté et de l'énergie. Là-bas on appelle cela s'*indigéniser*. C'est en effet descendre des hauteurs de la Civilisation pour tomber dans les abîmes de l'abrutissement négritiens.⁵

Cette citation peut paraître curieuse et désuète, et pourtant nous rencontrerons dans le « Cycle indochinois » de Marguerite Duras des personnages et des situations auxquelles cette tendance à « descendre des hauteurs de la Civilisation » s'approprie.

¹ Nicola Cooper, *France in Indochina, Colonial Encounters*, Oxford, Berg, 2001

² *Ibid.*, p. 148.

³ *Ibid.*, p. 147.

⁴ *Ibid.*, p. 150.

⁵ *Ibid.*, p. 153. Les italiques sont ceux du texte.

La structure de la ville du roman paraît calquée sur les recommandations d'Ernest Hébrard et du docteur Parvel. Au plus haut de la hiérarchie urbaine, dans le centre de la ville, trônait le pouvoir des financiers de la colonie, « le pouvoir profond, les prêtres de cette Mecque, les financiers. » (B, p. 167) Un peu plus loin était situé le pouvoir officiel, les Palais des Gouverneurs. Au-dessus de la ville, à la périphérie large et aérée, propre et ordonnée, bordée d'arbres et de pelouses bien arrosées, était le haut quartier des Blancs fortunés, séparé des faubourgs indigènes par le quartier des blancs moins fortunés, où les rues sans arbres et sans pelouses étaient « grouillantes d'une marmaille joyeuse et piaillante et de vendeurs ambulants qui criaient à s'égosiller dans la poussière brûlée. » (B, p. 171) Les tramways ne desservaient que les bas quartiers, car dans le haut quartier on ne roulait qu'en auto, et « ils le [le haut quartier] contournaient *hygiéniquement* suivant une ligne concentrique dont les stations se trouvaient toutes à deux kilomètres au moins du centre. » (B, p. 170. Mes italiques) Ces deux kilomètres étaient censés empêcher les indigènes et les pauvres blancs de s'aventurer trop facilement dans les quartiers chics du centre. Et « aucun blanc digne de ce nom, ne se serait risqué dans un de ses trams sous peine, s'il y avait été vu, d'y perdre sa face, sa face coloniale. » (B, p. 171) Comme on le voit, ordre, propreté, ségrégation et hiérarchie règnent dans cette ville coloniale, comme dans toutes les villes coloniales : « Les quartiers blancs de toutes les villes coloniales du monde étaient toujours, dans ces années-là, d'une impeccable propreté. » (B, p. 167). La propreté du haut quartier est reflétée dans « l'uniforme colonial », ce costume blanc des coloniaux et des affiches de propagande coloniale, la « couleur d'innocence et d'immunité. » (B, p. 168-169) En effet, les coloniaux sont décrits comme des enfants, qui avaient appris à se baigner et à échanger leurs vêtements tous les jours. On peut d'ailleurs penser aux vêtements que portait Suzanne dans sa promenade solitaire dans le haut quartier des blancs, à cette robe aux larges fleurs bleues, « cette robe d'Hôtel Central, trop courte, trop étroite. De ce chapeau de paille, personne n'en avait un comme ça. » (B, p. 187) Elle ne portait certainement pas « l'uniforme colonial » blanc du code vestimentaire colonial. C'est aussi ce manque des signes visibles et conventionnels du colonialisme qui contribue à exclure Suzanne de la bonne société blanche et coloniale de la ville. En outre, on verra qu'à travers tous le « Cycle indo-chinois » les vêtements des protagonistes jouent un rôle, que ce soit comme signes de transgression ou de statut social.

La distance de cet Eden blanc et astiqué à la plaine cambodgienne où les indigènes « se nettoyaient avec la pluie du ciel et les eaux limoneuses des fleuves et des rivières. » (B, p. 168) est frappante. La remarque de Jane B. Winston au sujet de l'insistance de Duras sur la ségrégation coloniale et sur cette « blancheur » artificiellement construite des villes et des

coloniaux est pertinente : « Decades before postcolonial studies, Duras portrays the Eden district as the place where whiteness is constructed and colonial divisions are installed. »¹ Or, brusquement Duras transforme, textuellement, l'Eden blanc en une vision de jardin zoologique ou même en « un bordel magique » où les blancs se reposaient et s'exposaient comme des « grands fauves » et où « les espèces rares des blancs veillaient sur eux-mêmes » à l'ombre de leurs villas ou à l'ombre des tamariniers sur les terrasses de leurs cafés. (B, p. 168)² Ces cafés étaient de ces lieux suspects où les inquiétudes exprimées par l'index du docteur Parvel se trouvaient justifiées, c'était là que « [j]usque tard dans la nuit, installés dans des fauteuils en rotin derrière les palmiers et les garçons en pots et en smokings, on pouvait voir les blancs, suçant pernod, whisky-soda, ou martelperrier, se faire en harmonie avec le reste, un foie bien colonial. » (B, p. 169)

La famille de Suzanne est descendue à l'Hôtel Central situé entre le haut quartier et les faubourgs indigènes. L'hôtel était géré avec autorité par Carmen, prostituée et fille de prostituée. Carmen entreprend l'éducation sentimentale de Suzanne. Selon Carmen, la seule sortie pour Suzanne d'échapper à sa vie misérable était de trouver un mari. Et c'était dans ce but et sur le conseil pédagogique de Carmen que Suzanne avait entrepris de se promener seule dans le haut quartier, ce « *bordel magique* ». Mais Carmen avait tort – « il n'était pas donné à tout le monde de marcher dans ces rues, sur ces trottoirs, parmi ces seigneurs et ces enfants de rois. » (B, p. 186) Et Suzanne trouve pour se consoler un cinéma. Là, c'était l'oasis, « la nuit artificielle et démocratique, la grande nuit égalitaire du cinéma, plus vraie que la vraie nuit, [...] » (B, p. 188) Mais Suzanne ne se fait pas d'illusions sur la réciprocité dans les scènes d'amour du film, elle avait déjà découvert l'inégalité coloniale dans les relations de classe et de sexe. Elle perçoit les baisers du couple comme violents et cannibalistes. On voit « leurs lèvres se joindre comme des poulpes, s'écraser, essayer dans un délire d'affamés de manger, de se faire disparaître jusqu'à l'absorption réciproque et totale. » (B, p. 189) Et elle constate que quant à l'égalité en amour il y avait beaucoup de menteurs. Riche de cette expérience elle éconduit un prétendant proposé par Carmen, M. Barner, un riche représentant en fils de coton de passage à la colonie pour son commerce. M. Barner était d'une quarantaine d'années et il avait longtemps cherché à se marier avec une Française, très jeune et vierge si possible, sans réussir à la trouver. Il demande Suzanne en mariage auprès de la mère, moyennant trente mille francs. Suzanne et M. Barner font une sortie en ville et s'arrêtent dans une piscine-

¹ Jane Bradley Winston, *op. cit.*, p. 172.

² La population blanche était une minorité en Indochine française. Le recensement de 1921 montre que la population française comptait 24.482 personnes sur une population totale de 20.000 000 personnes, donc un peu plus de 1% de la population totale. Voir Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, *op.cit.*, p.178.

dancing élégante où se trouvaient « tous les grands vampires de la colonie, du riz, du caoutchouc, de la banque de l'usure. » (*B*, p. 209) Suzanne ne se laisse pas impressionner, et le projet de mariage de M. Barner a mal fini. Une rencontre inattendue avec M. Jo résulte en un tour dans la belle Morris Léon Bollée de M. Jo, conduite par le chauffeur impeccable, en livrée blanche. En réponse aux invites insidieuses de M. Jo, elle lui laisse entendre qu'elle a d'autres projets en vue, et même quand il s'agit de la plaine : « Vous en faites pas, ça durera pas, [...] » (*B*, p. 225) Assise à côté de M. Jo dans la limousine elle glisse en triomphe, et de plus en plus sûre d'elle-même, à travers cette ville coloniale, où ses promenades à pied lui avaient révélées sa place tout en bas dans la société coloniale blanche, dans « ce bordel colossal qu'était la colonie. » (*B*, p. 198). Lorsque M. Jo essaie d'embrasser Suzanne, elle refuse. Un refus qui est plein de signification, refuser M. Barner et M. Jo c'est dire non à la société coloniale, non à sa hiérarchie sociale et économique, et non à un système qui fait de la femme un objet d'échange.

La mère arrive finalement, par l'intermédiaire de Carmen, à vendre le diamant. La femme blanche, très riche, dont Joseph est devenu le gigolo, a acheté le diamant au prix demandé, les vingt mille francs.

4.2.6 Retour à la plaine et la lettre au cadastre

Avec l'argent obtenu par le diamant la mère va à la banque pour payer une partie de ses dettes, et pour demander un nouvel emprunt, à des termes meilleurs – elle pensait construire de nouveaux barrages! Ses demandes sont refusées par les banques, et comme il lui restait très peu d'argent, elle consent, épuisée et malade, à retourner à la plaine avec Joseph et Suzanne. La riche amie de Joseph lui avait rendu le diamant, et la mère le reprend en pleurant : « Ça va recommencer, il va falloir tout recommencer. [...] mais j'ai plus la force de recommencer. » (*B*, p. 242) Après le retour, la mère prend de plus en plus de pilules et dort une grande partie de la journée. Elle a abandonné ses bananiers et rien de plus n'est planté. La nuit la mère fait des comptes et des projets, et l'une de ces nuits elle se met à écrire une dernière lettre aux agents du cadastre de Kam. La lettre est confiée à Joseph pour qu'il l'envoie. La lettre n'a jamais été envoyée, mais Joseph la fait lire à Suzanne.

La lettre (*B*, p. 287-297) est une supplique de la mère adressée à Monsieur l'Agent cadastral. Dans la lettre elle redemande l'accord en concession définitive des cinq hectares cultivables qui entourent son bungalow, le reste de la concession étant incultivable à cause des marées salées annuelles. Elle répète qu'elle sait que, déjà avant elle, quatre pauvres malheureux qui n'avaient pas les moyens de soudoyer le cadastre ont payé cher la concession

incultivable et laquelle ils ont du quitter. La mère ne se voit donc pas seule dans ce système colonial corrompu : « toujours je vous raconterai dans le détail ce que vous m'avez fait, ce que vous faites chaque jour à d'autres que moi et cela dans la tranquillité et dans l'honorabilité » (*B*, p. 289) Et elle accuse toute la hiérarchie coloniale jusqu'au gouvernement général de complicité dans ce système. Alors, dans un élan presque révolutionnaire, elle menace de prendre les paysans à témoin des ignominies du cadastre. Elle expliquera aux paysans « la vérité » des morts de leurs enfants : « Pourquoi n'envoient-ils pas de quinine ? Pourquoi n'y a-t-il pas un médecin, pas un poste sanitaire ? pas d'alun pour décanter l'eau en saison sèche ? Pas une seule vaccination ? » (*B*, p. 295) La vérité ferait réagir des centaines de paysans et « j'en connais qui se frottent les mains à l'avance à l'idée qu'un jour d'inspection ils pourraient peut-être vous tuer, vous autres, les trois agents de Kam » (*B*, p.193) C'est le spectre de la révolution que la mère évoque en lançant son « J'accuse » et en semant le doute sur la réalité derrière la rhétorique de la « mission civilisatrice » de l'idéologie coloniale de la France. Mais la lettre ne sera jamais envoyée. En lisant la lettre, Suzanne se souvient comment Joseph avait défendu la mère lors d'une inspection de l'agent cadastral habillé de son casque colonial. Joseph avait ri au nez de l'agent en se moquant de lui avec affrontement, et avait fini par tirer quelques coups en l'air avec son fusil. (*B*, p. 307-315)

Suzanne a tout au long du roman démontré son attachement au frère, « la seule douceur de la vie, c'était lui, Joseph (*B*, p. 141), un attachement qui pourrait sembler une soumission aux idées du frère, qui allait même jusqu'à répéter ces mots « suffit de vouloir ». Au retour à la plaine, en l'absence de Joseph, Suzanne reprend son poste d'attente à l'ombre du pont, à attendre qu'une auto vienne l'enlever de la plaine. Un jour elle remet une robe que Joseph n'avait pas voulu qu'elle porte, une robe de putain, disait-il. Et Suzanne « comprit qu'elle faisait un acte de grande importance, peut-être le plus important qu'elle eût fait jusqu'ici » (*B*, p. 320) Mais Suzanne jette la robe dans le rac après trois jours – aucun chauffeur ne s'est arrêté. Sauf un jour le fils Agosti, seul et sans auto. Agosti était le fils d'un père qui comme la mère avait été victime des marées de juillet sur sa concession incultivable. Le père Agosti s'était mis à fumer de l'opium, et le fils Agosti s'était mis avec un certain succès à cultiver des ananas à l'aide de phosphate : « il faut être moderne, c'est un essai que j'ai fait » (*B*, p. 336) dit ce « colon bâtisseur », qui n'avait pas encore perdu toute énergie. De plus il faisait de la contrebande avec le père Bart. C'est avec Agosti que Suzanne aura son initiation sexuelle. Le plaisir qu'elle en prend semble annuler toutes les inégalités, de la société coloniale, des scènes d'amour du cinéma : « [Q]ue dans l'amour les différences puissent

s'annuler à ce point, elle n'oublierait jamais » (*B*, p. 343) Mais de mariage il ne sera pas question pour Suzanne, elle s'est décidée à partir avec Joseph. Vers la fin du roman la mère meurt. Quand Joseph arrive de la ville, la mère est déjà morte. Les paysans comprennent que la concession de la mère sera reprise par les agents du cadastre, et Joseph propose aux paysans de s'armer avec ses fusils et tuer les agents, les enterrer avec leur auto : « Surtout ne vous faites pas prendre. Que jamais aucun de vous ne s'accuse. Ou alors que tous s'accusent. Si vous êtes mille à l'avoir fait ensemble, ils ne pourront rien contre vous » (*B*, p. 363) Après cette exhortation plutôt irrationnelle à tendance révolutionnaire Joseph et Suzanne partent pour la ville. Restent les enfants qui jouent et piaillent. La lettre de la mère non envoyée et les coups de tirs en l'air sont, selon Jane B. Winston, à considérer comme des gestes proto-révolutionnaires, mais non-rationnels.¹ Mais Duras écrit son roman critiquant le système colonial vers 1950, avec une France en pleine guerre coloniale en Indochine contre les forces communistes de Viet-Minh, une guerre dont les révoltes paysannes des années 1920 et 1930 n'en sont que le présage.

L'Empire Français qui paraît en 1940 est écrit comme un texte de propagande pour avertir les Français de la menace imminente d'une invasion allemande, mais on trouve dans ce texte de propagande et dans le roman les mêmes motifs pour décrire la population, les villes et les paysages de l'Indochine. Dans le prochain sous-chapitre j'étudierai quelques motifs intertextuels et la fonction de leurs remaniements d'un texte à l'autre.

4.3 Quelques éléments descriptifs intertextuels dans *L'Empire Français* et dans *Un Barrage contre le Pacifique*

Parmi les éléments descriptifs récurrents dans les deux textes je choisirai pour la comparaison intertextuelle les plaines, l'eau des fleuves et de la mer, la structure des villes et les caractéristiques des habitants. Par force, beaucoup de ces éléments ont déjà été évoqués dans les paragraphes précédents dans un contexte différent.. Le thème du passage suivant a été traité en extension par Julia Waters dans *Duras and Indochina, Postcolonial Perspectives*.²

« L'Indochine, est, par excellence, le pays du tourisme » (*EF*, p. 113) À bien d'égards on pourrait lire la description de l'Indochine dans *L'Empire Français* comme une invitation aux Français de venir visiter « la plus belle des colonies françaises ». Comme dans une brochure de tourisme on peut lire :

L'Indochine s'offre à eux avec ses côtes plates et accueillantes, ses opulents cours d'eau, ses

¹ Jane Bradley Winston, *op. cit.*, p. 180.

² Julia Waters, *op. cit.*

magnifiques ports naturels, ses vallées et ses plaines limoneuses et fertiles. (*EF*, p. 103)

Or, l'accessibilité, l'opulence, la fertilité, sont aussi les facteurs qui ont rendu cette région de l'Asie du Sud-est facile à la conquête et aux invasions :

Plus encore que son relief, les plaines légendaires de l'Indochine française ont décidé de son aspect. Celles-ci, de tous temps, par leur fertilité et leur accès facile [...] ont attiré les peuples en quête d'espace et de terres cultivables. (*EF*, p. 105)

Si l'affiche coloniale avait servi de brochure de tourisme pour la mère de Suzanne, en quête d'espace et de terres cultivables, ces « plaines limoneuses et fertiles » se sont transformées en terre incultivable, en « plaine marécageuse » dans *Un barrage contre le Pacifique* :

En effet ce dont mouraient les enfants dans cette plaine marécageuse de Kam, cernée d'un côté par la mer de Chine [...] et murée vers l'Est par la très longue chaîne qui longeait la côte depuis très haut dans le continent asiatique [...] ce dont ils mouraient, ce n'était pas des tigres, c'était de la faim, des maladies de la faim et des aventures de la faim. (*B*, p. 32-33)

Les plaines légendaires et fertiles, plates et accueillantes sont remplacées dans *Un barrage* par une plaine étroite, donc d'accès difficile, où même les tigres sont moins effrayants que la faim omniprésente, due à « [...] la boue chaude et pestilentielle de la plaine. » (*B*, p. 116) La chaîne de montagne qui dans *Un Barrage* donne une connotation de mur et d'enfermement est nommée dans *L'Empire Français* comme « remparts du Royaume » (*EF*, p. 105), tel un beau site touristique à visiter. La plaine est, comme on a noté, éprouvée comme un « monde prisonnier » par Suzanne. (*B*, p. 67)

Les inondations et les crues des fleuves et de la mer sont mentionnées dans *L'Empire* d'un ton tout à fait rassurant :

Peu à peu, ses terrains se colmatent et se superposent ; les terres gagnent sur la mer. La plaine des joncs, ainsi qu'une partie de la région côtière du Cambodge, sont encore impropres à la culture. [...] Le sel marin, qui se trouve à quelques centimètres de la surface, brûle les jeunes plants de riz dès que leurs racines l'ont atteinte. Mais ces terres à peine délivrées de la mer sont d'année en année plus cultivables, et on peut s'attendre d'ici quelques centaines d'années qu'elles le soient tout à fait. (*EF*, p. 108)

Cet état des choses n'était certainement pas expérimenté par la mère. Sa concession était annuellement envahie par la mer, noyant et brûlant les récoltes. Et chaque année elle avait recommencé, « malgré les gens de la plaine qui tentaient de l'en dissuader » (*B*, p. 25) et qui s'étaient peut-être résignés à attendre quelques centaines d'années :

[Joseph :] Et nous on est là à attendre comme des cons que la mer se retire. – Ça arrivera certainement un jour, dit Suzanne. – Dans cinq cent ans, dit Joseph, mais nous on a le temps... (*B*, p. 59)

Entre-temps, les enfants naissaient et mouraient de faim : « Et il fallait bien qu'il en meure. La plaine était étroite et la mer ne reculerait pas avant des siècles, contrairement à ce qu'espérait toujours la mère. » (*B*, p. 119)

Ces citations connotent le même phénomène, les inondations annuelles. Les colonaux-lecteurs de *L'Empire Français* peuvent être rassurés d'avoir des terres de plus en plus cultivables. Les paysans et Joseph sont réalistes et n'espèrent rien de leur vivant. Suzanne a peu d'avis là-dessus. La mère qui croit encore aux promesses de l'affiche coloniale espère pouvoir dompter la mer avec la construction de ses barrages contre l'avis des paysans.

On voit à travers ces exemples comment un même élément, la plaine, accueillante, fertile spacieuse, promettant un profit au colonisateur et un enchantement touristique dans le texte de propagande, est transformé dans le roman en un terrain isolé, de boue pestilentielle, de mort par la faim, le lieu de la misère et de la souffrance des paysans.

La même transformation est visible dans les descriptions de la grande ville coloniale. Dans *L'Empire Français* (voir les pages 113-114) Saïgon est donné comme exemple d'un de ces sites touristiques « qui attirent déjà de nombreux touristes étrangers ou français » La topographie de Saïgon est brièvement décrite : « Bâtie sur une vaste échelle, composée de villas et de jardins, que coupent de larges avenues rectilignes. » C'est là qu'habitent les Blancs. Les indigènes habitent « de populeux faubourgs indigènes et en particulier Cholon, véritable cité dans la cité que peuplent 150.000 Chinois. » C'est l'aspect pittoresque de Cholon qui est souligné avec « ses magasins de soies et de jade, le tintamarre de ses rues et de ses fêtes nocturnes. » Cette description « touristique » dans *L'Empire Français* de l'ordre et de la verdure des jardins des quartiers des Blancs et du pittoresque de Cholon, s'oppose en toute évidence à la description de la ville dans *Un barrage contre le Pacifique*. « L'échelle topographique » de *L'Empire Français* devient dans le roman une « échelle sociale » dans cette ville de ségrégation coloniale : « il y avait deux villes dans cette ville ; la blanche et l'autre. Et dans la ville blanche, il y avait encore des différences. » (B, p. 167) Les connotations d'ordre, de verdure et d'espace qui sous-tendent la description de la ville dans *L'Empire Français* disparaissent dans *Un barrage* :

Pour marquer la mesure surhumaine de la démarche blanche, les rues et les trottoirs du haut quartier étaient immenses. Un espace orgiaque, inutile était offert aux pas négligents des puissants au repos. (B, p.168)

L'ordre spacieux est transformé dans le roman pour devenir inutile et exhibitionniste. Même la blancheur et la verdure prennent un caractère « immoral » dans cette société profondément inégalitaire, divisée par races et par classes économiques :

[...] l'éclatante blancheur des costumes, la fraîcheur ruisselante des parterres de fleurs faisaient du haut quartier un bordel magique où la race blanche pouvait se donner, dans une paix sans mélange, le spectacle sacré de sa propre présence. (B, p. 169)

Dans la zone habitée par les blancs qui n'avaient pas fait fortune il n'y a pas de villas ou de

jardins :

Là, les rues étaient sans arbres. Les pelouses disparaissaient. Les magasins des blancs étaient remplacés par des compartiments indigènes, par ces compartiments dont le père de M. Jo avait trouvé la magique formule. (*B*, p. 171)

Le roman fait peu d'allusion aux habitations des indigènes dans la ville, mais la mention ci-dessus des compartiments indigènes contient « un subtexte ». En effet, le père de M. Jo avait amassé sa fortune, « un modèle de fortune coloniale » par la spéculation immobilière, c'est à dire sur l'exploitation de terrains et la destruction de quartiers indigènes pour y construire ces compartiments. Ils étaient peu coûteux à construire et de location à bon marché et « ils répondaient alors aux besoins de toute une classe de petits commerçants indigènes. Ils connurent une grande vogue. L'expérience démontra d'ailleurs qu'ils se prêtaient très bien à la propagation de la peste et du choléra. » (*B*, p. 63) Une expérience d'ailleurs négligée des dirigeants coloniaux. Ces compartiments ne sont même pas nommés dans *L'Empire Français*, bien qu'ils soient construits en grand nombre à Cholon

La ville, en tant qu'élément intertextuel, évoque des connotations tout à fait opposées dans les deux textes, ainsi que montrent les exemples cités ci-dessus. Dans *L'Empire Français* la description de la ville (des villes) a une fonction de propagande stratégique. La ville « blanche » est riche et attrayante, visiblement très « française » et construite selon les objectives de l'urbanisme français : « il est souhaitable[...] que la ville européenne fut aussi homogène que possible pour éviter ces constructions en un style que nous qualifions de métis »¹ Cholon, la partie non européenne, est citée pour son caractère pittoresque et comme le centre de la haute finance et le grand commerce chinois, qui était de grand intérêt pour les Français. Saïgon était vu par les Français comme un exemple de leur politique de mise en valeur, comme le « Paris de l'Extrême-Orient », « a symbole of French prestige and cultural hegemony ; »², un point de vue bien rendu par *L'Empire Français*. Rien n'est dit de la destruction de la vieille ville de Saïgon et l'éviction de ses habitants à cet effet..

Dans *Un barrage contre le Pacifique* la description de la ville paraît servir une fonction plutôt « anti-coloniale ». C'est le revers de la médaille coloniale qui est décrite. Le haut quartier des riches Blancs est ironiquement appelé l'Eden de Saïgon. Néanmoins, c'est la ségrégation par races et par classes qui domine la ville d'Un barrage divisée en « Dante-esque [sic] series of concentric cercles », selon l'expression ambiguë et polyvalente de J. Waters.³ L'Eden et l'enfer se superposent. Alors que les Blancs roulaient dans leurs belles autos

¹ Brébion, J., 'La naissance et les premières années de Saïgon, ville française', *Bulletin de la Société des Études indochinoises*, vol. 2, no. 2, 1927, pp. 63-138. Cité dans Nicola Cooper, *op. cit.*, p. 45.

² Nicola Cooper, *op. cit.*, p. 45.

³ Julia Waters, *op.cit.*, p. 31.

silencieuses et luisantes, sur des roues de caoutchouc, les indigènes s'amassaient dans les vieux tramways importés, puisque inutilisables, de la métropole. Suzanne observait la ville en se promenant à pied dans les différentes zones, et c'est à travers ses impressions et réflexions directes ou indirectes que le caractère d'une ville dominée par un capitalisme colonial teinté de racisme est dévoilé. Quelle que soit l'intention de l'écrivain, il est évident que *L'Empire Français* et *Un barrage contre le Pacifique* sont conçus et écrits dans des contextes socio-politiques et temporels différents.

Si l'idéologie coloniale transparait dans *L'Empire Français* sans philtre, *Un barrage contre le Pacifique* construit une image de l'Indochine coloniale bien éloignée des évocations paradisiaques dans *L'Empire Français*, et bien éloignée de ce «royaume de paix» évoquée par Paul Claudel dans ses souvenirs d'un voyage en Indochine. (Voir 2.3, p. 29)

4.4 La représentation de l'Indochine française dans *Un barrage contre le Pacifique* – un bilan

Marguerite Duras quitte l'Indochine, son pays d'enfance et d'adolescence, en 1931 pour s'installer en France. En 1947 elle se met à écrire *Un barrage contre le Pacifique* qui paraît en 1950, donc vingt ans après avoir quitté l'Indochine pour ne jamais y retourner.

L'éloignement géographique, temporel et mémoriel, l'expérience de la guerre et son engagement politique dans le Parti communiste au temps de l'écriture ont certainement influencé sa représentation de la colonie. En 1947 Jean-Paul Sartre proclame sa foi en une « littérature engagée » dans son livre *Qu'est-ce que la littérature*. Duras a côtoyé le milieu de Sartre et de Beauvoir sans nouer de liens très amicaux avec ces derniers,¹ mais on peut croire que la théorie de la littérature engagée a influencé Duras comme bien d'autres intellectuels dans ces années d'après-guerre. Et il n'est pas difficile de maintenir que le roman mélange poétique et politique en décrivant l'Indochine des années 1930.

Le poste d'attente de Suzanne à l'ombre du pont près de la piste dans la plaine est « stratégique » et politique : de là elle observe l'oppression coloniale d'en bas, de là elle observe les enfants de la plaine se noyer dans l'eau boueuse du rac, jouer et mourir de faim, de maladies, ou être écrasés par les automobiles des Blancs sur la piste. De là elle entend la mère gémir et hurler ses accusations contre la corruption des représentants de l'Administration coloniale de la Mère-patrie, de là elle observe la mère dans ses efforts démesurés de construire des barrages contre l'océan, de là elle observe Joseph et ses efforts de

¹ Voir Laure Adler, *op. cit.*, p. 178.

sauver le cheval moribond dans un dernier élan d'entrepreneur colonial pour établir un système de transport sur la piste construite par le caporal et les bagnards. Et c'est aussi là qu'elle lit la lettre de la mère à l'Agent du cadastre, une lettre qui est une dénonciation des promesses fausses des affiches coloniales et de toute la rhétorique coloniale de mission civilisatrice et de progrès pour la population colonisée. Suzanne ne conçoit d'autre moyen de sortir de la plaine que de trouver un mari – mais même dans cette colonie avec une petite minorité de blancs, l'homme blanc et riche ne peut pas se marier avec une fille pauvre. Or, avec le diamant extorqué de l'homme riche, la famille part à la ville pour le vendre, et Suzanne est libre à quitter son poste d'attente dans la plaine et découvrir la ville coloniale. Dans ces promenades elle découvre les conventions, la prostitution et les exclusions inhérentes à la colonisation – classe, race et sexe sont les dimensions qui déterminent sa place dans la colonie où elle est prise dans les dantesque de ce « bordel magique » (B, p. 169). C'est par la voix d'un Joseph agitateur que semble venir une sortie de ces cercles : la révolution. Joseph assume à la fin du roman un rôle « proto-révolutionnaire » en exhortant les paysans à la révolte contre les agents du cadastre. Même si le livre ne donne absolument aucune allusion à la guerre d'indépendance menée dans les années 1950 par les forces nationalistes et communistes du Viet-Minh contre la France, le geste de Joseph en est tout de même un présage. Dans *Un barrage contre le Pacifique* l'Indochine, la plus belle des colonies françaises, est une colonie moribonde et décadente, où la mort rode depuis la mort du cheval dans les premières pages, parmi les enfants de la plaine, pour s'achever avec la mort de la mère. Les Blancs de la ville, que ce soit le père Bart de la cantine à Ram, obèse, apoplectique, imbibé de pernod, ou ceux du haut quartier qui se sont fait « en harmonie avec le reste un foie bien colonial », sont dépeints dans un état de décadence physique et morale, bien loin de l'idéal du « colon bâtisseur » ou du colonial français censé apporter la civilisation aux « races inférieures » des colonies. L'image de l'Indochine dépeinte dans *Un barrage contre le Pacifique* est une déconstruction insidieuse et ironique de l'image d'Eden présentée par les affiches de propagande coloniale aux Français et, comme le suggère l'écrivain, à la mère.

Quelle signification symbolique peut-on donc donner à ces barrages que la mère colonisatrice persiste à vouloir construire contre les vagues puissantes de l'océan, ces barrages rongés par de tous petits crabes nains ? L'espoir inlassable de la mère dans ses barrages peut bien sûr être lu comme un refus d'accepter « la condition humaine », ou encore comme sa lutte acharnée contre l'injustice de l'Administration coloniale envers elle et envers les paysans. Jane B. Winston propose une interprétation différente qui est à mon avis tout à fait fascinante. Selon elle, le barrage (ou le roman) serait la métaphore de l'endoctrinement de la

mère à la doctrine coloniale française. Peu à peu « les crabes nains » feront leur travail de destruction du barrage. Le travail effectué par « les crabes nains » correspond au travail que fera le roman par ses révélations de l'inhumanité du système colonial et du mensonge de la doctrine coloniale. Le « barrage » est un exemple d'un *mot-trou*, un terme employé par Marguerite Duras dans *Le Ravissement de Lol V. Stein* : « [...] un mot-trou, creusé en son centre d'un trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés. »¹ *Un barrage contre le Pacifique* percera donc comme un *mot-trou* des ruptures, des trous dans l'idéologie coloniale :

Duras designed and deployed *Un barrage* as what she would later term a *mot-trou* (word-hole) (RLVS, 48 ;38) : it would lay out the discursive veil of French colonial ideology iterated by the protagonist's mother; then like the crabs it thematized, it would eat holes in that *barrage* – or rather, it would have its various witness bearers do so. Extending Duras's spring 1945 epiphany, *Un barrage* would permit the French reading public to see (through its holes/through it as a hole), the real conditions of French colonial oppression and their parallels with the fascist and capitalist forms.²

Winston interprète donc le barrage que la femme colon persiste à construire comme une métaphore pour l'idéologie coloniale française (« the discursive veil of French colonial ideology »). La mise en valeur des territoires colonisés et la mission civilisatrice qui sont les tenants du discours colonial motivent aussi la mère, si pauvre soit-elle et bien qu'elle soit située au plus bas de la hiérarchie des colonisateurs. L'achat de la concession est fait dans le double but d'enrichir sa famille et de distribuer une partie du profit aux paysans en établissant une sorte de ferme coopérative. Le visage « humanitaire » de la mère voile tout de même l'inégale relation entre la mère qui, pareille à un chef d'entreprise capitaliste et paternaliste, dirige la masse des paysans indigènes. Dans *L'Empire Français* les paysans sont caractérisés par leur passivité, leur indolence, leur calme et leur insouciance (cfr. *EF*, p.110-113). Ces stéréotypies et traces de préjudice racial du discours colonial sont retenus dans *Un barrage contre le Pacifique* :

D'abord parce que depuis des millénaires que la mer envahissait la plaine ils y étaient à ce point habitués qu'ils n'auraient jamais imaginé qu'on pût l'empêcher de le faire. Ensuite parce que leur misère leur avait donné l'habitude d'une passivité [...] (*B*, p. 39)

Cependant, c'est aux paysans indigènes que Joseph, avant de partir de la concession et en leur laissant ses fusils, propose le rôle de révolutionnaires en leur incitant à assassiner les agents du cadastre. Une allusion à une révolte future par les centaines de milliers d'indigènes

¹ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris Éditions Gallimard, 1964, p. 48.

² Winston, Jane Bradley, *Postcolonial Duras, Cultural Memory in Postwar France*, New York, Palgrave, 2001, p. 29. RLVS correspond au livre de Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, *op. cit.* « Duras's spring 1945 epiphany » est une référence aux atrocités de la seconde guerre mondiale et des camps nazis dévoilées en 1945.

travaillant dans les plantations à caoutchouc au profit des colonisateurs blancs est transparente dans le passage suivant :

Le latex coulait. Le sang aussi. Le sang se perdait. Mais le latex seul était précieux, recueilli, et, recueilli, payait. Le sang se perdait. On évitait encore d'imaginer qu'il s'en trouverait un grand nombre pour venir un jour en demander le prix. (B, p. 169)

De 1947 à 1950 qui est la période d'écriture du *Un barrage contre le Pacifique*, Duras était encore membre du Parti communiste (qu'elle a quitté en 1950). Son intérêt pour l'analyse marxiste transparaît dans le portrait de l'Indochine et du système colonial, avec la division et la ségrégation raciale entre colonisateurs et colonisés, l'existence d'une classe de petits colons blancs méprisés et « qui n'avaient pas fait fortune », l'oppression, l'exploitation et la misère des paysans et des travailleurs indigènes. Or, il n'y a dans *Un barrage* nulle mention des révoltes nationalistes et paysannes des années 1920 et 1930, ni de la guerre anti-coloniale des nationalistes communistes de Ho Chi Minh contre la France des années 1945 à 1954, une guerre qui met fin à l'aventure coloniale de la France en Indochine. Peut-être est-ce par la métaphore et l'évocation des « crabes » rongant le système colonial que Marguerite Duras donne raison aux efforts des nationalistes et des écrivains pour éveiller l'opinion contre un système doublement inhumain en tant qu'oppression des travailleurs dans un système capitaliste et d'oppression des indigènes dans un système colonial ? On peut conclure que malgré l'ambivalente représentation des indigènes il y a dans *Un barrage contre le Pacifique* une critique explicite de l'idéologie et des réalités coloniales à l'opposé du discours pro-colonial de *L'Empire Français*. On connaît la réticence de Marguerite Duras à reconnaître *L'Empire Français* (qui figure rarement dans les biographies de l'écrivain, voir p. 5). Selon Julia Waters on pourrait aussi lire *Un barrage contre le Pacifique* comme une façon de s'excuser pour la propagande coloniale exprimée en 1940 dans *L'Empire Français*:

Un barrage contre le Pacifique can be viewed as Duras's retrospective apology for her former support - whatever her particular motives may have been - of the colonial regime which had been the cause of her own family's suffering.¹

L'Indochine est, en essence, observée par Suzanne, la jeune fille qui s'ennuie dans la plaine et rêve d'en partir, et qui dans ses promenades solitaires dans le « haut quartier » de Saigon découvre sa position vulnérable en tant que jeune femme de la classe des colons pauvres de la colonie. Même si dans *L'Amant* et dans *L'Amant de la Chine du Nord* le cadre principal de l'action est encore l'Indochine coloniale des années 1930 on n'y trouve pas, comme dans *Un barrage contre le Pacifique*, une critique explicite et virulente du système colonial. Si le

¹ Julia Waters, *op.cit.*, p. 43.

colonialisme dans *Un barrage contre le Pacifique* est vu à travers une perspective de classe dans une interprétation marxiste, *L'Amant* et *L'Amant de la Chine du Nord* montrent la colonie dans une autre optique. La relation amoureuse de la jeune fille française avec un Chinois est étudiée comme une transgression des convenances sociales, morales et raciales propres à la situation coloniale.

5. *L'Amant* et *L'Amant de la Chine du Nord*

Marguerite Duras retourne vers la fin de sa vie en Indochine de son enfance dans deux livres : *L'Amant*, paru en 1984, et *L'Amant de la Chine du Nord*, paru en 1991. Le cadre des deux livres est le même que dans *Un barrage contre le Pacifique*, c'est à dire l'Indochine de la fin des années 1920 et du début des années 1930. La famille du *Barrage* réapparaît et le drame familial est de nouveau raconté, ici comme une toile de fond d'une histoire autour des deux amants, la jeune fille de la famille et un Chinois de la colonie. Comment pourrait-on alors lire et comprendre cette réécriture, un retour qui comporte aussi des transformations et de nouvelles significations aux éléments intertextuels des textes du « Cycle indochinois » et de *L'Empire Français* ? Bien que *L'Amant* et *L'Amant de la Chine du Nord* semblent être concentrés sur la même histoire d'amour, les textes présentent des perspectives différentes de l'histoire. Ce chapitre 5 sera donc consacré à la lecture de *L'Amant* et de *L'Amant de la Chine du Nord*.

5.1 *L'Amant* ou de l'autre côté du fleuve

5.1.1 *L'Amant* - roman ou autobiographie ?

« Un jour, j'étais âgée déjà [...] J'ai un visage lacéré de rides, à la peau cassée. » (A, p. 9-10) Le livre ouvre avec cet autoportrait d'une vieille dame qui par le pronom personnel « je » semble annoncer que l'histoire de sa vie va suivre. En effet, dans la première page après cet incipit, elle déclare « Que je vous dise encore, j'ai quinze ans et demi. C'est le passage d'un bac sur le Mékong. » (A, p. 11) Le lecteur de 1984 est plongé dès le début dans cette Indochine coloniale de l'enfance de Marguerite Duras. Le public des années 1980 est bien au courant de l'excès d'alcool et de tabac, visibles sur son visage, ainsi que de la liberté sexuelle de cet écrivain anticonformiste. Est-ce donc la promesse de « l'histoire vraie », de détails intimes de la vie de l'écrivain et les images nostalgiques de « la plus belle des colonies françaises » qui ont contribué à l'immense succès du livre auprès des lecteurs et à des chiffres de vente imposants ? Il faut croire que le Prix Goncourt attribué au livre en 1984

a eu un effet considérable pour sa popularité. Mais, peut-on lire *L'Amant* comme une autobiographie ?

Nous verrons que beaucoup de détails et d'éléments dans *Un barrage contre le Pacifique* (qui est censé contenir des traits autobiographiques liés à l'enfance de l'écrivain, voir 4.1, p.41-42) sont repris et remaniés dans *L'Amant* pour servir à d'autres perspectives. Certes, cette intertextualité invite le lecteur à lire le texte comme une autobiographie. En se référant aux critères donnés par Philippe Lejeune pour établir un pacte autobiographique¹, Eva Ahlstedt donne quelques arguments pour et contre une lecture autobiographique de *L'Amant*.²

L'identité entre l'écrivain, le narrateur et le personnage principal est le critère primordial pour établir un pacte autobiographique. *L'Amant* est pour une grande partie raconté à la première personne, un « je » qui suggère une narratrice identique à l'écrivain. L'identité doit être confirmée par l'écrivain, le plus souvent en donnant au personnage principal son propre nom. Comme la protagoniste de *L'Amant* n'est jamais citée par un nom, seuls quelques noms correctement cités de sa famille pourraient à la rigueur garantir l'identité. Tout au début du livre, certains détails de lieux et de la biographie de l'écrivain et de sa famille sont donnés et certainement vérifiables par l'état civil, comme la mention de la mort du petit frère en 1942. Or, il n'est pas difficile de trouver des propos contradictoires dans le texte. Prenons comme exemple cette phrase : « Quand je suis sur le bac du Mékong, ce jour de la limousine noire, la concession du barrage n'a pas encore été abandonnée par ma mère » (A, p. 35) et celle de la page suivante : « Ce n'est donc pas à la cantine de Réam, vous voyez, comme je l'avais écrit, que je rencontre l'homme riche à la limousine noire, c'est après l'abandon de la concession, deux ou trois ans après, sur le bac, [...] » (A, p. 36) Avant ou après l'abandon de la concession ? Juste une faute de mémoire, peut-être ? On relève également ici une « correction » quant au lieu de la rencontre avec l'homme riche d'*Un barrage contre le Pacifique* (dans lequel la ville est appelée Ram). Toujours est-il que l'écrivain/la narratrice elle-même ne garantit pas la validité d'une lecture autobiographique : « L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. » (A, p.14) Selon Eva Ahlstedt, la critique durassienne préfère aujourd'hui qualifier *L'Amant* de roman autobiographique ou, encore, d'« autofiction ».³

Pourquoi donc s'intéresser à la question de genre des textes indochinois de Marguerite Duras ? Comme j'ai choisi une lecture contextuelle de ces textes (voir 1.5, p.19), les

¹ Philippe Lejeune, *op.cit.*, p. 75.

² Eva Ahlstedt, *op.cit.*, p. 38-40.

³ *Ibid.*, p. 38.

circonstances de l'enfance et de l'éducation de l'écrivain, « le bain colonial » dans lequel elle a été trempée (voir p. 40), son engagement politique et féministe, le contexte historique et social de l'époque dans laquelle les textes sont conçus me semblent être d'un grand intérêt informatif et explicatif. Il est certain qu'un grand nombre des événements narrés dans les textes indochinois sont des événements vécus par l'écrivain, donc appartenant au genre autobiographique. En remaniant et transformant le même matériel narré, l'écrivain est libre d'assurer sa créativité littéraire et de montrer l'évolution de sa pensée politique et idéologique. La narratrice elle-même parle d'une photographie « qui aurait pu être prise, [...] Mais elle ne l'a pas été. » (A, p.16) Cette photographie aurait pu garantir « la vérité » du livre. Sans elle, c'est par le procès de l'écriture que la narratrice retrouvera son enfance en Indochine coloniale : « C'est à ce manque d'avoir été faite qu'elle doit sa vertu, celle de représenter un absolu, d'en être justement l'auteur. » (A, p. 17) Suzanne Chester maintient dans son article « Writing the Subject : Exoticism/Eroticism in Marguerite Duras's *The Lover* and *The Sea Wall* »¹ que l'usage du « je » autobiographique dans *L'Amant* est une stratégie narrative qui permet à la narratrice de contrôler la représentation de son existence en tant que femme blanche dans la colonie : « She appropriates the masculine position of the observer and, as we shall see, she rewrites the traditionally femininized position of the observed. »² Par contre, le passage de « je » à « elle » à la troisième personne permet à la narratrice de suggérer comment le comportement de la jeune fille est perçu par la société blanche (et chinoise) de la colonie : « In the narrative shift to the third person, the young girl is also designated by the way the white colonial society perceives her – [...] ».³ Je reviendrai à cet article dans ma lecture (voir 5.1.5).

5.1.2 *L'Amant* – le cadre, le contexte et un court résumé de l'action

On retrouve dans *L'Amant* le même cadre que dans *Un barrage contre le Pacifique*, c'est à dire l'Indochine française de la fin des années 1920 et début 1930. La famille au centre du récit ressemble à la famille d'*Un barrage* à l'exception de la présence d'un frère aîné qui ne figurait pas dans *Un barrage*. Cependant, cette fois la famille habite la Cochinchine dans la maison de fonction de la mère à Vinhlong. La mère dirige une école pour enfants indigènes à Sadec. Quelques scènes dans le livre se passent aussi en France, comme celles qui concernent

¹ Suzanne Chester, Writing the Subject: Exoticism/Eroticism in Marguerite Duras's *The Lover* and *The Sea Wall*, in Smith, Sidonie (ed.): Watson, Julia (ed.), *Decolonizing the Subject: The Politics of Gender in Women's Autobiography*, Minneapolis: Univ. of Minnesota P, 1992, XXXI, pp.436-457.

² Suzanne Chester, *op.cit.*, p. 445.

³ *Ibid.*, p. 445.

la vie à Paris de la jeune fille après son départ de l'Indochine vers l'âge de 18 ans, la vie du frère aîné et la dernière partie de la vie de la mère. Cholen, un faubourg de Saïgon, détient une place centrale. Le Mékong coule à travers tout le récit, et c'est la traversée du Mékong sur un bac vers l'autre côté du fleuve qui changera la vie de la jeune fille.

Plus de 30 ans et un contexte historique et intellectuel changé séparent l'écriture de *l'Amant*, paru en 1984, d'*Un barrage contre le Pacifique*, paru en 1950. L'Indochine française n'existe plus. La France est devenue un pays d'immigration de personnes venant des colonies anciennes, comme les Vietnamiens qui arrivent en grand nombre dans les années 1970 après la prise de pouvoir du Vietnam par les communistes. Marguerite Duras a quitté le Parti communiste, mais elle reste engagée dans les débats politiques et intellectuels de son temps, et elle s'engage personnellement en signant en septembre 1960 le « Manifeste des 121 », sous-titré « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie ». ¹ Le mouvement féministe a été un mouvement intellectuel et politique de grande importance depuis les années 1970. Selon Julia Waters, l'œuvre littéraire et l'écriture de Marguerite Duras ont fréquemment été interprétées dans une perspective féministe, portant sur les thèmes de la relation entre les sexes, la subjectivité et la sexualité féminines. ²

L'Amant est certainement un texte que l'on peut lire dans une telle perspective. Or, une telle lecture doit nécessairement tenir compte du contexte colonial de ce livre. L'histoire principale est celle d'une rencontre sur un bac entre une jeune fille française de quinze ans appartenant à la couche des colons blancs pauvres en Indochine et un riche Chinois plus âgé qu'elle. La jeune fille accepte de se faire conduire à sa pension dans la belle limousine noire du Chinois. Quelque temps après, ils se revoient et commencent une liaison passionnée mais inacceptable dans cette société marquée par la division entre les colonisateurs et les colonisés. La liaison prend fin quelques années après par le départ définitif de la jeune fille pour la France. Le livre se termine par un coup de téléphone du Chinois à la narratrice âgée qui se sent alors tout à coup retournée dans leur histoire d'il y a une cinquantaine d'années.

Le récit central est parfois interrompu par des événements qui ont lieu à d'autres époques de la vie de la narratrice et qui, selon Eva Ahlstedt, peuvent être lus comme des associations libres évoquées par l'écriture. ³

La liaison inacceptable et interrompue entre la jeune fille blanche et le Chinois sera le thème dominant de ma lecture des passages qui suivent. J'étudierai comment les lignes de

¹ Laure Adler, *op.cit.*, p. 329.

² Julia Waters, *op.cit.*, pp. 47-48.

³ Eva Ahlstedt, 2003, *op.cit.*, p. 43.

partage sociales, raciales et économiques ainsi que la position toute particulière des femmes européennes dans ce contexte colonial rendent la relation entre les amants de plus en plus malaisée. Mon intérêt va aussi porter sur le rôle que jouent les vêtements comme signes visibles d'appartenance, de convenance ou d'altérité dans la société coloniale. Les éléments intertextuels tels que le Mékong, le haut quartier des Blancs riches à Saigon et Cholen, la ville chinoise de Saigon, seront étudiés en relation avec le thème en question.

5.1.3 La traversée du Mékong

« La traversée du fleuve » : ces mots sont repris plusieurs fois au début du livre (voir A, p. 11, 14,16,17), comme une litanie qui souligne l'importance de ce motif. Ce fleuve, le Mékong, sera tout au long du roman associé à la rencontre et à la liaison de la jeune fille avec le Chinois. Nous verrons aussi que « la traversée » représente pour la jeune fille un passage symbolique de l'enfance dans sa famille à une vie nouvelle de jeune femme « à l'écart de cette famille pour la première fois et pour toujours » (A, p. 46) C'est un passage qui comporte une forte charge érotique, des connotations de liberté, de mort et de transgression dans ce monde colonial.

Le point de départ du voyage et de la traversée du fleuve est Sadec en Cochinchine, ce poste de brousse où la mère dirige une école de filles indigènes. C'est la fin des vacances scolaires et la jeune fille va retourner à sa pension et à son lycée à Saigon. Les signes de son appartenance à la couche pauvre des blancs de la colonie sont rendus de plusieurs façons, comme par son moyen de transport et par ses vêtements : bien qu'elle prenne le car pour indigènes, elle sera assise à la place réservée aux voyageurs blancs près du chauffeur. (A, p. 16) Les vêtements qu'elle porte paraissent être un assemblage ambigu de couleurs, de nippes et d'accessoires, usées, empruntées ou des soldes soldés achetés par la mère, avec des détails féminins et masculins. :

Je porte une robe de soie naturelle, elle est usée, presque transparente. [...] J'ai mis une ceinture de cuir à la taille, peut-être une ceinture de mes frères. [...] Ce jour-là je dois porter cette fameuse paire de talons hauts en lamé or. [...] Je porte ces lamés or pour aller au lycée. Je vais au lycée en chaussures du soir ornés de petits motifs en strass. [...] Ce ne sont pas les chaussures qui font ce qu'il y a d'insolite, d'inouï, ce jour-là, dans la tenue de la petite. Ce qu'il y a ce jour-là c'est que la petite porte sur la tête un chapeau d'homme aux bords plats, un feutre souple couleur bois de rose au large ruban noir. (A, p.18-19)

Cette citation montre que la tenue vestimentaire de la jeune fille se distingue de la « mode coloniale ». Et elle se trouve bien dans sa robe sans manches et très décolletée. Elle aime ses talons hauts, les premiers de sa vie : « [...] ils ont éclipsé toutes les chaussures qui les ont précédées, celles pour courir et jouer, plates, de toile blanche. » (A, p. 19) On peut ici

remarquer le passage à la troisième personne, « la petite », comme s'il y avait quelqu'un qui la regardait et s'étonnait de cette apparence vestimentaire ambiguë, et avant tout du chapeau d'homme : « Aucune femme, aucune jeune fille ne porte de feutre d'homme dans cette colonie à cette époque-là. Aucune femme indigène non plus. » (A, p. 20) Or, il y a quelqu'un qui l'aperçoit lors de la traversée du fleuve. Sur le bac se trouve une belle limousine noire avec un chauffeur en livrée de coton blanc : « Dans la limousine il y a un homme très élégant qui me regarde. Ce n'est pas un blanc. Il est vêtu à l'européenne, il porte le costume de tussor clair des banquiers der Saïgon. » (A, p. 25) C'est par ses vêtements que cet homme est introduit dans le texte, et c'est par son apparence vestimentaire que la jeune fille attire son attention, l'attention du Chinois de la Chine du Nord, l'amant du livre : « L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or. Il vient vers elle lentement. » (A, p. 42) On peut ici constater que ni la jeune fille ni le Chinois ne sont habillés de « l'uniforme colonial » des blancs de la colonie. On se souvient de cette tenue des blancs, décrite dans *Un barrage contre le Pacifique* : « Dès qu'ils arrivaient, ils apprenaient à se baigner tous les jours, comme on fait des petits enfants, et à s'habiller de l'uniforme colonial, du costume blanc, couleur d'immunité et d'innocence. [...] La distance augmentait autant, la différence première était multipliée, blanc sur blanc, entre eux et les autres, [...] (B, p. 167-168) La blancheur coloniale est donc un instrument qui marque la distance entre les coloniaux et les colonisés. On doit y ajouter un autre attribut des coloniaux, le casque colonial.¹ Les vêtements de la jeune fille et du Chinois marquent leur différence avec l'uniformisation coloniale. Le chapeau de la jeune fille étonne le Chinois qui, pourtant, avec un peu d'hésitation, lui en fait un compliment : « Il dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c'est ... original ... un chapeau d'homme, pourquoi pas ? elle est si jolie, elle peut tout se permettre. » (A, p. 43) La tenue de la jeune fille comporte des connotations érotiques, en même temps qu'elle est une marque de différence et de rupture des conventions de la colonie. Il est évident que le Chinois vêtu à l'européenne ne ressemble ni aux coloniaux ni aux indigènes : « Il est de cette minorité financière d'origine chinoise qui tient tout l'immobilier populaire de la colonie. Il est celui qui passait le Mékong ce jour-là en direction de Saïgon. » (A, p. 44)

Entre les deux, « [i]l y a cette différence de race, il n'est pas blanc, il doit la surmonter, c'est pourquoi il tremble. » (A, p. 43) Malgré cette peur, il invite la jeune fille à se faire

¹ Dans *L'Amant de la Chine du Nord* la mère porte le casque colonial lorsqu'elle va voir la directrice de la pension Lyautey. Voir p. 123.

conduire chez elle à Saigon dans la limousine. Elle accepte, et « [l]’enfant maintenant aura à faire avec cet homme-là, le premier, celui qui s’est présenté sur le bac. » (A, p. 46) Peu de temps après, la jeune fille se laisse emmener dans la limousine noire à Cholen où le Chinois dispose d’une garçonnière. Cette garçonnière sera le lieu de leur liaison intime et de leur jouissance, une liaison qui causera un scandale dans la colonie à tel point que la mère avertit sa fille : « [...] tu sais que c’est fini ? que tu ne pourras jamais plus te marier ici à la colonie ? » (A, p. 114)

Pour comprendre les proportions du « scandale », nous pouvons lire les réflexions de la protagoniste/narratrice sur la situation des femmes européennes dans la colonie :

Je regarde les femmes dans les rues de Saigon, dans les postes de brousse. Il y en a de très belles, de très blanches, elles prennent un soin extrême de leur beauté ici, surtout dans les postes de brousse. Elles ne font rien, elles se gardent seulement, elles se gardent pour l’Europe, les amants, les vacances en Italie, les longs congés de six mois tous les trois ans lorsqu’elles pourront enfin parler de ce qui se passe ici, de cette existence coloniale si particulière, du service de ces gens, de ces boys, si parfait, de la végétation, des bals, de ces villas blanches, grandes à s’y perdre, où sont logés les fonctionnaires dans les postes éloignés. Elles attendent. Elles s’habillent pour rien. Elles se regardent. Dans l’ombre de ces villas, elles se regardent pour plus tard, elles croient vivre un roman, [...] Certaines deviennent folles. Certaines sont plaquées pour une jeune domestique qui se tait. [...] Certaines se tuent. Ce manquement des femmes à elles-mêmes par elles-mêmes opéré m’apparaissait toujours comme une erreur. (A, p. 27-28)

Ces femmes blanches – leur blancheur est soulignée - appartiennent à la classe privilégiée des colonisateurs, elles ont des domestiques indigènes pour entretenir leurs grandes villas et leurs jardins. Pourtant, ce qui caractérise leur existence coloniale est l’oisiveté, l’ennui, la vanité, le qu’en-dira-t-on, les maîtresses de leurs maris, une façon de vivre dans un circuit fermé où elles sont surveillées par leurs égaux, une totale séparation avec la population colonisée (sauf d’avec les domestiques), une existence irréaliste qui ne prendra fin qu’avec le retour en France. Dans cette perspective féministe ce sont les femmes blanches et riches qui sont enfermées et opprimées dans les beaux quartiers de Saigon et des postes de brousse, tandis que les pauvres blancs et les indigènes en sont exclus. Selon Julia Waters, « [t]hose oppressed by this society are not the ‘natives’ or the poor whites who are kept out of the *haut quartier*, but the colonial women who are kept in ».¹ La situation décrite comme un univers de « roman » idyllique de ces femmes blanches privilégiées, est démentie par la mention de l’humiliation conjugale, de la folie ou même du suicide.

Les allusions que fait la protagoniste/narratrice quant au comportement envers elle de la part des hommes blancs de ces beaux quartiers ne manquent pas non plus d’ironie : « On regarde les blanches aux colonies, et les petites filles blanches de douze ans aussi. Depuis

¹ Julia Waters, *op. cit.*, p. 50.

trois ans les blancs aussi me regardent dans les rues et les amis de ma mère me demandent gentiment de venir goûter chez eux à l'heure où leurs femmes jouent au tennis au Club Sportif. » (A, p. 25-26)

Nous verrons que la jeune fille dans *L'Amant* exprimera à travers sa relation sexuelle et transgressive avec le Chinois son refus d'accepter « ce manquement des femmes à elles-mêmes par elles-mêmes » et leur isolation dans le circuit fermé de la société blanche de la colonie. Elle marque ainsi (comme déjà avec son habillement incongru sur le bac) une distance à sa mère qu'elle voit « [...] rangée comme une veuve, vêtue de grisaille comme une défroquée » (A, p. 33), une femme qui semble avoir internalisé les restrictions imposées aux femmes blanches de la colonie : « La mère n'a pas connu la jouissance ». (A, p. 50)

Dans *L'Amant*, la passion et la jouissance vécues par la jeune fille blanche dans sa relation avec le Chinois sont contrastées à l'enfermement et à la conduite demandée des femmes blanches du haut quartier des blancs de Saigon. La traversée du Mékong marque un premier pas pour la jeune fille vers « l'autre côté du fleuve », là où elle connaîtra le Cholen des Chinois, « [l']autre ville, celle qui n'était pas blanche » (B, p.190). Ce faubourg chinois est vécu par la jeune fille comme un lieu ouvert au monde, « une ville de plaisir qui bat son plein la nuit. » (A, p. 52)

5.1.4 Cholen de l'autre côté du fleuve

Cholen est, tout comme le Mékong, l'un de ces éléments intertextuels géographiques qui reviennent depuis *L'Empire Français* à travers le « Cycle indochinois » et qui sont accompagnés d'un texte à l'autre d'un changement de signification symbolique.

La description du Mékong au début de *L'Amant* nous laisse apercevoir ce qui va arriver à la jeune fille, une fois le fleuve traversé. Sur le bac, la jeune fille s'émerveille de la beauté et de la force du fleuve, une force mortelle et fatale : « Dans le courant terrible je regarde le dernier moment de ma vie. Le courant est si fort, il emporterait tout, aussi bien des pierres, une cathédrale, une ville. » (A, p. 18) Le courant en profondeur du fleuve ne fait pas de bruit, c'est comme « le sang dans le corps » (A, p. 30) C'est comme si la vision du fleuve annonce sa signification symbolique pour les deux amants : le courant qui va les emporter dans la force d'un désir jusque-là inconnu, mais sous le signe de la séparation par le départ de la jeune fille. On est ici loin du Mékong de *L'Empire Français* et d'*Un barrage contre le Pacifique*. On a vu que dans *L'Empire Français* les inondations annuelles du fleuve apportent des dépôts fertiles qui fixent une abondante végétation et augmentent chaque année le sol cultivable : le fleuve est vue comme une ressource économique pour la France colonisatrice.

Dans *Un barrage contre le Pacifique* c'est la force destructrice du fleuve dans le delta du Mékong qui est soulignée. Les inondations désastreuses de chaque année enlèvent et diminuent le sol cultivable et sont la cause de la misère de la famille au centre du livre. Comme on voit, le Mékong en tant qu'élément intertextuel donne lieu à de multiples associations thématiques : Un fleuve fécond, un fleuve destructeur et un fleuve associé au désir sexuel et même à la mort. On pourra se reporter à la thèse de doctorat de Matthias Aronsson pour une étude sur l'élément récurrent de l'eau, que ce soit la mer, le fleuve ou la pluie dans l'œuvre de Marguerite Duras.¹

Le bac pour traverser le Mékong et l'automobile pour aller à la garçonnière du Chinois à Cholen symbolisent la transgression géographique et sociale de la jeune fille. Le Cholen de *L'Amant* est situé « à l'opposé des boulevards qui relient la ville chinoise au centre de Saïgon, ces grandes voies à l'américaine sillonnées par les tramways, les pousse-pousse, les cars. » (A, p. 46-47) Cette expression « à l'opposé de » suggère la transition dans un monde nouveau et inconnu à la jeune fille. Dans *Un barrage contre le Pacifique* on ne traverse pas les lignes de tramways qui mènent à Cholen : « C'était encore à partir de ces trams bondés [...] qu'on pouvait avoir une idée de l'autre ville, celle qui n'était pas blanche. » (B, p. 170) Néanmoins, si Cholen demeure seulement « une idée » dans *Un barrage*, nous pouvons lire une description de cette cité dans la cité dans *L'Empire Français*, une description qui souligne l'aspect exotique et très différent de la ville blanche, propre et spacieuse du Saïgon des Européens :

Saïgon comprend également de populeux faubourgs indigènes et en particulier Cholon, véritable cité dans la cité que peuplent 150.000 Chinois. C'est là que se concentre la haute finance et le grand commerce chinois, qui détient toutes les minoteries et entrepôts de la Cochinchine. Cholon est célèbre par ses « immeubles-restaurants », création de la Chine moderne, ses magasins de soies et de jade, le tintamarre de ses rues et de ses fêtes nocturnes. Il est curieux de remarquer que Saïgon et Cholon, séparées par une courte avenue, coexistent sans s'influencer en rien, dans leur urbanisme et dans le mode de vie de leurs habitants. (EF, p. 114)

Cette citation montre d'une part l'importance des Chinois comme intermédiaires dans le capitalisme colonial et d'autre part le clivage social et culturel qui existe entre les Chinois de Cholen et les blancs de Saïgon. Nous verrons dans *L'Amant* que ce clivage « curieux » ne dépend pas uniquement d'un racisme de la part des blancs ; le père du Chinois ne manque pas de marquer son refus au désir de son fils de se marier avec la jeune fille blanche.

¹ La présence de l'eau dans l'œuvre de Marguerite Duras est le sujet d'une thèse de doctorat présentée par Matthias Aronsson, *La thématique de l'eau dans l'œuvre de Marguerite Duras*, Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborgs Universitet, 2008.

L'expression « à l'opposé de » s'adapte également à caractériser la relation passionnelle et interdite avec le Chinois et l'enchantement de la jeune fille en liberté dans ce Cholen si différent de tout ce qu'elle a connu jusque-là. Une petite phrase laisse entendre cette liberté voulue par elle quand elle consent à suivre l'homme chinois dans sa garçonnière : « Elle a échappé à la promenade obligatoire des jeunes filles du pensionnat. » (A, p. 47) L'initiation sexuelle est voulue par elle, elle en prend même l'initiative devant le Chinois qui tremble et on reconnaît sa peur comme une affirmation de cette conscience de la différence de race et d'âge lors de la rencontre avec « l'enfant blanche » (A, p. 45) sur le bac. La jeune fille est ouverte à tout ce qui se passe à l'extérieur de la garçonnière, aux bruits, au vacarme de la rue, aux odeurs qui arrivent dans la chambre, aux gens qui passent. La chambre et leur lit sont à peine séparés de la rue : « Le lit est séparé de la ville par ces persiennes à claire-voie, ce store de coton. Aucun matériau dur ne nous sépare des autres gens. Eux, ils ignorent notre existence. Nous, nous percevons quelque chose de la leur, le total de leurs voix, de leurs mouvements, [...] » (A, p. 53) Les amants sont loin de, et « à l'opposé » de l'enferment et la surveillance de la société coloniale des blancs. Même dans ces grands restaurants chinois à étages de Cholen, l'ouverture vers le dehors est apparent : « [les restaurants] occupent des immeubles entiers, ils sont grands comme des grands magasins, des casernes, ils sont ouverts sur la ville par des balcons, des terrasses. Le bruit qui vient de ces immeubles est inconcevable en Europe, [...] » (A, p. 60) Les amants préfèrent aller à l'étage le plus calme, celui qui est réservé aux Européens. En sortant du restaurant, la narratrice fait une remarque ambiguë et dérogatoire sur la multitude des gens qui passent : « [...] elle est galeuse comme les chiens abandonnés, elle est aveugle comme les mendiants, c'est une foule de la Chine [...] » (A, p. 59)

La jeune fille demande au Chinois d'inviter sa mère et ses frères à prendre des repas avec eux dans les grands restaurants chinois. Tout le racisme des coloniaux blancs se lit dans le comportement des frères envers le Chinois : « Mes frères dévorent et ne lui adressent jamais la parole. Ils ne le regardent pas non plus. [...] On ne dit jamais merci pour le bon dîner. [...] Cela, parce que c'est un Chinois, que ce n'est pas un blanc. » (A, p. 64-65) Et la jeune fille ne sait pas résister à l'influence maléfique et raciste du frère aîné : « En présence de mon frère aîné il cesse d'être mon amant. [...] Mon amant est nié dans justement son corps faible, dans cette faiblesse qui me transporte de jouissance. » (A, pp. 66-67)

Les amants continuent à se rencontrer. Pour la jeune fille, c'est le déshonneur. La société blanche réagit, les parents des lycéennes blanches de son lycée réagissent, même le père du Chinois réagit. Les rumeurs hypocrites et allusives courent :

Rien que cette tenue dirait le déshonneur. La mère n'a aucun sens de rien, ni celui de la façon d'élever une petite fille. La pauvre enfant. [...] On dit que c'est un Chinois, le fils du milliardaire, la villa du Mékong, en céramiques bleues. Même lui, au lieu d'en être honoré, il n'en veut pas pour son fils. Famille de voyous blancs. [...] Chaque soir cette petite vicieuse va se faire caresser le corps par un sale Chinois millionnaire. (A, pp. 108-110)

Au lycée on interdit aux jeunes filles de parler à la fille de l'institutrice de Sadec. La famille en France ne veut pas d'elle à cause de sa conduite scandaleuse. Le père du Chinois dit qu'il préfère voir son fils mort plutôt que d'accepter un mariage avec la jeune fille blanche qui, elle, se déclare être de l'avis du père. (A, p. 103) Le départ de la jeune fille pour la France mettra une fin définitive à la liaison. Le jour du départ, la grande automobile noire du Chinois est stationnée dans le port, avec à l'avant, le chauffeur en blanc : « C'était lui à l'arrière, cette forme à peine visible, qui ne faisait aucun mouvement, terrassée. » (A, p. 136)

Les paquebots qui assuraient le transport entre la métropole et la colonie étaient un élément familial et important dans l'existence des coloniaux. En 1984, c'est avec une certaine nostalgie que l'écrivain décrit les voyages à bord de ces énormes bateaux, des voyages qui duraient vingt-quatre jours : « Les paquebots des lignes étaient déjà des villes avec des rues, des bars, des cafés, des bibliothèques, des salons, des rencontres, des amants, des mariages, des morts. » Et l'escale de huit jours à Saïgon signifiait une rupture dans la routine coloniale : « Du moment que les bateaux étaient à quai, la France était là. On pouvait aller dîner en France, y danser, [...] ». (A, pp. 131-132)

Dans *L'Amant* c'est la jeune fille qui part et son amant qui reste. La tradition qui suppose que c'est l'homme qui part et la femme qui reste est donc renversée dans le roman :

La séparation d'avec la terre s'était toujours faite dans la douleur et le même désespoir, mais ça n'avait jamais empêché les hommes de partir, les juifs, les hommes de la pensée et les purs voyageurs du seul voyage sur la mer, et ça n'avait jamais empêché non plus les femmes de les laisser aller, elles qui ne partaient jamais, qui restaient garder le lieu natal, la race, les biens, la raison d'être du retour. (A, p. 131)

Le Chinois est donc celui qui reste. C'est lui qui perpétuera la race et prendra soin de l'immense fortune investie dans les compartiments de Cholen et héritée de son père. Ce père lui a ordonné de se marier avec une très jeune fille chinoise du Nord, riche, désignée par les deux familles depuis dix ans. Son devoir est de « faire ce que les familles, le Ciel et les ancêtres du Nord attendaient de lui, à savoir l'héritier du nom. » (A, p.141)

Suzanne Chester voit dans ce départ un exemple de renversement des rôles traditionnels entre les sexes, un renversement qui, selon elle, montre la complexité des relations entre hommes et femmes dans un contexte colonial, « that sexual difference functions in a

particular way in a colonial situation. »¹ Suzanne Chester maintient dans son article que les facteurs de classe et de sexe compliquent l'opposition bipolaire entre colonisateurs et colonisés souvent supposée dans le discours colonial. Selon la perspective de Chester, on trouve dans *L'Amant* des traces d'un discours colonial ambigu.

5.1.5 La liaison interracial : un discours colonial ambigu

Beaucoup de critiques inspirées par des théories psychanalytiques voient le « Cycle indochinois », et en particulier *Un barrage contre le Pacifique* et *L'Amant*, « comme l'histoire d'une jeune fille qui se libère du joug familial et devient écrivain. »² Sans aucun doute, le désir de la jeune fille de se libérer de sa mère et de son frère est un thème important dans le cycle. La liaison de la petite blanche avec le Chinois peut certainement être lue dans une telle perspective.³ Or, comme j'ai choisi dans ce mémoire d'étudier l'aspect colonial/postcolonial du cycle, il me semble intéressant de poursuivre l'assertion de Suzanne Chester que la description de l'épisode de la liaison interracial contient des tropes colonialistes et des traces du discours « orientaliste » décrit par Edward Saïd (voir pp. 21-22). Selon Chester, l'amant chinois est placé dans une position subordonnée à la jeune fille blanche : « In *The Lover*, the narrative strategies that effect the subordination of the cultural Other belong to what Edward Saïd terms the discourse of "Orientalism". »⁴ Les trois stratégies typiques du discours orientaliste qui sont citées par Chester sont : l'érotisation de l'exotique, la féminisation de l'autre et la représentation de l'Orient comme une essence ontologique constante et interchangeable.

Entre les deux amants des structures de domination entrent en jeu, des structures autres que celles qui proviennent uniquement de la division entre colonisés et colonisateurs. Dans *Un barrage contre le Pacifique*, Mr. Jo, un blanc, est une première version de l'homme riche. Dans *L'Amant*, c'est un Chinois, un homme de l'Asie, qui est l'homme riche dans une belle limousine, donc d'une autre « race » que la jeune fille. Mais il n'est pas un Vietnamien, il n'est pas un « vrai » indigène colonisé, il est le fils d'un milliardaire, il appartient à cette minorité chinoise de la haute finance, intermédiaires entre les Français et les indigènes : « Ils ne sont pas colonisés les Chinois, [...] » dit la jeune fille dans *L'Amant de la Chine du Nord* (ACN, p. 119) Il est exotique, il est « cet homme de peine qui me fait la jouissance si

¹ Suzanne Chester, *op. cit.*, p. 441.

² Voir Eva Ahlstedt, *op. cit.*, 2003, p. 150-151.

³ « Je veux écrire. Déjà je l'ai dit à ma mère : ce que je veux, c'est ça, écrire » La mère est contre ce projet. (A, p. 29)

⁴ Suzanne Chester, *op. cit.*, p. 446.

abstraite, si dure, cet homme obscur de Cholen, de la Chine. » (A, p. 92) L'érotique et l'exotique sont donc intimement liés dans leur relation.

Mr. Jo d'*Un barrage contre le Pacifique* est dépeint comme laid, sa « figure n'était pas belle. » (B, p. 42) Par contre, la beauté du corps et « l'élégance cardinale » du Chinois, émerveillent la jeune fille. (A, p. 55). Mais la féminisation du Chinois par la description de son corps est apparente: « La peau est d'une somptueuse douceur. Le corps. Le corps est maigre, sans force, sans muscles, [...] il est imberbe, sans virilité autre que celle du sexe, il est très faible. Il paraît être à la merci d'une insulte, souffrant » (A, p. 49) Dans la scène du départ du paquebot pour la France, on a vu que c'est lui qui assume le rôle de celui qui reste, un rôle qui est traditionnellement attribué à la femme. Pendant les grands repas dans les restaurants, payés par le Chinois, les frères manifestent leur mépris du manque de masculinité du Chinois : « Mon amant est nié dans justement son corps faible, dans cette faiblesse qui fait ma jouissance. » (A, p. 67) On peut aussi remarquer que le Chinois ne saurait en aucun cas désobéir à son père : « L'homme de Cholen sait que la décision de son père et celle de l'enfant sont les mêmes et qu'elles sont sans appel. » (A, p. 119)

La troisième stratégie mentionnée par Suzanne Chester est celle de l'Orient éternel et inchangeant. L'Orient et la Chine sont représentés par cet homme sans histoire, sans nom, il est l'amant, le Chinois, l'homme de Cholen. Tout ce que l'on sait de sa vie d'avant la rencontre avec la jeune fille, c'est son séjour en France (comme en faisait les fils des familles riches chinoises) où il a fait la connaissance de la Coupole, de la Rotonde, des boîtes de nuits et d'où il a ramené ses beaux vêtements européens. La vie de la narratrice paraît avoir été comblée d'événements lorsqu'elle « [d]es années après la guerre, après les mariages, les enfants, les divorces, les livres, [...] » (A, p. 141) reçoit un coup de téléphone du Chinois : « Il était intimidé, il avait peur comme avant. [...] Et avec le tremblement, tout à coup, elle avait retrouvé l'accent de la Chine. » (A, p. 142) Rien n'a changé, à part qu'il lui jure avec sentimentalité qu'il l'aimait encore et confirme par là le lieu commun de l'Orient éternel et sans évolution.

D'autres variables entrent également en jeu entre les amants qui rendent la dichotomie colonisateurs-colonisés insuffisante pour décrire cette liaison inacceptable pour la société coloniale blanche et pour la famille du Chinois. La jeune fille paraît déterminée à transgresser les convenances des colons blancs, ce qu'elle fait par sa tenue vestimentaire, «cette tenue d'enfant prostituée » (A, p. 33), par son comportement à la pension qu'elle habite comme un hôtel (A, p. 88), par sa relation avec un homme d'une autre race et bien plus âgé qu'elle et en fréquentant le quartier mal famé de Cholen où les blancs ne mettent pas leurs pieds. La

pauvreté de la famille, pourtant blanche, fait que la mère tolère la liaison parce qu'à ses yeux il serait impossible pour la jeune fille d'aimer un Chinois et que c'est à cause de l'argent qu'il reporte qu'elle le voit : « [...] il est posé en principe que je ne l'aime pas, que je suis avec lui pour l'argent, que je ne peux pas l'aimer, que c'est impossible, [...] Cela, parce que c'est un Chinois, que ce n'est pas un blanc. » (A, p. 65)

Le père du Chinois n'accepte pas un mariage entre son fils et une femme blanche. Si le Chinois est une victime des préjugés de la société blanche, le racisme du père chinois est retourné vers la famille blanche.

Le discours colonial dans *L'Amant* contient des ambiguïtés, la description de l'existence des femmes blanches est bel et bien une dénonciation satirique des conventions sociales et des divisions raciales et économiques dans la colonie. Par contre, les trois topoï de l'érotisation de l'exotique, de la féminisation et de la description d'une Chine éternelle et inchangeante contribuent à représenter l'amant chinois dans une position subordonnée par rapport à la jeune fille et, par conséquent, une relation non égalitaire entre les deux amants.

En 1991, sept ans après la parution de *L'Amant*, Marguerite Duras retourne en Indochine dans son livre *L'Amant de la Chine du Nord*. Nous y voyons apparaître « un homme un peu différent de celui du livre : il est un peu plus robuste que lui, il a moins peur que lui, plus d'audace. » (ACN, p. 36) Le livre cité est *L'Amant*, l'amant est le même et en même temps différent. La partie qui suit sera consacrée à *L'Amant de la Chine du Nord* et des préoccupations nouvelles qui sont actualisées par ce texte.

5.2 *L'Amant de la Chine du Nord* - migration et discours colonial

5.2.1 Un livre et un scénario de film non réalisé

L'Amant de la Chine du Nord est présenté par la narratrice comme à la fois un livre et comme un film : « C'est un livre. C'est un film. » (ACN, p. 17) Le scénario proposé par Jean-Claude Annaud pour un film tiré de *L'Amant* a profondément déplu à Marguerite Duras. En échange d'une grosse somme d'argent elle laisse tous les droits de la réalisation à Jean-Claude Annaud et se met à écrire « un contre-scénario »¹ d'un film à son goût, mais qui ne sera jamais réalisé. Le scénario deviendra *L'Amant de la Chine du Nord*.

Le texte fait penser à des plans de film avec des instructions à l'usage d'un metteur en scène, telles que « en cas de cinéma », « en cas de film », « dans le cas de film tiré de ce livre ». (ACN, pp. 28, 73, 84, 97, 172) Les pages 17 à 22 donnent une impression filmée de

¹ Laure Adler, *op. cit.*, pp. 559-569.

scènes d'introduction, avec des phrases courtes qui commencent par « C'est ... », telle que « C'est un poste de brousse au sud de l'Indochine française. C'est en 1930. » (ACN, p. 17-18) ou avec la mention d'une caméra : « La jeune fille, dans le film, dans ce livre ici, on l'appellera l'Enfant. [...] L'enfant sort de l'image. Elle quitte le champ de la caméra et celui de la fête. » (ACN, p. 21)

Le cadre est encore l'Indochine du début des années 1930 avec les mêmes lieux d'action que dans *L'Amant*, à savoir la maison de fonction de la mère située dans ce poste de brousse dans la Cochinchine, le Mékong, Cholen, Saigon, la pension et le lycée, la limousine noire, la garçonnière, les restaurants, le dancing, le port. Les personnages de *L'Amant* reviennent : la jeune fille, la mère et les deux frères, l'amant, le chauffeur de l'amant et un nouveau personnage, Thanh, auquel le livre est dédié.

Eva Ahlstedt remarque que l'écrivain semble vouloir insister sur la non-identité entre le personnage principal, la jeune fille, et la narratrice.¹ Le récit est raconté à la troisième personne par une voix anonyme, mais il ne faut pas confondre cette voix avec la jeune fille : « Devant nous quelqu'un marche. Ce n'est pas celle qui parle. » (ACN, p. 18) Dans un avant-propos, imprimé en italiques, et signé « Marguerite Duras », l'écrivain se sert du mot « roman » pour caractériser son livre :

*J'ai appris qu'il était mort depuis des années. [...]
J'ai abandonné le travail que j'étais en train de faire. J'ai écrit l'histoire de l'amant de la Chine du Nord et de l'enfant : elle n'était pas encore là dans L'Amant, le temps manquait autour d'eux. J'ai écrit ce livre dans le bonheur fou de l'écrire. Je suis restée un an dans ce roman, enfermée dans cette année-là de l'amour entre le Chinois et l'enfant. [...] Pendant un an j'ai retrouvé l'âge de la traversée du Mékong dans le bac du Vinh-Long. [...] Je suis redevenue un écrivain de romans. (ACN, p. 11-12)*

Bien qu'elle insiste sur le caractère fictif et romanesque du livre, la mention de la mémoire retrouvée de la traversée du Mékong paraît se référer à une expérience vécue par Marguerite Duras, un souvenir retrouvé par l'écriture. « D'avoir écrit ça, elle se souvient aussi, [...] », dit-elle dans le livre. (ACN, p. 81) Même si *L'Amant de la Chine du Nord* réécrit l'histoire de *L'Amant*, l'ajout « de la Chine du Nord » et la dédicace « à Thanh » annoncent les préoccupations nouvelles du roman et reflètent le contexte différent dans lequel il a été écrit.

Un thème dominant dans le débat politique en France dans les années 1980 et 1990 a été celui de l'immigration et d'une population de plus en plus multiculturelle. Les thèmes d'intégration, d'ethnicité, d'identité, d'appartenance et de respect des différences ont été (et continuent à l'être) au premier plan dans une France postcoloniale qui se veut gardienne de valeurs républicaines et universelles. La seconde génération d'immigrants réclament en vain

¹ Eva Ahlstedt, *op.cit.*, 2003, p. 47.

le respect de leur double identité, celle de leur origine ethnique et celle de la nationalité française. Pour beaucoup de Français ils restent « des indigènes ».

Dans ma lecture de *L'Amant de la Chine du Nord* j'étudierai comment ces préoccupations de migration et d'identité sont actualisées dans le livre. Quelle est la représentation de la population multiethnique de l'Indochine, appelée dans *L'Empire Français* « carrefour des peuples » (EF, p. 103) ? La relation entre l'homme chinois et la jeune fille est au centre du livre. Quelle est l'importance pour leur relation d'une plus grande insistance sur l'origine de l'amant et sur la double appartenance culturelle de la jeune fille ? Ma lecture va aussi porter sur le remaniement d'éléments intertextuels qui reviennent dans ce dernier livre du « Cycle indochinois ».

5.2.2 L'Indochine, un carrefour des peuples

La perspective intertextuelle du roman est affirmée par l'écrivain :

C'est le bac sur le Mékong. Le bac des livres.

Du fleuve.

Dans le bac il y a le car pour indigènes, les longues Léon Bollée noires, les amants de la Chine du Nord qui regardent. Elle, l'enfant, est fardée, habillée comme la jeune fille des livres : [...] (ACN, p. 35)

Or, la narratrice nous prévient d'emblée qu'il y a des différences par rapport aux livres précédents : il est précisé que l'amant vient de la Mandchourie, une province de la Chine du Nord : « De la limousine est sorti un autre homme que celui du livre, un autre Chinois de la Mandchourie. » (ACN, p. 35-36) Les racines françaises peu appréciées par la jeune fille née en Indochine sont soulignées et commentées: « [...] pauvre, fille de pauvres, ancêtres pauvres, fermiers, cordonniers, première en français partout et détestant la France, inconsolable du pays natal et d'enfance, crachant la viande rouge des steaks occidentaux, [...] » (ACN, p. 36) Cette insistance sur l'origine ethnique et sur l'identité des deux amants est une indication de l'intérêt porté à des éléments tels que la migration, l'appartenance, les voyages et les départs dans le livre.

Dans *L'Amant de la Chine du Nord* presque tous les personnages principaux sont des immigrants ou des enfants d'immigrants en Indochine. La famille centrale est une famille de colons venant du nord de la France tandis que la famille de l'amant est venue du nord de la Chine à la suite de troubles politiques. Thanh, le nouveau personnage du cycle, est un enfant adopté par la mère et dont l'origine est une famille pauvre du Siam, ce pays au nord-ouest de l'Indochine. La France, la Chine et le Siam : cette image de l'Indochine multiethnique et multiculturelle reprend intertextuellement la présentation de l'Indochine dans *L'Empire*

Français : l'Indochine est « le lieu de ralliement de tous les peuples de l'Asie, en quête d'aventures, de terres vacantes ou de gloire, de toutes les races en fuite devant l'opresseur et avides d'indépendance. » (*EF*, p. 103) Mais l'Indochine de *L'Empire Français* est un lieu de passage, des peuples viennent et partent : « De siècle en siècle, de véritables marées humaines se déversent en Indochine, s'y installent, prospèrent et se retirent ensuite, chassées par de nouveaux venus. » (*EF*, p. 103) L'Indochine est, dans cette image du colonisateur français, un carrefour de peuples sans identité propre, elle n'est « qu'un mélange de races et de civilisations » (*EF*, p. 103)

Dans *L'Amant de la Chine du Nord*, le thème de l'Indochine en tant qu'un lieu multiethnique et de transition est ancré dans le fait qu'elle est une colonie. Les Français, colons ou fonctionnaires, s'installent en Indochine et retournent ou sont rapatriés en France à la fin d'une période de fonction ou pour prendre leur retraite en France. Quant à la famille de la jeune fille du « Cycle indochinois », on peut même parler d'un nomadisme à l'intérieur de la colonie : la mère occupe des postes d'institutrice à Phnom Penh, à Hanoi, à Sadec, à Vinh-Long et elle achète une concession située dans la plaine du Cambodge près de la frontière avec le Siam. Le livre se termine par le départ de la mère, la jeune fille et son frère cadet vers la France. À la suite de la demande de la mère à la Direction du rapatriement, le frère aîné a été rapatrié de force quelque temps avant le reste de la famille, pour mettre fin à ses brutalités envers le frère cadet et pour arrêter ses vols à la fumerie d'opium. (*ACN*, p. 26) L'histoire de la famille est une histoire de colons pauvres blancs, mais qui, pourtant, dans le contexte colonial appartient à la classe dominante des colonisateurs.

Le Chinois raconte avec vivacité l'histoire de sa famille à la jeune fille dans l'un des nombreux dialogues entre les deux dans le livre ¹ : « On est parti de la Mandchourie quand Sun Yat-sen a décrété la République chinoise. On a vendu toutes les terres et tous les bijoux de ma mère. On est parti au Sud. Je me souviens, j'avais cinq ans. » (*ACN*, p. 90) Les événements de l'histoire de la Chine sont relatés avec des dates et des noms et se terminent par le constat : « [...] depuis des siècles tous les rois de la Chine étaient des Mandchous. » (*ACN*, p. 93) Des Mandchous comme l'amant chinois lui-même. L'émotion fait qu'il mêle la langue française avec un accent chinois : « J'oublie le français quand je parle de la Chine, je veux aller vite, j'ai peur d'ennuyer ! » (*ACN*, p. 93) Le père de l'amant s'est enrichi dans la colonie par la construction de compartiments pour les indigènes, à loyer peu cher, mais resserrés et malsains : « ça rappelle les cases de l'Afrique, les paillotes des villages. » (*ACN*,

¹ Selon Eva Ahlstedt, les dialogues sous forme directe occupent 37% du texte total. *Op.cit.*, 2003, p. 47-48.

p. 91) Le Chinois est fiancé depuis l'âge de dix-sept ans à une jeune fille chinoise, elle aussi de la Mandchourie et d'une famille riche. Mais le Chinois ne quittera jamais l'Indochine et Sadec : « Je resterai toute ma vie à cet endroit : Sadec. Même si je fais des voyages, je reviendrai toujours ici. Parce que la fortune elle est ici. » (ACN, p. 107)

Le thème de migration est exprimé dans *L'Amant de la Chine du Nord* à travers ces deux familles. La mère qui a couru « les mers pour voir ailleurs comment c'était la vie » (ACN, p. 233) retourne avec sa famille en France sur un paquebot de ligne, toute épuisée et dans « ce sommeil d'immigrée à la recherche d'une terre d'asile. » (ACN, p. 232) Le Chinois et sa famille qui sont venus chercher asile en Indochine en « fuite devant l'opresseur », restent. Selon Julia Waters, le départ de la famille française présage et symbolise la fin du régime colonial de la France en Indochine pour laisser la place aux Chinois.¹

Le jeune Thanh est l'enfant du Siam trouvé et adopté par la mère. Il devient le domestique à tout faire de la famille, leur chauffeur et leur conseiller. Il est l'ami proche et le confident de la jeune fille. Il est l'intermédiaire entre la famille et le père du Chinois dans le transfert des sommes d'argent données à la mère pour payer les dettes et les dépenses du rapatriement de son fils. Sa position dans la famille prouve aussi qu'il est considéré comme leur égal. Quand la jeune fille lui demande pourquoi il parle si ouvertement de tout avec le Chinois, il répond : « Pour pouvoir le revoir quand tu sera partie. Qu'on devienne amis. Pour parler de toi, de Paulo, de notre mère – il sourit - pour pleurer ensemble sur l'amour de toi. » (ACN, p.216) Pourtant, lui aussi rêve de partir. En recevant une somme d'argent du Chinois, il dit qu'il la gardera pour plus tard « pour repartir au Siam. » (ACN, p. 171) Une réplique laisse entendre un intérêt politique de sa part. Il donne comme raison pour ne pas vouloir faire l'amour avec la jeune fille « qu'il a en lui la peur de tuer les hommes et femmes à peau blanche, qu'il doit faire attention à lui. » (ACN, p. 184) Au sujet de l'avenir de Thanh, la jeune fille dit : « Il n'y a que Thanh qui le saura. Il ne sait pas encore qu'il le sait, il sait pas encore le dire, mais un jour il saura le dire et le penser. De ça l'enfant est sûre. » (ACN, p. 104) Peut-être sera-t-il un jour parmi ceux qui se révolteront contre le pouvoir colonial ? La jeune fille ne saura jamais ce qu'il est devenu. Le Chinois n'a jamais eu de nouvelles de Thanh, mais il pense que « Thanh avait voulu retrouver sa famille dans la forêt du Siam et qu'il avait du se perdre et mourir là, dans cette forêt. » (ACN, p. 242) Thanh est le premier personnage indigène du cycle qui soit décrit avec des traits individualisés et moins stéréotypés que d'autres personnages indigènes du cycle. La dédicace « à Thanh » est une indication de

¹ Julia Waters, *op.cit.*, p. 73.

la signification émotionnelle et politique de ce personnage pour Marguerite Duras. Cette signification est aussi apparente dès l'avant-propos : « Cette fois-ci au cours du récit est apparu tout à coup, dans la lumière éblouissante, le visage de Thanh – [...] » (ACN, p. 12)

L'évocation dans *L'Empire Français* des « marées humaines » qui arrivent et partent est personnalisée par l'histoire de la famille française, du Chinois et de Thanh. Par contre, les indigènes dans ce carrefour de peuples qu'est l'Indochine continuent à être considérés comme une multitude sans face dans *L'Amant de la Chine du Nord*. Cholen, le faubourg chinois, revient comme élément descriptif dans ce livre et la description de ses habitants exemplifie cette impression de *marées humaines*.

La représentation de Cholen dans *L'Amant de la Chine du Nord* reprend quelques caractéristiques de la description de Cholen dans *L'Amant* et dans *L'Empire Français* tels que le bruit et la vitalité d'une ville qui bat son plein la nuit : « [...] le tintamarre de ses rues et de ses fêtes nocturnes. » (EF, p. 114) Cependant, Cholen devient dans *L'Amant de la Chine du Nord* un lieu de rencontre multiethnique, très peuplé, et par conséquent très différent de Saigon, la ville européenne des Blancs fermée sur elle-même, avec ses grandes avenues et ses trottoirs immenses et propres. Par contre, Cholen est décrit comme un vrai carrefour des peuples, multiculturel, bruyant et vibrant de musique de tous les coins du monde, comme la musique américaine, le ragtime de Duke Ellington et la valse européenne jouée au piano par le métis qui habite à côté de la garçonnière:

La ville chinoise arrive vers eux dans le vacarme des vieux tramways, dans le bruit des vieilles guerres, des vieilles armées harassées, les tramways roulent sans cesser de sonner. Ça fait un bruit de crécelle, à fuir. Accrochés aux trams, il y a des grappes d'enfants de Cholen. Sur les toits il y a des femmes avec des bébés ravis, sur les marchepieds, les chaînes de protection des portes, il y a des paniers d'osier pleins de volailles, de fruits. Les trams n'ont plus forme de trams, ils sont bouffis, bosselés jusqu'à ressembler à rien de connu. (ACN, p. 71)

On apprend que même les trains sont venus de l'Amérique ainsi que la musique: « Puis soudain ceux [les bruits] de cette musique américaine mêlée aux mugissements affolants des trains du Nouveau-Mexique, à ceux de cette valse désespérée, [...] » (ACN, p. 82) La mention des « vieilles guerres et des vieilles armées harassées » est surprenante. En effet, l'allusion discrète qui en est faite ici est une des rares évocations de l'histoire sanglante des conquêtes coloniales dans les textes de Marguerite Duras. La description enthousiaste de Cholen, avec une référence à sa diversité pittoresque et inconnue, est teintée par le souvenir de l'aventure amoureuse qui s'y est jouée entre les deux amants, et c'est ce souvenir que le livre, écrit dans « un bonheur fou », (ACN, p.11) veut retracer. Mais le fait de comparer les

bruits de Cholen à ces vieilles guerres n'est pas sans importance politique et invite à s'interroger sur le discours colonial de *l'Amant de la Chine du Nord*.

5.2.3 Le discours colonial dans *L'Amant de la Chine du Nord*

En employant le terme « discours colonial » je désire souligner que j'entends étudier le discours qui concerne les relations et les tensions entre les colonisateurs et les colonisés dans le texte. La rencontre interracial entre la jeune fille française et son amant chinois sera focalisée.

Comme on vient de le voir ci-dessus, tous les personnages principaux du livre sont des immigrants ou des expatriés en Indochine, et tous, sauf le Chinois, se prêtent à partir de la colonie. Tous, comme aussi le Chinois, éprouvent un sentiment d'aliénation dans cette société où les facteurs de classe, de sexe et d'ethnicité compliquent et brouillent la division fondamentale entre colonisateurs et colonisés.

Si *Un barrage contre le Pacifique* contient un discours anticolonialiste apparent dans l'accusation véhémente de corruption et d'injustice que la mère adresse à l'Administration coloniale, ce discours est atténué dans *L'Amant*, mais demeure à l'arrière-plan à travers le texte. Dans *L'Amant de la Chine du Nord*, la jeune fille exprime son envie d'écrire un livre sur l'injustice faite à la mère par « la crapulerie de cette engeance blanche de la colonie » dans l'espoir « qu'il en restera encore en vie qui liront ce livre-là et qu'ils mourront de le lire. » (ACN, p. 102) Ce livre sera *Un barrage contre le Pacifique*.

Nous avons vu au chapitre 4, que Suzanne Chester a relevé des stratégies discursives orientalistes qui représentent l'amant chinois dans une position subordonnée à la jeune fille. Dans *L'Amant de la Chine du Nord* leur relation semble plus égalitaire. En effet, il est rendu plus proche d'un soi-disant idéal de masculinité occidentale:

De la limousine noire sort un autre homme que celui du livre, un autre Chinois de la Mandchourie. Il est un peu différent de celui du livre : il est un peu plus robuste que lui, il a moins peur que lui, plus d'audace. Il a plus de beauté, plus de santé. Il est plus pour « le cinéma » que celui du livre. Et aussi il a moins de timidité que lui face à l'enfant. (ACN, p. 35-36)

Dans ce roman l'amant ne se laisse pas intimider par le frère aîné raciste qui menace de le battre. Au contraire, c'est le Chinois qui menace le frère en disant, ou plutôt en lui mentant, qu'il fait du kung-fu, ce sport de combat chinois. (ACN, p. 165) Dans la garçonnière il joue avec la jeune fille comme avec une enfant. Comme dans un film, on les voit et on les reconnaît par « la petite taille de l'enfant allongée contre celle, longue, du Chinois du Nord. » (ACN, p. 195) Son attitude envers la famille de la jeune fille devient celle d'un père : « Ce

sont des enfants... Même le frère aîné. » (ACN, p. 162) La jeune fille aime écouter le Chinois parler de sa Chine lointaine dans « cette autre langue française parlée par la Chine. » (ACN, p. 92) La féminisation et la subordination de l'amant du discours colonial relevé par Suzanne Chester semblent avoir disparu pour laisser la place à une relation plus égalitaire. Pourtant, malgré ses séjours en France, ses vêtements et son parfum européens l'amant de la Chine du Nord reste « un Chinois » par sa langue et par ses mœurs chinoises. Dans des moments de grande émotion, « il avait parlé et parlé en chinois » (ACN, p. 140) Il sera incapable d'aller contre le mariage arrangé par son père. Et il explique à la jeune fille : « Tu le sais, ça se passe comme ça s'est passé il y a dix mille ans en Chine. » (ACN, p. 200) Il est l'homme de la Mandchourie lointaine qui « a la peau blanche des Chinois du Nord » (ACN, p. 36) et qui, malgré sa vie privilégiée en Indochine, ressent l'aliénation par rapport à son milieu : « Je peux pas parler de la Mandchourie dans ce pays parce que ici les Chinois de l'Indochine ils viennent tous du Yunan » (ACN, p. 93)

La position sociale de la jeune fille est ambiguë, elle est blanche, elle appartient à la classe des colonisateurs, mais la misère et la position d'institutrice d'enfants indigènes de sa mère la rangent aussi du côté des opprimés sans statut dans la colonie. Le discours tenu par l'écrivain est aussi ambivalent, la jeune fille est en même temps innocente et victime dans le contexte colonial. Dans *L'Amant de la Chine du Nord* sa double identité est sans cesse soulignée : elle est née en Indochine, mais de nationalité française. Elle parle le vietnamien avec les boys de la pension et le chinois des restaurants chinois. Pour le Chinois, elle est « cette enfant blanche de l'Asie. Sa sœur de sang. » (ACN, p. 84) Ses sentiments pour la France sont complexes : « [...] première en français tout le temps partout et détestant la France, [...] » (ACN, p. 36) Elle va dans un lycée français et elle est l'une des deux pensionnaires de race blanche à habiter un pensionnat pour jeunes filles métisses abandonnées par leur père de race blanche. (ACN, p. 180) Là, les deux jeunes filles blanches jouissent du privilège d'être dispensée de la promenade réglementaire, parce que blanches. Les mères d'élèves du lycée ont interdit à leurs filles toute fréquentation avec la jeune fille à cause de son amant chinois. Elle est mise en quarantaine « par le réseau policier des mères d'élèves » (ACN, p. 115). La double identité de la jeune fille et sa relation interracial accentuent son aliénation de son milieu et la rapprochent de l'amant. Mais les amants reconnaissent qu'ils demeurent des inconnus l'un à l'autre. Le Chinois de l'Orient et la jeune fille de l'Occident avouent que leur identités culturelles les séparent : « On ne peut pas comprendre du tout, nous autres ...tu le sais. ça... », dit la jeune fille au sujet des mœurs intransigeantes et séculaires de la Chine. Et le Chinois répond : « Oui, nous on peut comprendre. Alors on ne peut pas vous comprendre

en même temps quand vous dites que vous ne comprenez pas. » (ACN, p. 218) On distingue dans ces propos pessimistes des traces d'un discours colonial qui représente l'Orient comme une essence éternelle et inchangeante.

Si ce sentiment d'aliénation imprègne les personnages principaux de *L'Amant de la Chine du Nord*, c'est pourtant la figure emblématique de la mendiante errante qui est l'incarnation de l'étrangeté et de la misère des peuples de l'Asie :

C'est la mendiante du Gange qui traverse le poste comme chaque nuit. Pour toujours essayer d'atteindre la mer, la route de Chittagong, celle des enfants morts, des mendiants de l'Asie qui, depuis mille ans, tentent de retrouver le chemin vers les eaux poissonneuses de la Sonde. (ACN, p. 22)

La mendiante revient dans tous les trois textes du « Cycle indochinois ». On la retrouve aussi dans d'autres textes de Marguerite Duras, et plus particulièrement dans *Le Vice-Consul*.¹

Certes, ce personnage récurrent a une position périphérique dans *L'Amant de la Chine du Nord* par rapport à sa place centrale dans *Le Vice-Consul* dont le cadre est la ville de Calcutta et le fleuve du Gange en Inde. Néanmoins, c'est cette mendiante et d'autres mendiants qui font si peur à la jeune fille qu'elle refuse d'aller en voyage à Long-Hai avec le Chinois : Là, dit-elle au Chinois, « [...] il n'y a que des fous, des mendiants, ils vont mendier dans les bonzeries... » (ACN, p. 110) Et les femmes mendiantes, dit-elle, « n'ont plus aucune raison, toutes folles à force d'avoir peur, à force de leurs enfants morts de faim, du soleil, de la forêt, de nuages de moustiques, des chiens enragés, et puis des tigres. » (ACN, p. 111) C'est l'image d'une nature impitoyable et écrasante (également un topos du discours orientaliste) que l'écrivain nous présente et que les hommes doivent endurer, tel un enfer où la folie et la mort menacent l'homme, « l'enfer de la chaleur immobile, monumentale. » (ACN, p. 49)

Comme l'histoire de la mendiante est à peine esquissée dans *L'Amant de la Chine du Nord*, je citerai brièvement son histoire racontée dans *Le Vice-Consul*. La jeune mendiante traverse l'Indochine, le Bangladesh (le Chittagong) et le Siam, tout en mendiant et vendant son corps et son enfant nouveau-né pour manger, pour atteindre Calcutta et le Gange. Dans ce fleuve elle nage et pêche des poissons qu'elle mange crus. Derrière les cuisines de l'Ambassade de France de Calcutta elle trouve des restes de nourriture jetés par le personnel. (*Le Vice-Consul*, p. 149) La misère l'a rendue si proche d'une animalité qu'elle semble être l'incarnation de l'aliénation absolue de la société des hommes. Selon Jane B. Winston, la mendiante qui, chassée de son village au Cambodge par la faim, erre à travers l'Asie pour se joindre aux mendiants et aux lépreux devant les portes de l'Ambassade de France, peut préfigurer la

¹ Marguerite Duras, *Le Vice-Consul*, Paris, L'Imaginaire, Éd. Gallimard, 1966.

pression et la révolte contre le colonialisme : « With the native beggars and lepers said to hover outside the walls separating France's Embassy from native sections of Calcutta, the Beggarwoman figures the increasing instability of French colonial boundaries [...] »¹ Peut-être reconnaît-on ici un parallèle avec un certain trouble ressenti en Europe devant les vagues de migration et d'immigration de notre temps et qui figurent aussi comme le contexte historique de la période d'écriture de *L'Amant de la Chine du Nord*.

Je me suis proposée de lire *L'Amant de la Chine du Nord* dans les contextes changeants de la France des années 1980 et 1990. L'histoire de la mendicante, la relation interracial de la jeune fille française et le Chinois de la Mandchourie, l'amitié et le respect montrés envers Thanh, tout comme la résistance que le Chinois oppose au frère raciste, les départs et les déplacements des personnages peuvent être lues comme des commentaires à ces contextes.

Conclusion

Depuis 1954 l'Indochine n'existe plus, ni en tant que colonie française ni en tant qu'une appellation géopolitique construite pour nommer cette vaste région dans le sud-est de l'Asie conquise et contrôlée par la France pendant une centaine d'années. Cette ancienne colonie (le Vietnam, le Cambodge et le Laos actuels) est aujourd'hui teintée de nostalgie et envahie par les touristes attirés par des brochures de voyage et des tours guidés à travers une « Indochine mythique ».

L'Indochine paraît également être une fascination pour Marguerite Duras, l'écrivain qui retourne dans ce pays de son enfance d'un livre à l'autre. Dans ce mémoire, je me suis intéressée à la représentation de l'Indochine coloniale et l'évolution du discours colonial dans l'œuvre de Marguerite Duras à travers une lecture contextuelle d'un choix de ses textes « indochinois ». Mon choix comporte *L'Empire Français* (1940), un texte de propagande commandé par le ministre des Colonies et écrit en collaboration avec Philippe Roques, les romans *Un barrage contre le Pacifique* (1950), *L'Amant* (1984) et *L'Amant de la Chine du Nord* (1991). Ces romans semi-autobiographiques ont pour protagoniste centrale la jeune fille d'une famille française appartenant aux *petits blancs* de la colonie. Les récits sont tantôt narrés à la troisième personne « elle/Suzanne », comme dans *Un barrage contre le Pacifique*, tantôt alternant entre la première personne « je » et la troisième personne « elle/l'enfant », comme dans *L'Amant*, et à la troisième personne « elle/l'enfant » (avec quelques exceptions) dans *L'Amant de la Chine du Nord*. Ces alternances qui créent une ambiguïté à la lecture (qui

¹ Jane Bradley Winston, *op. cit.*, p. 63.

parle, la jeune fille ou l'écrivain ?) peuvent signaler la distance temporelle qui existe entre les périodes de l'écriture de 1950 à 1991 et les événements relatés des années 1930.

Les quatre textes de ma lecture contiennent de nombreux éléments intertextuels qui se réfèrent à la nature de l'Indochine, à l'urbanisme colonial, à la population coloniale, aux relations entre colonisés et colonisateurs et au drame familial. Le contexte historique, social et culturel n'est pas le même en 1950 qu'en 1984 et 1991, et ce contexte changeant a certainement marqué l'optique et la focalisation des textes.

Quels sont alors les aspects principaux de la situation coloniale que l'on peut relever dans une lecture postcoloniale des textes « indochinois » de Marguerite Duras, et quelle est la représentation de l'Indochine coloniale qui en résulte ?

La rhétorique de *L'Empire Français* est décidément pro-coloniale et une expression éclatante du discours colonial traditionnel avec les caractérisations stéréotypiques et dérogatoires des peuples colonisés. L'Indochine y est représentée comme la plus belle des colonies françaises, une colonie dont les ressources conviennent d'exploiter par la France et dont les hommes autochtones pourront servir comme de bons soldats en cas de guerre avec l'Allemagne. L'énergie des « colons bâtisseurs » est contrastée avec la prétendue passivité et « l'état de stagnation intellectuelle et artistique » (*EF*, p. 112) des populations indigènes, ainsi justifiant les nobles mobiles de la mission civilisatrice et la mise en valeur du pays par la France.

La topographie de l'Indochine est présentée en des termes positifs et rassurants. Un élément central dans les textes indochinois est le fleuve Mékong. Dans le texte de propagande, ce fleuve puissant est caractérisé par sa fertilité, sa productivité et comme « un merveilleux moyen de communication jusqu'à la mer » (*EF*, p. 106) Nulle mention n'est faite aux inondations annuelles et destructrices des rizières de plus en plus saturées de sel et rendues incultivables. Il faut attendre le récit de la concession incultivable dans *Un barrage contre le Pacifique* et la tentative désespérée de la mère d'arrêter les inondations annuelles de la mer et des fleuves pour une autre version des éléments de la nature indochinoise.

La description des villes dans *L'Empire Français* relève surtout de leur intérêt comme des lieux de tourisme. Le contraste dans Saigon, une ville centrale dans les textes indochinois, entre les beaux quartiers européens paisibles et verdoyants et les quartiers chinois chaotiques et bruyants de Cholen est une description typique du discours colonial en des termes binaires, un discours qui est prévalent dans *L'Empire Français* de 1940.

Dans *Un barrage contre le Pacifique*, l'Indochine et la situation coloniale sont vues dans une autre perspective, celle de l'exploitation économique du pays et des indigènes colonisés.

L'histoire du Caporal est emblématique des conditions de travail abominables des indigènes. Les colons blancs pauvres sont présentés comme des victimes d'un système administratif corrompu qui les spolie. La corruption des agents de l'Administration coloniale française est exemplifiée par la misère de la mère qui a perdu tout son argent dans l'achat d'une concession incultivable accordée par les agents du cadastre qu'elle n'a pas su soudoyer. À travers les observations faites par Suzanne, la jeune fille protagoniste postée près de la piste et dans ses promenades dans les beaux quartiers de Saigon, le lecteur entrevoit une autre Indochine que celle de *L'Empire Français*. Cette autre Indochine est une société fracturée et divisée suivant plusieurs dimensions : l'opposition entre colonisés et colonisateurs, et encore entre les Blancs des villes qui avaient fait fortune et les *petits blancs* qui n'avaient pas su réaliser le rêve colonial. Cette dimension est résumée par la protagoniste lors d'une visite à la ville de Ram : « Elle s'assit en face de lui [Barner]. Tout autour d'eux, attablés ou en train de danser, se trouvaient tous les grands vampires de la colonie, du riz, du caoutchouc, de la banque, de l'usure. » (B, p. 209) Même dans *Un barrage* les indigènes sont présentés comme une masse sans voix et sans individualité et dans des positions de domestiques. Quelques personnages, tels que le caporal et sa femme, semblent être décrits comme des archétypes de la misère et de l'oppression de la population colonisée. Dans ses promenades dans Saigon, Suzanne découvre l'urbanisme colonial : « Comme dans toutes les villes coloniales il y avait deux villes dans cette ville ; la blanche et l'autre. » (B, p. 167) « L'autre ville », c'était la ville des *petits blancs* et des indigènes. Suzanne n'entre pas dans cette « autre ville » dans *Un barrage*. Dans *l'Amant* et *l'Amant de la Chine du Nord* la transgression sera double : elle/la protagoniste traversera le Mékong dans un bac, et de l'autre côté du fleuve elle entrera Cholen, la cité chinoise de Saigon.

On voit que l'engagement communiste de Marguerite Duras a influencé l'analyse du capitalisme colonial, caractérisé comme « vampirisme ». L'identification narrative avec Suzanne semble dominer *Un barrage* et donne une indication d'une solidarité avec les plus défavorisés par le colonialisme. Or, *Un barrage contre le Pacifique* n'est pas sans traces d'un discours colonial ambigu : les indigènes et leurs enfants sont représentés comme une collectivité vaguement déhumanisée dont le cycle de vie paraît suivre « un rythme végétal » (B, p. 117).

Le cadre de *L'Amant* est encore l'Indochine des années 1930. Un nombre d'éléments intertextuels, comme le Mékong et la ville de Saigon, sont repris et remaniés pour servir à d'autres fins. Cependant, dans ce roman le ton ouvertement anticolonialiste et anticapitaliste est atténué et laisse la place à une autre dimension de la situation coloniale, celle de la

position des femmes, et plus particulièrement celle des femmes blanches de la colonie. Le regard satirique sur l'existence des coloniaux dans le « haut quartier » de Saïgon trouve son complément dans la description de « cette existence coloniale si particulière » (A, p. 27) que mènent les femmes blanches qui sont prises dans « un circuit fermé » de conventions, d'oisiveté et de monotonie : « Elle ne font rien, elles se gardent seulement [...] Elles attendent. Elles s'habillent pour rien. [...] » (A, p. 27) Ces femmes frigides servent de repoussoir à la liaison « scandaleuse » dans ce contexte colonial entre la très jeune protagoniste pauvre et l'homme riche, plus âgé et d'une autre race, le Chinois. Les années 1980 sont marquées par le mouvement féministe en France. On sait que Marguerite Duras a pris part dans les débats sur la différence des sexes et l'on peut assumer que l'écriture de *L'Amant* a été influencée par ce courant.

La liaison entre la jeune fille et le Chinois est présentée comme doublement transgressive : une relation sexuelle interracialisée entre une très jeune fille française qui séduit un indigène plus âgé. Et c'est la jeune fille qui quitte son amant à la fin du roman. Que cette histoire d'amour se passe dans une garçonnière dans Cholon, la cité indigène mal famée de Saïgon, ajoute au scandale qui conduit à l'exclusion de la jeune fille de la société blanche. La jeune fille a bravé le code moral et raciste des colons blancs. Le père du Chinois refuse absolument un mariage entre son fils et la jeune fille blanche – le racisme chinois est donc retourné contre les blancs. Le motif récurrent du Mékong prend une nouvelle signification dans *L'Amant* : la traversée du fleuve est une scène clé associée à l'émancipation de la jeune fille de sa famille et des conventions de l'ordre colonial. Mais le fleuve puissant est aussi associé à la force du désir érotique entre les amants.

Si l'oppression et l'existence contrôlée et enfermée des femmes blanches de la colonie sont mises en contraste avec la passion vécue par le couple du livre, on peut remarquer que l'oppression toute aussi brutale et idéologique de la population indigène n'est pas un thème dans *L'Amant*.

On peut noter le même manque de thématization de la condition des indigènes dans *L'Amant de la Chine du Nord*, à l'exception du personnage Thanh auquel le roman est dédié. Ce roman, partiellement conçu comme une version filmée de *L'Amant*, reprend le même matériel autobiographique, historique et intertextuel que nous connaissons par la lecture des œuvres indochinoises. On doit se rappeler que plus d'un demi-siècle sépare l'écrivain de son enfance coloniale, l'Indochine n'existe plus, c'est une Indochine vue de la maison de campagne de l'écrivain à Neauphle-le-Château. Les préoccupations d'une France postcoloniale des années de 1980 et 1990 sont réfléchies dans ce dernier roman. La France

est devenue un pays d'immigration de personnes des colonies anciennes et de rapatriement des Français colons. Le thème d'identité et de marginalité dans une société coloniale/postcoloniale multiculturelle constitue dans *L'Amant de la Chine du Nord* une nouvelle perspective contraaponctuelle aux textes indochinois. L'Indochine est vue comme un « carrefour de peuples » qui arrivent et partent. La diversité de la population est soulignée et souvent vue comme une entrave à la communication. L'identité du Chinois dans ce roman est précisée, il est maintenant le Chinois de la Mandchourie, différent des autres Chinois de la colonie qui viennent tous du Yunnan (ACN, p. 93) La jeune fille est désignée comme une enfant blanche de l'Asie aux traits d'une métisse. Bien que l'Indochine soit leur pays natal et que la jeune fille soit décrite comme la « sœur de sang » (ACN, p. 84) de l'amant chinois, les deux amants sont des « immigrés » partiellement étrangers l'un à l'autre par leur appartenance culturelle et linguistique différente. Est-ce une réminiscence pessimiste de l'expression rabâchée de Rudyard Kipling, « East is east, and west is west, and never the twain shall meet »?

Ma lecture intertextuelle des textes « indochinois » de Marguerite Duras, écrits sur une période de 40 ans, laisse entrevoir une évolution du discours colonial dans ces textes depuis le document procolonial de *L'Empire Français*. Des éléments descriptifs de ce document sont repris et transformés selon les préoccupations changeantes du milieu intellectuel auquel l'écrivain appartient. L'Indochine est vue sur le fond d'une aventure personnelle vécue. Si la jeune fille des textes s'identifie dans une optique de classe, de sexe et d'ethnicité aux colons pauvres, les *petits blancs*, souvent oubliés dans la littérature coloniale, le sort de la masse des indigènes colonisés n'y est jamais un thème explicite. On y retrouve aussi des traces des tropes du discours colonial, comme le climat et la nature effrayants et insoutenables, la naturalisation et la féminisation des colonisés ainsi que la représentation de l'Orient comme une essence ontologique inchangeable. Le discours colonial n'est donc pas absolument absent des textes postcoloniaux de Marguerite Duras.

Bibliographie

Œuvres de Marguerite Duras

- L'Empire Français*, [Marguerite Donnadiou] avec Philippe Roques, Paris, Éditions Gallimard, 1940.
- Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Éditions Gallimard, Collection Folio, 1950.
- Le ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Éditions Gallimard, 1964.
- Le Vice-consul*, Paris, Éditions Gallimard, Collection L'Imaginaire, 1966.
- Les Parleuses*, [Entretiens avec Xavière Gauthier], Paris, Éditions de Minuit, 1974.
- Les Lieux de Marguerite Duras*, Interview avec Michelle Porte, Paris, Éditions de Minuit, 1977.
- L'Amant*, Paris, Éditions du Minuit, 1984.
- La Vie Matérielle*, Paris, P.O.L., 1987.
- L'Amant de la Chine du Nord*, Paris, Éditions Gallimard, 1991.

Œuvres citées ou consultées

- Adler, Laure, *Marguerite Duras*, Paris, Éditions Gallimard, 1998.
- Ahlstedt, Eva, *Le » cycle du Barrage » dans l'œuvre de Marguerite Duras*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2003.
- Ahlstedt, Eva, « Marguerite Duras et la critique postcoloniale », *Actes du XVIe Congrès des Romanistes Scandinaves*, Göteborg, Université de Göteborg, 2006.
- Armel, Aliette, « J'ai vécu le réel comme un mythe », in: « Marguerite Duras », numéro spécial de Magazine littéraire, No 278, juin 1990, p. 19.
- Aronsson, Mattias, *La thématique de l'eau dans l'œuvre de Marguerite Duras*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008.
- Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths and Helen Tiffin, *Post-colonial Studies : The Key Concepts*, London, Routledge, [2000] 2010.
- Bancel, Nicolas, « Le bain colonial: aux sources de la culture coloniale populaire », dans *Culture Coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, Collections Mémoires, 2003, p. 179.
- Bancel, Nicolas et Denis, Daniel, « Éduquer : Comment devient-on 'Homo Imperialis' » dans *Culture Impériale, Les colonies au cœur de la République, 1931-1961*, Paris, Éditions Autrement, Collections Mémoires, 2004, p. 97.
- Bhabha, Homi K., « Of Mimicry and Man: The ambivalence of Colonial Discourse » in *The Location of Culture*, London Routledge, 1994, pp. 85-92.

- Boemer, Elleke, *Colonial and Postcolonial Literature: Migrant Metaphors*, Oxford, Oxford University Press, second edition, 2005.
- Brébion, J., « La naissance et les premières années de Saigon, ville française », *Bulletin de la Société des Études indochinoises*, vol. 2, 1927, pp. 63-138. Cité dans Nicola Cooper, *op. cit.*, p.45.
- Brocheux, Pierre et Hémery, Daniel, *Indochine, la colonisation ambiguë 1858-1954*, Paris, Éditions la Découverte, 2001.
- Chester, Suzanne, « Writing the Subject : Exoticism/Eroticism in Marguerite Duras's *The Lover* and *The Sea Wall* » in Smith, Sidonie (ed.); Watson, Julia (ed.), *Decolonizing The Subject: The Politics of Gender in Women's Autobiography*, Minneapolis: Univ. of Minnesota P, 1992, XXXI, pp. 436-457.
- Claudé, Paul, « Mon Voyage en Indo-Chine », in *Extrême-Orient*, dans les *Œuvres Complètes*, tome quatrième, Paris, Éd. Gallimard, 1952.
- Clemenceau, Georges, *Débats Parlementaires*, Paris 31 juillet 1885, cité dans Girardet, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Éd. de La Table Ronde, 1972, p. 56.
- Cooper, Nicola, *France in Indochina, Colonial Encounters*, Oxford, Berg, 2001.
- Dalloz, Jacques, *La Guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Éd. Du Seuil, 1987.
- Débats Parlementaires* à la Chambre des députés, Paris du 28 au 30 juillet 1885, cités dans Girardet, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Éd. de La Table Ronde, 1972, 46-49.
- Déroo, Eric, « Mourir : L'appel à l'Empire », dans *Culture Coloniale, la France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, Collections Mémoires, 2003, pp. 107-117.
- Dulucq, Sophie, Jean-François Klein et Benjamin Stora, *Les Mots de la Colonisation*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008.
- Girardet, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Éd. de La Table Ronde, 1972.
- Harrison, Nicholas, *Postcolonial Criticism*, Cambridge, Polity Press, 2003.
- Lavisse, Ernest, *Histoire de France, cours élémentaire, Le Petit Lavisse*, Paris, Armand Colin, 1913.
- Lemaire, Sandrine, « Propager : L'Agence générale des colonies », dans *Culture coloniale, la France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, Collections Mémoires, 2003, pp. 137-147.

- L'Illustration*, « Les dernières heures de l'Exposition coloniale », article non signé, 21 novembre, 1931, n° 4629, p. 360, cité dans *Culture impériale, 1931-1962, Les colonies au cœur de la République*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mémoires, 2004, p. 9.
- Majumdar, Margaret A., *Postcoloniality, the French dimension*, New York, Berghahn Books, 2007.
- McLeod, John, *Beginning Postcolonialism*, Manchester, Manchester University Press, 2010.
- Norindr, Panivong, *Phantasmatic Indochina, French Colonial Ideology in Architecture, Film and Literature*, Durham, Duke University Press, 1996.
- Phan, Bernard, *Colonisations et décolonisations françaises depuis 1850*, Paris, Armand Colin, 1999.
- Saada, Emmanuelle, *Les enfants de la colonie*, Paris, La Découverte, 2007.
- Said, Edward W., *The World, the Text and the Critic*, London Vintage Books, 1983.
- Said, Edward W., *Orientalism*, London, Routledge and Keagan Paul Ltd., [1985] 2003.
- Said, Edward W., *Culture and Imperialism*, London, Vintage Books, 1993.
- Sarraut, Albert, Intervention au Sénat, *Annales du Sénat*, Paris, Séance 27 février 1920.
- Sarraut, Albert, *Grandeur et servitudes coloniales*, Paris, Sagittaire, 1931, p. 207. Cité dans Cooper, Nicola, *France in Indochina, Colonial Encounters*, Oxford, Berg, 2001, p. 39-40.
- Sarraut, Albert, *Grandeur et servitudes coloniales*, Paris, Sagittaire, 1931, p. 219, cité dans Girardet, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Éd. de La Table Ronde, 1972, p. 136.
- Spivak, Gayatri C., «Three women's Texts and a Critique of Imperialism» in *Critical Inquiry*, 12:1, Autumn, 1985, pp. 241-261.
- Ungar, Steve, «La France impériale exposée en 1931: une apothéose», dans *Culture coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mémoires, 2003, pp. 202-209.
- Waters, Julia, *Duras and Indochina, Postcolonial Perspectives*, Liverpool, Society for Francophone Postcolonial Studies, 2006.
- Winston, Jane Bradley, *Postcolonial Duras, Cultural Memory in Postwar France*, New York, Palgrave, 2001.

